

Aldo Sterone

COMME JE PARLE



Comme Je Parle

ALDO STERONE

Copyright © 2015 Aldo Sterone

Version 1.3

Printed in the United States

Tous droits réservés.

ISBN: 1514854422

ISBN-13: 978-1514854426

AVERTISSEMENT

Ce livre est basé sur des faits réels. Tous les personnages ont existé. Le lecteur est invité à utiliser Google, Wikipédia ou les journaux de l'époque pour en savoir plus sur les lieux ou les événements évoqués.

Les opinions exprimées ainsi que les descriptions des faits n'aspirent pas à la vérité historique. Elles doivent être prises comme un témoignage avec tout ce que cela peut comporter de subjectivité.

Quand je décris les événements, je le fais depuis la perspective que j'avais lorsque je les ai vécus. Ceci permet d'éviter de tomber dans le piège qui consiste à juger ou réévaluer le passé à la lumière des connaissances d'aujourd'hui.

Les faits abordés étant relativement récents, ceci m'a parfois obligé à passer sous silence certaines histoires concernant des personnes encore en vie. Le résultat est que ce que je ne raconte pas est encore plus terrible que ce que je raconte.

Petite Préface

Ce livre a commencé comme un email. Un de mes contacts, une personne avec laquelle j'échangeais régulièrement, me posa une question ouverte sur mon passé et d'où je venais. Pour mieux appréhender les témoignages vidéo que je diffuse en ligne, ce spectateur avait besoin d'en savoir plus sur mon parcours et sur l'environnement social dans lequel j'ai grandi.

J'ai commencé le message comme ceci : « Je suis né dans l'Ouest algérien au milieu des années soixante-dix dans une famille qui ressemble à des millions d'autres familles algériennes... ». Et deux mois plus tard, j'étais toujours en train d'écrire. Ce livre, même s'il donne l'impression de raconter ma vie, c'est plutôt la société algérienne et son évolution folle qui en sont le vrai sujet. Il comporte également un témoignage de première main sur l'irrationalité des procédures d'immigration en Europe.

Sans plus attendre, le livre...

CHAPITRE 1

Oran, début des années quatre-vingt

Je suis né dans l'Ouest algérien au milieu des années soixante-dix dans une famille qui ressemble à des millions d'autres familles algériennes... de l'époque. C'est-à-dire que mes deux parents travaillaient dur. Ils se privaient pour que nous ne manquions de rien et la chose la plus importante qu'ils se soient efforcés de nous transmettre est une éducation qui nous permette de vivre en société. Dans une société normale tout du moins. En Algérie, le comportement de chaque personne influence l'image que les gens se font de sa famille et de son clan. En mots simples, si tu es un voyou, tes parents sont regardés de travers et aucun homme valable ne se risquera à demander la main de ta sœur.

Durant mon enfance, l'Algérie était un pays paisible et agréable. Ses habitants vivaient en harmonie entre eux et le monde entier les respectait. En plus de mes souvenirs, j'ai trouvé un gros carton de négatifs datant des années soixante et soixante-dix. Je n'y reconnais pas tout le monde mais les Algériens avaient l'air heureux, relaxés et semblaient aimer la vie.



Avec un passeport algérien, on pouvait voyager partout en Europe et dans le reste du monde sans le moindre visa ni la moindre restriction.

Je me souviens d'un matin où ma mère est venue m'embrasser avant de partir en voyage à Paris. Je me suis accroché à elle et ne voulais pas la lâcher. Elle essaya de négocier puis capitula devant mon entêtement :

- D'accord, habille-toi très vite l'avion n'attend pas !

A midi, le jour même, je traversais le hall de l'aéroport Charles de Gaulle et rencontrais mon premier Père Noël, ou tout du moins, le premier dont je me souviens.

Une scène pareille, ne peut plus se passer en Algérie aujourd'hui. La maman dirait :

- Non, tu ne peux pas partir. Tu n'as pas de visa.



Les Invalides vus depuis la Place de Breteuil Paris 7ème

Tout le monde, ou presque, impose un visa aux Algériens. La quasi-totalité des pays nous sont fermés. Et pour obtenir le précieux sésame, il faut se préparer des mois à l'avance. D'un consulat à l'autre, une variété de documents est exigée : bail à

loyer, relevés bancaires, contrat de travail, lettre de l'employeur, fiche familiale, acte de naissance, titre de congé, photos d'identité, lettre de motivation, réservation d'hôtel, certificat d'hébergement, analyses médicales, attestations, extrait de casier judiciaire... Un Algérien ne peut pas faire le tour du monde à vélo ! Il lui faudrait des années rien que pour obtenir des visas dont la majorité seraient refusés. Ou bien, dans un scénario plus optimiste, les premiers visas auraient expiré bien avant l'obtention des derniers. Le voyage spontané, le départ sur un coup de tête ainsi que le week-end à Rome sont inconcevables.

La Cité

A l'époque, vivre dans une cité n'avait rien de péjoratif. Au contraire, les appartements étaient confortables et les habitants calmes et discrets. Quand ils se croisaient, ils s'échangeaient quelques urbanités et se donnaient du « madame » et du « monsieur » en français.

Nous habitions au 101. En face de chez-nous vivait le facteur. Il marchait toujours penché de côté sous le poids d'une énorme musette remplie de courrier. A propos de courrier, à l'époque, il y avait des boîtes aux lettres dans les parties communes à l'entrée des immeubles. C'est sur notre boîte aux lettres que j'ai appris l'orthographe de mon nom de famille. Aujourd'hui, en Algérie, il n'y a très peu de boîtes aux lettres par mille habitants. Je vous dirai pourquoi plus tard.



Cité de l'Air au loin (approximativement 1978)

Au deuxième étage vivait un couple sans enfants. Ils étaient banquiers et avaient une Fiat Ritmo neuve. Banquiers ? Ils n'ont jamais dit qu'ils l'étaient mais c'est ainsi gravé dans mes souvenirs. En tout cas, je suis sûr d'une chose : la Ritmo, elle passait la nuit dehors. Par ailleurs, cette voiture est arrivée sur le marché vers 1978 – j'ai vérifié – je devais donc avoir quatre ans à l'époque.

Plus loin, vivait un peintre avec sa famille. A force de travailler sans protection, il était devenu asthmatique. Malgré tout, chaque jour, il se bourrait de médicaments et allait vers son prochain chantier.

Au dernier étage, il y avait un commerçant et sa famille. Il possédait une quincaillerie à Oran. Il y a autant de quincailleries à Oran que de pizzerias à Rome.

Je vous la fait courte : il y avait 150 familles dans les deux immeubles qui constituaient la cité.

Personnage important de cette petite vie : le concierge. Le matin, il sortait les poubelles depuis un local et les mettait dans un endroit accessible aux éboueurs qui passaient en camion. Il portait une blouse bleue et passait la journée à peindre, réparer et fixer.

La Cave

En écrivant ce texte libérateur, des souvenirs me reviennent : il y avait une cave. Au rez-de-chaussée, près des boîtes aux lettres, il y avait une porte basse dont chaque ménage avait la clé. J'ai dit que les appartements étaient confortables, ils n'étaient toutefois pas immenses. La cave permettait aux habitants d'entreposer leurs anciens meubles et appareils ménagers.

La cave était un open space qui s'étalait sous toute la surface de l'immeuble. En théorie, une personne pouvait y entrer par le premier bloc et en sortir 200 mètres plus loin par ce qu'on appelait le bloc 10. De nombreuses gaines techniques

permettaient le passage des canalisations d'eau, d'égouts et de gaz ainsi que de câbles électriques.

La Gendarmerie

La première fois que j'ai vu la gendarmerie c'était à cause d'un problème qui peut sembler tellement anodin dans ce monde post-11-Septembre-2001. Une voisine, celle du troisième, avait lavé le sol à grande eau et l'équivalent d'un demi-seau de flotte était passé par le balcon. Les militaires ont pris des notes, posé des questions aux habitants puis ont soumis le coupable à l'amende et à l'avertissement. La cité était impeccable et devait le rester.

Tous les appartements étaient traversants. L'été, on ouvrait les fenêtres de chaque côté et le courant d'air procurait une climatisation naturelle.

Le Changement

Dès le début des années quatre-vingt, la cité commença à changer. Le changement fut très rapide. Si on utilise des termes géologiques, on parlerait de tremblement de terre. En quelques semaines, il était possible de distinguer un avant et un après. Il m'a fallu 20 ans pour comprendre qu'à deux heures de vol, en France, des cités paisibles comme la mienne subissaient le même sort. En fait, ce qui nous touchait était un phénomène mondial.

Tout commença par l'arrivée de quelques nouveaux habitants. On les avait pris pour des Algériens comme nous et nous leur avions réservé le meilleur accueil.

Mais non ! Ils n'étaient pas comme nous et ils allaient nous faire subir les pires humiliations. Ils allaient transformer notre vie en cauchemar, nous forcer à vendre notre appartement et, pour beaucoup d'entre nous, à fuir le pays. Par l'immigration massive vers l'Occident, ils allaient nous poursuivre.

D'où venaient-ils ? Je ne saurais le dire avec certitude. La meilleure théorie à laquelle je suis parvenu est qu'ils seraient originaires des villages de l'arrière-pays. Des paysans ? Je ne le crois pas. Travailler la terre enseigne des valeurs fondamentales qui apprennent à l'homme le respect du travail, la responsabilité et la persévérance. Les rares fois où j'ai rencontré des paysans algériens, je n'ai vu chez eux que la bonté. Oui, ils portent des vestes de couleur bizarre ; ils montent à trois à l'avant d'une Mercedes ; ils se font poser des dents en or ; mais il n'en demeure pas moins que ce sont des gens généreux, joyeux et fondamentalement bons. Non, je penche pour les villages et hameaux – *dwawir* - de l'arrière-pays à moins qu'ils ne soient sortis de sous terre comme Gog et Magog.

Des enfants dans la nuit

Durant toute mon enfance, je devais négocier avec mes parents chaque sortie. Ils devaient savoir ce que je voulais faire dehors, avec qui et pendant combien de temps. Les autorisations étaient accordées au compte-goutte et j'avais intérêt à respecter le contrat de confiance. Les autres enfants que je fréquentais vivaient les mêmes contraintes. Il était naturel d'être à la maison à partir d'une certaine heure.

Les nouveaux arrivants étaient facilement identifiables : leurs enfants étaient tout le temps dehors. Ils les mettaient à la rue tôt le matin et les y laissaient jusqu'à très tard dans la nuit. Les plus âgés avaient dix ans. Les plus jeunes savaient à peine marcher. C'était presque exclusivement des garçons.

Autour de moi, j'entendais des adultes dire que ces gens « donnaient leurs enfants à la rue ». Ces gamins étaient souvent sales et mal habillés. Certains avaient le regard d'un chat malade. Tous manquaient cruellement d'éducation et de repères familiaux. Nombre d'entre eux étaient victimes d'accidents ou d'abus de la part de leurs aînés.

La rue, c'est la jungle. La seule loi est celle du plus fort. Pour survivre, il faut vite apprendre à cogner, obéir aux codes de la

meute, agresser pour obtenir ce qu'on désire. Au fur et à mesure qu'ils grandissaient, ces enfants devenaient des sauvages, c'est-à-dire des personnes sans aucune aptitude à vivre avec l'autre en respectant son bien-être, sa dignité, sa propriété ou sa vie tout simplement.

Les nouveaux arrivants venaient d'une frange de la société dans laquelle les femmes se mariaient jeunes et faisaient beaucoup d'enfants. Certains naissaient avec 10 ou 11 mois d'intervalle. La mère passant la moitié de son temps enceinte et devant gérer un foyer plus une tripotée de gamins, elle était vite dépassée. Les bébés recevaient du Toplexil dans le biberon et dormaient le plus longtemps possible. Dès qu'ils pouvaient bouger tout seuls, la rue s'en occupait.

Plus de cabines téléphoniques

Quelques mois après l'arrivée de ces familles dans notre cité et dans d'autres, toutes les cabines téléphoniques du pays furent détruites. Leur fragilité les mettait à la portée du vandalisme en culottes courtes. Cela ne servait à rien de remplacer une cabine : elle ne passait pas la nuit.

Plus tard, il a fallu que les PTT offrent des concessions pour que s'ouvrent des commerces avec des téléphones publics sous la surveillance d'un préposé. On les appelle des « Taxiphones ». C'était la seule manière de garantir une continuité du service à la population.

A la même époque, mes parents ainsi que beaucoup de personnes de notre entourage durent renoncer au téléphone. Les fils étaient interceptés dans la rue et utilisés pour téléphoner à nos frais. On refusa d'en régler la facture astronomique et notre ligne fut coupée pour toujours.

Plus de boîtes aux lettres

Par étapes rapides, les cages d'escaliers ont commencé à subir des dégradations. Tout d'abord, toutes les vitres ont été cassées. Celles-ci étaient très solides et armées d'un réseau de

fil de fer pour résister aux vents. Une à une, méthodiquement, elles furent toutes détruites laissant les éléments s'engouffrer dans les cages d'escalier.

En même temps, les boîtes aux lettres subissaient les assauts des vandales. Chaque jour, plusieurs boîtes étaient éventrées. Si elles contenaient du courrier, il était volé puis déchiré en mille morceaux.

Les dernières boîtes furent retirées par les habitants eux-mêmes afin que le facteur cesse de les utiliser. Mes parents ont démonté la nôtre pour éviter qu'on puisse voler notre courrier. Le facteur devait nous remettre nos lettres et paquets en mains propres. Ceci n'empêchait pas le vol car, à la même époque, commença une épidémie de pillage de courrier dans les centres de tri. Plusieurs décennies plus tard, elle dure toujours. Les colis disparaissent ou bien arrivent éventrés avec une partie de leur contenu manquant. Les lettres arrivaient plus régulièrement mais dès qu'elles étaient un peu épaisses ou jolies, elles disparaissaient également.

On demandait à nos correspondants à l'étranger d'éviter de décorer les enveloppes. Même les timbres intéressants étaient bannis. Pour les colis, il n'y avait pas de recette miracle. Certains arrivaient, d'autres pas. C'était une loterie. Au début des années quatre-vingt, un colis sur trois ou quatre était volé. En 2011, j'envoyais 5 colis. Un seul est arrivé. Je n'en ai plus expédié depuis.

En 1948, la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme dans son article 12 définissait l'intégrité de la correspondance comme un droit humain inaliénable. C'était un des premiers droits que nous avons perdu.

Les plaintes sont inutiles. Le vol de courrier dure depuis si longtemps, qu'il est la norme aujourd'hui.

Plus de vitres

Les enfants laissés à la rue grandissaient. Ils marchaient en groupes et erraient sans but. Comme ils n'avaient plus rien à

casser, ils commencèrent à jeter des pierres. La face sud de notre immeuble était dotée de balcons avec de grandes baies vitrées. Tous les deux ou trois jours, on entendait un grand fracas. Quand on arrivait au balcon, on avait juste le temps d'apercevoir des enfants qui s'éloignaient en courant.

Un jour, ce fut notre tour. En fait, ce fut plusieurs fois notre tour. En un an, on nous attaqua à trois ou quatre reprises. Quand je revenais de l'école, je trouvais de grosses pierres dans le salon et mes parents en train de ramasser les débris.

Comme la grande vitre coûtait cher à réparer, on fit venir un artisan qui la divisa en plusieurs petits carreaux. Cela ne faisait pas baisser le nombre d'attaques, mais les réparations étaient moins coûteuses. Pour plus de sûreté, on baissait les rideaux chaque fois qu'on s'absentait. Quand on était à la maison, on laissait souvent un drap ou une couverture accroché sur les fils à linge juste devant les vitres. C'est très efficace pour amortir les jets de pierres.

L'époque changeait. Nous changions.

Plus de voiture

Les petites frappes commencèrent à s'intéresser aux voitures. En quelques mois, plusieurs véhicules furent volés ou saccagés sur place. Notre tour arriva. On avait une Renault 5 bleue d'occasion qui représentait plusieurs années de travail cumulé de mes parents. Un matin, au moment où mon père allait au travail, il la trouva dans un sale état. On avait cassé la lunette arrière, le pare-brise, une bonne partie du tableau de bord et la radio. Un tournevis avait été planté dans le Neiman puis s'était cassé.

La voiture fut immobilisée pendant plusieurs semaines le temps de trouver le budget et les pièces pour la réparer.

En réponse à la nouvelle menace, un voisin décida d'acheter des tôles de zinc et construisit un garage pour son véhicule. Le « garage » ressemblait à une grosse boîte de conserve fermée par une porte dotée de 2 gros cadenas.

Plus de végétation

Chaque ménage qui possédait une voiture voulait son garage. Pour faire de l'espace, il fallait couper les arbres. En deux mois, plusieurs grands eucalyptus furent abattus et à leur place s'élevèrent des boîtes en zinc et encore des boîtes en zinc. De plus, comme on laissa un espace mort de cinquante centimètres entre deux rangées de garages, celui-ci se remplit très vite de poubelles, de rebus et d'excréments humains.

Côté nord, devant chaque cage s'escalier, il y avait un parterre de fleurs entretenu par le concierge et les voisins. Dans le nôtre, poussaient des géraniums verts et violets ainsi que des fougères.

Quelques jours avant la fête de l'Aïd, les nouveaux voisins achetèrent des moutons qu'ils gardèrent dans les balcons et les salles de bain durant la nuit. Le jour, ils les sortaient paître dans la cité. En quelques heures, il ne restait plus que quelques plantes chétives dont les moutons ne voulaient pas. A celles-ci, il fallut quelques mois encore pour disparaître empoisonnées par l'eau sale et pleine de détergent qu'il était naturel – maintenant – de jeter par les fenêtres. La gendarmerie ne venait plus pour cela. Elle ne venait même plus du tout.

Plus de concierge

Pour se débarrasser d'un problème grandissant, l'Etat décida de vendre les appartements de la cité à leurs occupants. C'est à ce moment-là que le concierge décida de prendre sa retraite. Il ne fut jamais remplacé.

De toute manière, les saccages et les dégradations dépassaient ce qu'une personne pouvait réparer. En fait, il n'y avait plus rien à réparer. La totalité des lampes et interrupteurs de la cité étaient détruits. Toutes les vitres des paliers étaient cassées. Toutes les boîtes aux lettres détruites. Tous les boutons de sonnettes étaient fracassés. Il y avait également des rampes

d'escalier en bois. Elles furent arrachées laissant place au ciment nu.

Toute tentative de réparation était vouée à l'échec. N'importe quel équipement nouvellement installé ou remis en état était cassé dans la journée même. Seuls les murs et autres ouvrages en béton armé semblaient offrir une résistance relative.

Les nouveaux venus jetaient les poubelles par les balcons et les fenêtres dès que la nuit était tombée. Régulièrement, on entendait les sacs atterrir derrière l'immeuble. Parfois, je sortais en courant pour essayer d'attraper le coupable sur le fait, mais j'arrivais trop tard. Tous les balcons étaient déserts.

La majorité des voisins continuaient à avoir un comportement civilisé et mettaient leurs poubelles dehors. Durant la nuit, les enfants éventraient les poubelles et le vent se chargeait de les disperser. Au matin, les éboueurs n'avaient plus rien à ramasser. Pour les nouveaux venus, il était important que nous vivions tous dans nos déjections. Avec méthode et détermination, ils y travaillaient.

Plus de fenêtres

Tous les deux ou trois jours, une nouvelle tombait : untel s'est fait cambrioler. Un jour, ce fut le tour de notre voisin du cinquième étage ; Didi. Lui et sa famille étaient partis pour une visite familiale durant l'après-midi. A leur retour, ils ont trouvé la porte forcée. Dès que j'ai entendu la nouvelle, je suis monté chez eux. Plusieurs voisins étaient là et regardaient en silence.

Didi avait trois filles. En Algérie, les filles dès leur adolescence commencent à mettre de côté tous les cadeaux qu'on leur offre pour qu'elles puissent les prendre avec elles le jour de leur mariage. Foulards, maquillage, robes, tissus... tout est soigneusement emballé et préservé. Parfois, quand elles se rencontrent entre amies, elles passent tout l'après-midi à se montrer leurs affaires. Tu ne peux pas comprendre. C'est un truc de filles.

Les valises gisaient éventrées sur le sol. Ce qui n'avait pu être emporté, avait été détruit. Les habits avaient été lacérés. Les autres objets et divers cadeaux avaient été sortis de leurs emballages et cassés pour les rendre inutilisables. Il était étonnant de voir des cambrioleurs, pour qui chaque minute sur site compte, passer du temps juste à vandaliser les lieux.

Notre voisin nous disait qu'il comprenait le vol, mais pas la violence gratuite. Ses filles étaient prostrées sous le choc.

Quelques jours plus tard, pendant la nuit, alors que nous dormions les fenêtres ouvertes pour cause de chaleur, un voleur s'introduisit dans notre appartement. Il escalada la façade jusqu'au balcon et entra dans la cuisine puis se retrouva dans le couloir. Dans le couloir, il y avait quelques tableaux sans valeur, un aquarium sans poissons et mon père debout avec un fil électrique tressé dans les mains. Sans sommation, il commença à fouetter le voleur qui s'échappa en hurlant. Ce dernier tomba dans le balcon et reçut plusieurs coups encore puis réussit à se relever et s'enfuit dans la nuit. Rien n'avait été volé.

Le lendemain, on fit venir un artisan qui installa du métal partout. La porte en bois de l'appartement fut remplacée par une lourde porte en acier. Des barreaux furent installés pour condamner le balcon et toutes les fenêtres. Les temps changeaient, il fallait changer aussi.

Nos voisins en firent de même. En un an, la cité se couvrait de métal qui commençait déjà à rouiller. Tout le pays se défigurait à coup de fer forgé. Il n'y avait plus une porte, une fenêtre, un soupirail, une maison ou un commerce qui n'était sécurisé par plusieurs tonnes de fer forgé. On pouvait tourner le regard dans n'importe quelle direction, on ne voyait que cela : du fer et de la rouille.

D'autres, en plus du fer, installèrent des pièges de toute sorte. Un vieux qui vivait dans une maison isolée avait creusé un grand trou dans un point stratégique de son jardin. Il fallait passer par là pour aller vers l'escalier qui menait à la porte principale. Durant le jour, le trou était couvert de poutres en

bois. La nuit, elles étaient retirées. Chaque matin, les habitants allaient voir s'il y avait quelqu'un dans le fossé. S'ils en trouvaient un, ils prenaient une longue tige et tapaient dessus puis appelaient la police.

Même les maisons en construction n'échappaient pas aux voleurs qui subtilisaient et dégradait tout ce qu'ils voyaient. Un conteneur de vingt pieds pouvait disparaître en un moment d'inattention.

Plus de Cave

Des jeunes et des adolescents commençaient à s'introduire dans la cave dont la porte avait été forcée à peu près à la même époque où les boîtes aux lettres avaient été saccagées. En deux nuits, tout ce que les habitants avaient rangé dans la cave avait été soit volé, soit détruit selon le processus habituel.

A travers la cave, passaient de grosses canalisations qui transportaient les eaux usées. Elles furent cassées à coup de pioche et de pierres. Quand les gens tiraient la chasse d'eau ou prenaient un bain, les eaux usées arrivaient directement dans la cave. Deux mois plus tard, quarante centimètres de vase noire semblait y bouillir toute seule. Cet écosystème favorisait la présence de rats, de moustiques, de mouches noires aussi larges que longues et générait une odeur pestilentielle.

Plusieurs fois de suite, on ramena un camion-citerne et des ouvriers spécialisés dans le nettoyage des égouts. Ils déployaient de gros tuyaux en plastique rigide et lançaient une pompe qui aspirait ce que vous savez.

Pendant ce temps, les nouveaux habitants continuaient à s'introduire dans la cave pour casser les tuyaux qui tenaient encore. Au bout de quelques mois, cela ne servait plus à rien de faire venir le camion. C'était comme écopper le Titanic. Les gars remplissaient une citerne de 5000 litres sans constater la moindre baisse du niveau des eaux usées. Il y en avait trop.

Il y avait une sorte de logique derrière la destruction des tuyaux. Ceux qui arrivaient dans notre ville, n'avaient pas

l'habitude d'avoir des toilettes à la maison. Toute leur vie, ils avaient dû se servir de fosses septiques collectives. Une fois dans la cité, ils commencèrent à jeter tout et n'importe quoi dans les toilettes : serpillères, couches pour bébé, contenu des poubelles... Fréquemment – pour ne pas dire quotidiennement – les toilettes se bouchaient. Comme il était hors de question qu'ils changent leurs habitudes, ils décidèrent de détruire les conduits afin que l'immeuble ait une fosse septique à ses pieds.

Un matin, on fit venir un maçon qui mura toutes les portes qui permettaient de faire communiquer la cave avec les cages d'escalier. L'odeur baissa, mais juste un peu. Nous vivions sur un gros réservoir à merde.

Par l'extérieur, sur le côté sud du bâtiment, sous les balcons, quelques portes permettaient également d'accéder à la cave. Elles furent emmurées sauf une qui fut remplacée par une porte blindée pour permettre un accès d'urgence.

La porte blindée résista deux mois. Les enfants et les adolescents munis de pierres et de ciseaux à froid creusèrent tout autour et finirent par l'arracher avec son cadre. A sa place, gisait maintenant un trou béant qui donnait sur la boue immonde.

Jour après jour, les voleurs de motos venaient jeter les cadres de celles-ci dans la cave. Un cadre a un numéro de série difficile à falsifier. Dès qu'un deux roues était volé, les jeunes le dépeçaient au vu et au su de tout le monde. Le cadre finissait à la cave. D'autres choses moins racontables finissaient dans cette vase que personne n'irait jamais sonder.

Plus de poubelles

Un jour, la municipalité eut l'idée de construire un marché en face de la cité. C'était un petit bâtiment gris de deux étages. Les locaux furent attribués à des commerçants dont la moitié était des vendeurs de fruits et légumes. L'intérieur du marché était sombre et peu avenant. Le client boudait.

Trois mois plus tard, ceux qui avaient des locaux au rez-de-chaussée décidèrent de casser les murs et d'ouvrir sur la rue. Le succès fut immédiat mais les commerçants qui étaient à l'étage ne pouvaient pas faire de même. Comme le client ne montait pas à eux, ils décidèrent de descendre à lui. Le matin, ils posaient leurs cageots sur le trottoir et ils les remontaient le soir. Le magasin servait de dépôt uniquement.

En quelques mois, des dizaines de marchands ambulants s'étaient donnés le mot et débarquaient en face de la cité aux premières lueurs du jour. Le matin, la cité se réveillait au son des cris et des vociférations de ces marchands. Le soir, quand ils partaient, ils laissaient une montagne de détritrus constituée de légumes pourris, d'épluchures de pastèques, de têtes et pieds de poulets, de sardines pourries, de sachets en plastique... En une semaine, ces déchets formaient une montagne putride. Le « souk » n'ayant aucune existence légale, les autorités ne venaient pas ramasser les restes.

Quand la puanteur atteignait son paroxysme, il nous restait une solution extrême : y mettre le feu. Plusieurs fois, je pris sur moi de le faire. Il fallait être bon... en apnée. A moins de deux mètres, la puanteur déclenchait un réflexe vagal incontrôlable. Parfois, je mettais un foulard qui couvrait ma bouche et mon nez. Je l'imbibais d'eau de Cologne et je montais au front. A chacun son Everest. Le mien commençait à quinze mètres de chez-moi. Je l'ai affronté sous toutes les faces, mais jamais dans le vent. Une fois que j'arrivais au contact de la poubelle, j'enfouissais plusieurs journaux à sa base. Les journaux, il faut les déplier et les froisser, autrement ça brûle très mal. Puis, je versais de l'alcool dessus. Sans précipitation pour que le papier puisse l'absorber. Puis, je craquais une allumette et m'éloignais au plus vite.

Quelques minutes plus tard, la poubelle brûlait avec des flammes jaunes et instables. Cette phase durait une heure ou deux. Une fois que les flammes se calmaient, la poubelle fumait. Au départ à gros bouillons noirs puis la fumée devenait blanche et âcre. Cette dernière phase durait un à deux jours. Si le vent tournait, nous étions enfumés dans nos domiciles. Nos

habits, nos draps, nos oreillers sentaient l'incendie pendant plusieurs jours. Dès que la fumée se dissipait, l'odeur des nouvelles poubelles du marché reprenait le dessus.

La puanteur augmenta encore avec l'arrivée des marchands de poulets. Les bêtes vivantes étaient empilées les unes sur les autres dans des cages en métal. Dès qu'un client en achetait une, le vendeur la sortait puis faisait quelques pas pour aller l'égorger. Il sortait son couteau, entaillait le cou de la poule puis la lâchait. L'animal se débattait pendant une à deux minutes dans la mare de sang pourrissant de ses prédécesseurs. La poule sautait jusqu'à deux mètres du sol puis retombait. Elle restait immobile pendant quelques secondes puis quand tout semblait fini, elle sursautait encore. Il n'était pas rare de voir deux ou trois poules égorgées en même temps sauter de concert en projetant leur sang.

La terre n'absorbe pas le sang. Au contraire, celui-ci forme des nappes denses qui coagulent en des masses gluantes et gélatineuses. Dans les laboratoires de biologie, c'est un excellent substrat pour faire pousser des bactéries. Le soir venu, la mare de sang couvrait des dizaines de mètres carrés en fonction du succès des ventes. De grosses mouches noires venaient y pondre des œufs. Alimentée quotidiennement de sang frais, cette mare vivait et pourrissait en envoyant des odeurs de cadavre jusqu'à dans notre salon.

Plus de voisins

Jour après jour, nos voisins originaux partaient. Ils vendaient leur appartement, mettaient leurs affaires dans un gros camion et prenaient la route sans se retourner. Nous attendions nerveusement leurs remplaçants. Parfois, c'était des gens propres et bien éduqués qui arrivaient parmi nous et nous donnaient des raisons d'espérer. La vérité est que, le plus souvent, les nouveaux habitants arrivaient avec beaucoup d'enfants qu'ils mettaient à la rue le matin dès qu'ils ouvraient les yeux.

Ces derniers arrivés n'avaient plus rien à détruire. Tout avait été cassé dans la cité et plusieurs kilomètres autour. Il ne restait que le béton et la terre elle-même. La végétation était réduite à sa plus simple expression. Mis à part nous les humains, la seule forme de vie encore existante était représentée par des chiens et des chats abandonnés qui subsistaient misérablement. J'aidais souvent ces animaux en leur prodiguant des soins et un peu de nourriture.

Les chats s'intoxiquaient régulièrement en mangeant des produits avariés trouvés dans les ordures. Une vieille dame m'avait dit qu'on pouvait les soigner à l'huile d'olive. Avec une seringue en plastique, je les forçais à en avaler quelques centimètres cubes. Ils détestaient mais cela leur faisait le plus grand bien. Leur système digestif était évacué et relancé de nouveau puis ils reprenaient de l'activité. Les chiens, c'était plus compliqué. Ils avaient des tiques, des poux, des blessures de morsures et, les pires d'entre toutes, des entailles profondes liées à l'utilisation de laisses en corde fine de nylon. Certains chiens passaient toute leur vie au bout d'une corde de deux mètres attachée à un piquet. Ils en devenaient fous et tiraient dessus en aboyant sans arrêt. Dès que la corde cédait, ils partaient en courant sans jamais se retourner.

Quand un animal tombait entre les mains des enfants de la rue, il connaissait l'horreur. Les chiens étaient lapidés à coups de pierres. Ceux qui tenaient sur leurs pattes et avaient encore un peu de raison, fuyaient dès qu'ils voyaient des humains. Ceux qui étaient trop épuisés ou trop malades pour courir étaient massacrés. Une fois, j'avais trouvé un chien qui n'avait que deux dimensions. On aurait dit qu'il était peint sur le sol. Tout autour de lui, il y avait encore les grosses pierres, briques et parpaings qui avaient servi à le lapider. Parfois, des chiens plus chanceux arrivaient à fuir après avoir reçu une ou deux pierres. Ils s'en sortaient avec des blessures couvertes de poils et de sang séché.

Les chats avaient de meilleurs reflexes mais n'échappaient pas aux coups de pierres. A force de les soigner, tous les gamins normaux du quartier me connaissaient et n'hésitaient pas à me

ramener des animaux dans des boîtes à chaussures ou des cartons. Parfois, ils me signalaient juste leur présence et je faisais le nécessaire. Un jour, on m'avait appelé pour une chatte qui avait fait des petits dans une armoire de compteur d'eau. Il y avait plusieurs chatons les yeux fermés qui se bouscullaient pour téter. Leur mère me regardait avec nervosité, mais sans appréhension parce qu'elle me connaissait déjà. Il n'y avait rien à faire, il fallut juste les laisser tranquilles. Doucement et avec des gestes lents et prévisibles, je repoussais la porte et je m'éloignais.

Le lendemain, je revenais du lycée quand j'ai été abordé par deux gamins paniqués : la chatte et ses petits avaient été découpés à la lame durant la nuit. Sous le compteur d'eau, il y avait des têtes, des pattes et une bouillie de sang. Je n'osais pas aller voir les chats et ceci m'a fait toucher du doigt la vulnérabilité qui était la mienne. Ce que ces gens étaient capables de faire, moi, je n'étais même pas capable d'en soutenir le résultat.

Ce jour-là, je commençais aussi à avoir peur de ces personnes. Une partie des enfants de la rue développaient une cruauté gratuite et terrifiante. Ils avaient zéro empathie. Quelque chose, une case, semblait systématiquement manquer dans leurs têtes. Ce qu'ils avaient fait aux chats, ils n'hésiteraient pas à le faire à des bébés humains. Je le savais avec certitude. Et des années plus tard, durant la « décennie noire », des femmes furent éventrées et leurs fœtus découpés. Cette cruauté sans limites, j'étais aux avant-postes quand elle est née. Je la vis naître. Je vis naître beaucoup d'autres choses.

Plus de voyages

Chaque année, mes parents mettaient de côté assez d'argent pour m'envoyer chez ma tante qui vivait en Suisse. Je prenais l'avion tout seul comme un grand et quand j'arrivais à l'aéroport de Genève, la police des frontières n'ouvrait même pas mon passeport. Je le poussais sous la vitre et l'agent de la Police des Frontières le repoussait: « Bienvenue en Suisse ».

Je séjournais surtout à Lausanne. Ma tante cumulait deux emplois pour rester à flot. Elle partait vers cinq heures du matin pour ouvrir une boulangerie. Puis, elle se rendait au centre de Lausanne où elle travaillait dans un grand magasin de la place du Flon : FMT. Il n'existe plus.

A mon réveil, ma tante était partie depuis longtemps. J'allumais la télévision pour regarder le Club Dorothée puis je sortais faire du vélo. L'immeuble était propre. Le parking très net. Les voitures étaient garées dehors. Il n'y avait pas de barbelé ou de blindage sur les maisons. Juste dix ans en arrière, ma cité en Algérie n'était pas très différente de celle où vivait ma tante.

Je fréquentais les enfants des voisins. Ils étaient abonnés à des clubs de sport. Ils faisaient de la randonnée, de la peinture ou de la musique. Ils n'étaient pas agressifs. Ils ne jetaient pas de pierres. D'ailleurs, il n'y avait pas de pierres sur sol. Leurs mamans m'invitaient pour me faire découvrir la raclette ou m'emmener nager au lac. Ces gens semblaient vivre, pas lutter.

A l'entrée de la cage s'escalier, il y avait des boîtes aux lettres. Elles avaient un compartiment qui permettait au facteur de laisser des colis ou les lettres qui ne rentraient pas dans la boîte elle-même. Étonnamment, ce compartiment n'était même pas verrouillé. En Suisse, on ne subtilisait pas le courrier.

Il y avait aussi une cave. Elle était très propre et avait des portes en béton. Elles pouvaient résister à une explosion nucléaire. Toutes les caves Suisses sont conçues ainsi. Ma tante avait un coin à elle protégé par une rudimentaire porte en bois. Elle y rangeait des pots de peinture, des toiles, un vélo et quelques meubles. Personne ne les volait.

A l'autre bout de la cave, il y avait des machines à laver à usage collectif qui ronronnaient. Chaque ménage avait son tour et s'y tenait.

En Suisse, je voyais le moderne et l'ancien se côtoyer. En gare de Lausanne, on pouvait trouver des trains neufs et d'autres

qui semblaient dater d'une autre époque. Sur le lac, il y avait des bateaux avec des roues à aubes et des machines à vapeur. Le tout était propre, fonctionnel et parfaitement entretenu.

Le plus frappant c'était les machines qui vendaient les journaux. Elles n'avaient aucune protection. Les gens mettaient les pièces dans une boîte, puis se servaient un journal. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que chez-nous un tel système aurait été impossible. Les enfants de la rue aurait brûlé les journaux et détruit les boîtes le premier jour. A cause d'eux, beaucoup de services nous étaient impensables.

Je n'étais pas dupe. Même en Suisse, il y avait des gens qui prenaient des journaux sans les payer ou bien qui payaient une partie de la somme quand ils n'avaient pas de monnaie. Pour cela, il y avait des équipes tournantes qui surveillaient de loin à la recherche de resquilleurs. Cependant, le système marchait parce que le nombre de personnes honnêtes était écrasant comparé aux personnes qui trichaient.

Quand j'étais en Suisse, je respectais scrupuleusement la loi et les usages locaux. Quand bien même je ne comprenais pas tout, je voyais que les résultats de leur système donnaient un pays calme et heureux alors que notre système à nous transformait notre pays en cauchemar que nous rêvions de fuir. Vivant sur un réservoir à purin créé par mes compatriotes, je ne m'accordais qu'un seul droit : celui de me taire et d'observer.

Année après année, ces voyages en Suisse représentaient une bouffée d'air. Quand je reprenais l'avion pour l'Algérie, je me disais que chaque minute qui passait me rapprochait de la prochaine fois. En attendant, il fallait tenir.

La vie à Lausanne était simple. Ma tante n'avait pas fait fortune. Je ne fréquentais pas les palaces, ni me permettait des loisirs coûteux. Par contre, je profitais du luxe de respirer un air frais, de sortir sans risque de me faire agresser, et surtout, d'aller vers les gens sans en craindre le jugement ou l'agressivité.

Une fois, j'étais parti pour les vacances d'hiver. Il faisait très froid en Suisse et la neige couvrait tout. Ma tante m'acheta des bottes en toile avec un rembourrage en mousse ; des *moon boots*. Elles avaient de gros cordons qui les faisaient ressembler aux chaussures des astronautes de la mission Apollo. De plus, comme elles étaient vert fluo, elles ne passaient pas inaperçues.

Pour une raison propre à l'esprit tordu d'un adolescent, j'avais décidé de les porter pour aller au lycée une fois de retour en Algérie. Dès les premiers pas, je me rendis compte qu'ils n'étaient pas aussi confortables sur le béton et la boue que sur la neige. En plus, ils ne semblaient pas très étanches et l'eau commença à atteindre mes orteils. Pour aller au lycée, je devais traverser le souk qui grandissait de jour en jour en face de la cité. Tous les vendeurs commentaient au sujet de mes bottes. Les insultes de toute sorte fusaient. En Suisse, cela aurait été considéré comme une agression verbale. En Algérie, c'était moi qui provoquais.

Avec ces nouveaux arrivants, il y a un trait psychologique important qu'il est nécessaire de comprendre : ils ne sont responsables de rien. Leur volonté est téléguidée mécaniquement par des événements extérieurs. C'est toujours la victime qui est responsable d'une agression, d'un assassinat ou d'un viol. Imaginez-vous vous trouver dans un musée du Moyen-Age et on vous montre une terrible machine inventée par un savant fou dont l'histoire a perdu le nom. La machine ressemble à un épouvantail en fils de fer et acier brandissant un gros couteau de cuisine au-dessus de sa tête. Le guide vous explique que le bras de la chose est articulé et gardé sous tension par un ressort. Il y a un bouton sur lequel vous pouvez appuyer pour libérer le mécanisme. Si vous le faites, la lame s'abattra sur vous par le truchement de la mécanique interne.

C'est ainsi qu'ils fonctionnent. Leur vie n'est qu'une succession interminable de provocations suivies de réactions mécaniques. Chaque interaction avec eux libère un ressort et cause mécaniquement la même réponse. Ceci les rend dangereux mais en même temps très manipulables. Une

personne qui connaît leurs rouages peut les faire marcher vers une falaise et les pousser à sauter tous ensemble.

Je portais une paire de bottes inusuelle, cela déclenchait - à leur corps défendant- le ressort des insultes. De mon côté, j'avais décidé de faire de ces bottes un acte de résistance. Il n'était pas question que je les retire. Il y avait une autre raison également. C'était faire de l'expérimentation humaine. Voir combien de fois ils allaient répéter les mêmes gestes stéréotypés comme ceux des éléphants qui deviennent dépressifs à force d'être enfermés à l'étroit dans un zoo. Il m'arrivait de sortir de chez-moi plusieurs fois par jour, et plusieurs fois par jour j'entendais les mêmes commentaires et recevais les mêmes insultes. J'aurais été rassuré sur l'état de santé mentale de l'humanité s'ils m'avaient sorti quelque chose de nouveau, mais non : nous étions constamment dans le domaine de la réaction spinale.

L'été suivant, je suis parti en Suisse une fois encore. Quelques jours après mon arrivée, j'achetais une paire de chaussures de sport. Après quelques heures à parcourir les rues de la ville, j'avais les pieds en compote. Je m'arrêtais à un banc public pour faire une inspection. Je retirais mes chaussures et fermais les yeux de soulagement. Le bonheur tient à peu de choses souvent.

Je ne pouvais plus remettre ces chaussures. En même temps, je n'avais pas assez d'argent sur moi pour acheter quelque chose d'autre. Ma seule option était de marcher pieds nus, mais qu'allaient dire les gens ? J'avais le mental solide. Les gens, j'étais prêt à les affronter. J'étais place Saint-François. Le cœur de Lausanne. Autour de moi, s'élevait une église protestante, un immense bâtiment de l'Union de Banques Suisses, un autre du Crédit Suisse, un autre de la Banque Cantonale Vaudoise, un bureau de poste... Et des dizaines de trolleybus qui rajoutaient sans cesse du public.

Je marchais pieds nus au milieu de la place tenant les chaussures à la main. J'aurais pu les ranger dans mon sac à dos, mais je voulais les laisser en évidence comme justification spontanée et silencieuse de ma situation. L'air de

rien, j'étais nerveux. Progressivement, je constatais que les gens n'avaient même pas remarqué que j'étais pieds nus. Ou bien, ils l'avaient remarqué sans qu'ils ne s'approprient l'événement. Mon état de va-nu-pieds ne pouvait pas affecter leur quotidien et par conséquent, ne les intéressait pas. Peu à peu, je me relaxais et je trouvais même intéressant ce contact direct avec le sol. Je finis par ranger mes chaussures et continuais ma journée comme si de rien n'était. Plus tard en rentrant à la maison, j'avais moi-même oublié que je marchais pieds nus.

Oublier ces choses non essentielles, permet à l'esprit d'errer ; à l'âme de prendre l'air en quelque sorte. En oubliant ses pieds, la poubelle, les égouts et les poules qui crèvent lentement, on découvre que l'on est en vie.

CHAPITRE 2

Seconde moitié des années quatre-vingt...

Plus de visas

Ceux qui nous pourrissaient la vie en Algérie, partaient beaucoup en Europe. Leur comportement ailleurs n'était pas différent de ce qu'il était en Algérie. Une voisine à nous allait en France et utilisait les supermarchés comme restaurants. Chaque fois que sonnait l'heure des repas, elle entrait dans un grand magasin et se servait dans les étagères. Ensuite, elle abandonnait les emballages vides et sortait sans payer.

Un autre louait des choses qu'il ne rendait jamais. Certains y montaient directement pour voler ou ramener des produits de rechange. Sans hermines, ni barbelés ou grilles en métal, la France faisait office d'un pays où il suffisait de se pencher pour ramasser.

D'autres touristes restaient pour de bon. La France offrait un climat très propice aux opportunités d'un certain genre. Les vols et autres petits délits n'étaient même pas poursuivis. Les aides étatiques sont balancées par hélicoptère et l'administration est particulièrement naïve. Avant même de partir, les candidats à l'immigration de bouche étaient informés de leurs droits, mais également de toutes les ficelles et trucs du métier de parasite professionnel.

Rapidement, la réputation des Algériens se dégrada. Le monde ne nous voyait plus comme des touristes venant découvrir et dépenser leur argent mais comme des intrus malsains et indésirables. Nous étions jugés selon le comportement très visible de cette catégorie de gens qui nous rendait la vie difficile jusque dans nos maisons en Algérie.

En octobre 1986, une nouvelle tomba comme une bombe : la France instaure un visa pour les Algériens.

Pour aller en France, il fallait d'abord se rendre dans un consulat et fournir un dossier : certificat d'hébergement envoyé par une personne habitant dans l'Hexagone ou

réserve de hôtel, preuve de fonds sous la forme d'un relevé bancaire, billet d'avion avec la réserve ferme du vol retour, contrat de travail en Algérie, lettre de l'employeur attestant que la personne a un congé et n'a pas l'intention de quitter son travail... Dès cet instant, beaucoup de touristes algériens rayèrent la France de leur liste. Mes parents n'y retournèrent plus jamais. Toute cette bureaucratie pour aller faire les magasins à Paris ? Cela n'en valait pas la peine. De plus, devant les consulats s'élevaient des files d'attente qui s'allongeaient sans cesse. Certains arrivaient au début de la nuit pour prendre leur place. Parfois ils faisaient tout cela pour apprendre qu'un document n'était pas conforme et qu'il fallait tout recommencer.

Au même moment est né un business : celui des faux dossiers pour visa. Pour être parfaitement honnête, je n'ai jamais vu un de ces dossiers se vendre. Ils étaient disponibles gratuitement. Il fallait juste s'adresser aux bonnes personnes.

Pour ceux qui avaient l'habitude de frauder, la vie ne changea pas beaucoup. Une fois demandé dans un café ou une épicerie, le faux dossier était prêt en deux à trois jours. Le candidat au voyage ou à l'immigration se présentait au consulat et obtenait son visa avec le sourire. Pour le reste, la vie continuait comme avant.

Plus de jeux

Durant l'été, mon père fut muté à Mostaganem et on déménagea dans un logement de fonction tout en gardant notre appartement d'Oran. J'étais content de voir la cité moins souvent. Cependant, à cent kilomètres de là, les villes étaient envahies par les mêmes personnages et connaissaient un sort similaire à celui de la nôtre.

Je me souviens d'un incident en particulier...

Dans la cité dite « CIA », la municipalité avait lancé la construction d'une aire de jeux pour les enfants. Etaient prévus, outre un bac à sable, des balançoires, un toboggan et

différentes structures à escalader. Le jour de l'inauguration, une foule énorme s'était amassée. J'en étais.

C'est le toboggan qui avait le plus de succès. Pour s'en approcher, il fallait patienter dans une longue file d'attente. Après une dizaine de minutes, j'étais arrivé en bas de l'échelle. A chaque moment, il y avait trois ou quatre gamins qui se bouscullaient sur les marches. Dès que possible, celui qui était tout en haut sautait pour une glissade qui durait le temps d'un clin d'œil.

Quand je fus sur l'avant dernière marche, je regardais avec impatience et excitation le toboggan qui allait être le mien. A cet instant précis, le gamin qui me suivait sur l'échelle m'attrapa le pantalon et le baissa d'un coup jusqu'aux chevilles. Le retour à la réalité fut immédiat et difficile. J'étais tout en haut d'une échelle, trônant au milieu d'une marée humaine, le cul à l'air. Pendant une demi-seconde, j'étais aussi visible que le phare du cap Levi.

Avez-vous déjà sauté d'une échelle avec votre futaal baissé jusqu'aux chevilles ?

Analysons à froid les autres options possibles. Premièrement, il n'était pas question de remonter le pantalon. Pas en haut de l'échelle en tout cas. Il eut fallu lâcher prise des deux mains et se baisser en avant. Pas question de remonter et sauter dans le toboggan non plus avec les deux chevilles entravées. La seule option possible était de sauter.

Dès que je touchais le sol, je remontais mon pantalon puis je me retournais vivement vers le public avec une question en tête : ont-ils vu ? Comme pour aller à l'avant de mes interrogations, un gamin aux gros yeux verts globuleux me dit : même le slip est descendu ! Il n'y avait aucune ironie ou moquerie dans sa voix. Il était aussi catastrophé que moi : même le slip est descendu. Plus carré que cela, on ne fait pas. J'ai fait demi-tour et je me suis mis à courir à toute vitesse.

J'ai mis presque un an pour remettre les pieds à la CIA avec toujours cette frustration de ne pas avoir fait de toboggan. Avec le temps, pensais-je, les enfants se seraient un peu lassés

de l'endroit et je pourrais m'amuser un petit moment sans trop de soucis. Je m'y voyais déjà. Sans cette foule, je pourrais même faire du toboggan plusieurs fois.

Au moment où je tournais au coin du bâtiment, mes rêves partirent en fracas. Tout avait été arraché. Seules des dalles en béton armé avec des moignons de tuyaux en métal subsistaient. Le bac à sable avait disparu. Du toboggan ne restait que la plateforme en béton sur laquelle il était installé. Même le muret autour de la place avait été attaqué. Des pans de plusieurs mètres avaient été transformés en gravats. Un bombardement aérien n'aurait pas causé plus de dégâts.

En Suisse, je voyais un peuple garder des trains, des horloges, des bâtiments, des bus et pleins d'autres choses de génération en génération. Chez-nous, le vandalisme rongait le pays comme de l'acide.

Plus de violence

A Mostaganem, la ville était propre mais la violence semblait être plus présente que dans ma ville d'origine.

On craignait surtout les *haggara*. Ce sont des personnes qui agressent gratuitement. Ils sont totalement imprévisibles et rien ne peut être fait pour prévoir ou éviter leurs attaques. Elles n'ont aucune motivation apparente.

Le plus souvent, les *haggara* s'approchent avec un faux prétexte. Typiquement : « c'est toi qui nous a insulté hier ! ». Répondre oui ou non ne sert à rien. Leur but est d'effrayer la victime puis de la rouer de coups avant de fuir.

D'autres agresseurs semblaient réagir à certaines choses qu'ils considéraient comme des provocations. Par exemple, rien que le fait de porter un t-shirt lavé la vieille était aussi provoquant que de flasher une Rolex à une manif du parti communiste.

Un jour, alors que j'étais sur le pas de la porte, deux garçons sont venus en courant et m'ont bousculé. Une fois par terre, j'ai reçu un coup de pied pour me faire lâcher le sandwich que

je tenais. Techniquement, ce n'était pas des *haggara* parce que le vol motivait l'agression.

Un autre jour, alors que je marchais tranquillement, j'ai été attaqué par un groupe d'ados. L'agression a duré quelques secondes seulement et je n'ai rien pu faire. Ils étaient en groupe. En trois coups de pieds, j'étais au sol. J'ai été roué de coups et avant de partir, l'un d'eux s'est approché de moi et m'a craché au visage. Aucune explication. Quand vous n'avez pas d'explication, c'est vous avez eu affaire à des *haggara*.

Il y a également un point qu'il faut particulièrement observer. En général, ils attaquent à plusieurs, voire à beaucoup contre un. J'ai déjà vu vingt contre un ! Je me méfiais toujours des groupes d'ados ou de jeunes errants. Par contre, les *haggara* qui attaquent seuls ou en comité restreint sont souvent plus dangereux. Leur assurance venait du fait qu'ils étaient munis de couteaux et prêts à s'en servir.

Quelques semaines plus tard, sur le chemin du collège, un groupe de jeunes lança une grosse pomme de terre dans ma direction. Elle rebondit sur le sol à moins d'un mètre et finit sa course dans l'herbe. Je m'arrêtais. Presque une centaine d'élèves qui attendaient l'ouverture des portes se retournèrent. Instinctivement, je ramassais le tubercule et je me retournais dans la direction du tir. Quatre ou cinq jeunes étaient assis contre un mur. L'un d'eux, qui semblait être le meneur, rigolait bêtement. J'avais le choix entre agir ou mépriser. Je pris une voie intermédiaire : je décidais de renvoyer la pomme de terre de toutes mes forces mais sans les atteindre. Ainsi l'honneur est sauf, mais sans m'attirer plus d'ennuis.

Je lançais le projectile. Un hurlement déchira l'air et le meneur tomba sur le côté. Je n'avais jamais été précis sur ces choses-là ! Sans perdre une seconde, je commençais à courir pour trouver refuge dans une cage d'escalier. J'arrivais du deuxième étage quand ils me tombèrent dessus. Je fus rapidement par terre et les coups de pieds pleuvaient. Je me mis en boule, protégeant ma tête avec mon cartable.

Vers la fin du passage à tabac, je ne sentais plus rien. Je savais que je recevais des coups de pieds et que cela devait faire mal, mais cela ne faisait pas mal. J'entendis une voix s'élever :

- Maat ! Maat ! Maat !

C'était un ami qui venait d'arriver. Il criait que j'étais mort. Immédiatement, les voyous prirent la fuite. Il m'aida à me relever et j'allais à l'école quand même. J'étais roué.

Plus de cris

Le cri du lascar qui avait reçu une pomme de terre sur la tempe restait dans mes oreilles alors que les vacances commençaient. J'allais les passer chez mon oncle Mustapha. J'avais 12 ans et lui allait vers ses 13. Cette proximité d'âge, un peu étonnante, était due au fait que mes grands-parents avaient divorcé, puis mon grand-père épousa une autre femme avec laquelle il continua à faire des enfants. D'ailleurs, j'ai même un oncle plus jeune que moi. Avec lui, les conversations étaient souvent du genre :

- Je suis ton oncle, tu dois me respecter même si je suis plus petit

- La ferme !

Dans le réduit qui lui servait de chambre, Mustapha me montra sa panoplie d'autodéfense : des gourdins, plusieurs nunchakus, une clé à pipe numéro 21 et des frondes de diverses longueurs.

A chaque sortie, il fallait s'équiper. Nous ne cherchions personne, mais nous étions prêts à répondre à la violence par la violence. Ce n'était ni bien, ni mal, juste un état d'esprit à prendre.

Pour ma première arme, je fis comme l'humain à l'aube de sa glorieuse histoire : je commençais par un gourdin. Ce n'est ni discret, ni particulièrement dissuasif mais n'importe qui sait l'utiliser. C'est inné en nous. Une sorte d'atavisme.

Je jetais mon dévolu sur un bâton long et fin. Mon oncle aurait préféré que je commence par une *h'rawa*. Une sorte de massue

brise os. Ce n'était pas le genre de trucs pour laisser des bleus mais pour transformer un assaillant doté d'un peu de volonté en parfait candidat pour les jeux paralympiques. Par contre, je trouvais que sa *h'rawa* était trop lourde. Rétrospectivement, le bâton que j'avais choisi avait une meilleure plus-value dans le sens où il permettait des coups rapides et douloureux avec un effort raisonnable de la part de l'opérateur.

Quel que soit l'arme, mon oncle avait une règle importante à laquelle il tenait plus que tout. C'était la première et la dernière règle en fait : dès que l'arme était brandie, il fallait frapper. Notre ami ne devait pas avoir le temps de compter jusqu'à deux entre le moment où il voyait l'objet et le moment où il recevait le premier coup. Il fallait penser comme cette infirmière qui ne montre jamais la seringue au patient. Je n'ai jamais dérogé à cette règle.

En tant que jeune homme d'une famille respectable, j'avais un peu honte de me balader avec un bâton. Pour me donner une contenance, je le mettais sur mes épaules je passais mes mains par-dessus comme un qui aurait été mis dans un carcan. Mon bâton ne me quittait plus. Même pour une course de cinq minutes, je le prenais avec moi. Rien que sa présence, gardait les la majorité des intrus à distance.

Un jour, on sortait à peine de la maison qu'on rencontra deux *haggara*. Ils traversèrent la rue et arrivèrent droit sur nous :

- C'est vous qui nous avez insulté hier, engagèrent-ils

Mon oncle commença une phrase mais ne la finit jamais. Pendant qu'il parlait, il lança un coup de poing dans le visage qui lui faisait face. L'autre était à moi. Au premier coup, il se plia en émettant un cri. Au second, il tomba au sol. Il rampa pour s'éloigner un peu puis réussit à se relever pour détalier comme un chien blessé. C'était la première fois que je frappais des gens. Mon cœur battait très fort mais j'étais content d'être du bon côté du bâton.

Les deux voyous s'enfuirent sans demander leur reste. Une fois à bonne distance, ils nous jetèrent quelques pierres et menacèrent de revenir. On ne les revit jamais plus.

Plus de douleur

Ce soir, j'avais un bandage autour du poignet et j'appliquais une crème pour sportifs. Je venais de découvrir que lorsqu'on frappe une personne avec un bâton, on reçoit une bonne partie de l'onde de choc dans ses propres articulations. C'est pour cette raison que les Japonais inventèrent le nunchaku dans ce qui s'appelle aujourd'hui la Préfecture d'Okinawa. Il s'agit à la base d'un bâton qui a été scié puis les deux bouts reliés par une chaîne.

Pendant quelques temps, je ne sortais jamais sans un nunchaku. La chaîne avait été remplacée par une fine corde pour éviter le bruit. Pendant plusieurs semaines, je transportais l'objet bloqué sous ma ceinture. Je devais juste faire preuve d'une grande prudence parce qu'il était légalement considéré comme arme.

Un jour, je devais rendre visite à un ancien camarade de classe qui habitait dans une cité. Je ne l'avais pas vu depuis 2 ou 3 ans. Une éternité quand on est ado. Je n'étais pas réellement sûr de l'adresse. C'est donc presque par hasard que je m'engageais dans une cage d'escaliers sans éclairage. Dans la pénombre, j'entrevois les murs portant des inscriptions et des dessins vulgaires. En plus du classique « nique ta mère », il y avait une bite stylisée, une femme écartée et le logo d'une équipe de foot. Une main moralisatrice avait tenté d'effacer la vulve puis l'avait recouverte d'un réseau de traits nerveux. Un pan de mur entier dénonçait les amourettes sous la forme « X aime Y ». Il était rare de voir un contenu aussi explicite dans les cages d'escalier. Mis à part la partie footballistique, le reste était plus proche de la culture des toilettes publiques.

Les portes étaient toutes blindées et comportaient de nombreuses serrures. Pour cambrioler, il aurait été plus facile de percer le mur que de chercher à forcer une porte. On avait déjà vu cela.

J'étais arrivé au troisième étage quand un individu inquiétant surgit de la pénombre. Il me demanda chez qui j'allais. « Chez

un ami qui habite plus haut » Répondis-je. L'explication était trop vague à son gout. Il m'accrocha au bras.

- Je vais t'emmener chez le concierge ! disait-il entre ses dents

Je ne savais pas ce qu'il me voulait mais je n'avais pas envie de visiter le concierge et encore moins de me laisser trainer par un inconnu. Tout en essayant de lui parler, je tentais doucement de retirer mon bras. Il sentit le geste et renforça sa prise. Je commençais à sentir ses griffes contre ma peau. Je gardais mon sang froid en apparence, mais intérieurement j'étais très inquiet. Il fallait que je lui fasse lâcher prise. L'utilisation de la violence était une évidence.

Heureusement, ces agresseurs étaient violents, mais leur intelligence ne dépassait pas celle d'un petit singe. Pour utiliser des termes médicaux, c'était des crétins. Quand il me croisa, il était à gauche. Il m'agrippa donc par le bras gauche.

De ma main droite, j'avais discrètement sorti le nunchaku. Je le tenais pendant vers le bas, caché par ma jambe. J'attendais juste un angle favorable pour flasher le client. La cage d'escalier était assez étroite. Il ne fallait pas toucher le mur. Si le bras du nunchaku touche le mur avant l'individu, une bonne partie de l'énergie est perdue et le coup moins puissant. Dans ce cas, le client peut avoir encore assez de reflexe pour agripper l'instrument.

Le gars fait un pas en tirant mon bras gauche. Pour éviter que je ne lui fausse compagnie, il utilise ses deux mains pour me serrer le bras. Cela laisse sa tête super exposée. Je fais semblant de le suivre et je m'arrête soudain. La distance entre nous augmente. Un pas. C'est tout ce dont j'avais besoin. Le nunchaku fait un « foug ! » suivi par un bruit sourd que le lascar a dû entendre plus fort que moi.

Le client me lâche et se plie en deux. Il porte ses deux mains sur le haut de son crâne. Je frappais rarement à la tête, mais cela pouvait m'arriver. Quand un type veut me trainer quelque part, je n'ai aucun contrat moral avec lui.

Après le premier coup, on dirait qu'il a le souffle coupé mais il n'y a pas moyen d'en être sûr. Sa bouche s'ouvre sur un cri muet et une grimace déforme son visage. Il semble moins pressé d'aller chez un concierge. Il a l'air d'être hors d'état de nuire mais peut-être qu'il fait semblant et qu'il va m'empoigner dès que j'ai le dos tourné. C'est un risque que je ne peux pas prendre. De plus, il est toujours entre moi et la direction de la sortie.

Par sûreté, je donne un deuxième coup. Celui-là, on a toujours un pincement au cœur quand on le donne. Le premier coup est souvent justifié. Le second, on a presque l'impression qu'il est gratuit. Même si je suis un brin sentimental, en temps réel tout cela se passe très vite. Les deux coups sont si rapprochés que leurs bruits se confondraient presque.

Je m'engouffre dans l'escalier. Je cours. Je cours très vite vers la lumière.

Mon oncle qui m'attendait dehors me voit arriver en courant un nunchaku à la main. Sans poser de questions, il se mit à courir également. Une chose qu'on doit vite comprendre quand on vit en Afrique : si vous voyez les gens fuir, fuyez aussi. Si vous n'êtes pas à l'aise avec cela, votre espérance vie passera en dessous de quarante ans. Exemple : un jour, j'étais dans le port de Mostaganem à observer la mise en place d'un gros navire marchand. C'était le « Ais Mamas ». Un gros bébé qui pouvait transporter plus de seize mille tonnes de ce que vous voulez mettre dedans. Il venait régulièrement et c'était à chaque fois un spectacle de voir les abeilles du port le pousser contre le quai.

Cette fois, j'avais réussi à m'infiltrer très profond dans le port. J'étais littéralement au milieu des opérations. Je me tenais debout entre un douanier et un agent du port tenant une liasse de documents. Le navire nous surplombait - plus grand qu'un immeuble - en défilant très lentement ; peut-être à dix centimètres par seconde ou moins. Il est difficile d'estimer de manière réaliste la vitesse d'objets de cette taille.

Un groupe de marins aux yeux bridés étaient perchés tout en haut sur la proue. L'un d'eux jeta une corde. Elle n'était pas différente de celles utilisées par les alpinistes. Je crois même que c'était exactement cela. Dès qu'elle toucha le sol, un groupe d'employés du port s'en saisit et commença à la tirer très rapidement. Waw ! Je venais de comprendre le but de la manœuvre. Cette fine corde était attachée à une autre grosse comme un arbre et qui se terminait par une boucle tressée. La fine corde servait de messenger pour hélér la grosse qui servait à amarrer. Dès que la boucle fut à leur portée, ils la passèrent dans un bollard solidement accroché aux fondations du quai.

Soudain, je vis le douanier partir en courant. Il ne dit pas un mot. Il se retourna et se mit à courir comme un possédé. L'agent avec la paperasse en main fit pareil. Je restais debout comme un abruti pendant deux ou trois secondes. En haut du navire, les petits asiatiques s'agitaient comme des martiens dont la soucoupe volante connaît une panne moteur au décollage. A moitié convaincu, je décidais de courir aussi. Je n'avais pas fait dix mètres que j'étendis une formidable explosion. La grosse corde ne résista pas à l'avancée lente mais inexorable du navire. Elle se tendit au-delà de sa limite de résistance puis céda. Une des extrémités se replia vers le bateau. Celle attachée au bollard fouetta le sol là où je me tenais précédemment. Le navire, lui, continuait son avancée sans ralentir le moins du monde. Il fallut la puissance combinée de plusieurs abeilles sur-motorisées et d'autres cordes pour en venir à bout.

Plus tard, un pêcheur m'expliqua que ces cordes qui cassent font régulièrement des veuves et des orphelins.

Retour nunchaku. C'était la dernière fois que je l'utilisais. C'est un instrument puissant mais qui exige beaucoup de technicité en conditions réelles. A moins d'être un expert en la matière, ce que je ne suis pas, il est difficile d'en tirer profit. En fait, je n'étais pas très content du premier coup que j'avais donné au type louche de l'escalier. Certes, le résultat était là. Que demander de plus ? Oui, mais cela ne marchait pas comme dans les films de Bruce Lee. Mon impact faisait très

amateur qui a eu de la chance. Pour moi, le nunchaku c'était fini.

Le soir même, je jetais mon dévolu sur une arme qui allait m'accompagner sans faille pendant des années : la clé à pipe numéro 21. En alliage de chrome-vanadium elle résiste à tout mais rien ne lui résiste. Cette clé rend obsolète la notion de « points sensibles ». Là où le coup arrive, il terrasse. La force d'arrêt est totale. Gros, sveltes, sportifs, nerveux, belliqueux... sont tous égaux.

Je bloquais la clé au niveau de ma ceinture. De temps en temps, quand je marchais, je devais l'arranger. Mon oncle me disait toujours : « on dirait que tu es en train de changer les vitesses d'une Renault 4 ».

Dès années après avoir quitté l'Algérie, j'étais dans un magasin de bricolage et j'ai hélé un vendeur. Il s'approcha tout prêt à rendre service :

- J'ai besoin d'une clé à pipe, numéro 21 attaquais-je.

Il m'apporta l'instrument. Je ne l'avais pas tenu en mains depuis dix ans. J'étais ému de le revoir. Le 21 est énorme ! Cela vous donne une idée assez précise de la malignité des gens à qui nous avons affaire.

Un autre instrument que j'avais commencé à dompter avec mon oncle était la fronde. C'est une arme qui datait de l'âge de pierre mais qui a été largement utilisée jusqu'au Moyen-Age. J'ai vite appris comment sélectionner les bons fils et comment les tresser en quelques minutes. Une pierre lancée correctement pouvait atteindre les 400 km/h. Un impact direct à la tête peut être mortel. Le seul problème de la fronde est qu'elle n'est pas très précise. On peut s'améliorer avec le temps mais toujours est-il que ce qu'on gagne en puissance, on le perd en précision. Si on s'attaque à un rassemblement de gens, par exemple, on est sûr d'allumer quelqu'un mais on ne peut pas le choisir d'avance. De toute manière, quand on s'attaque à des meutes, il suffit d'en plier un et cela calme tous les autres.

Un jour, mon oncle me dit qu'il avait rendez-vous en bas de la ville pour une bagarre. Il avait, à une autre occasion, donnée une raclée à un jeune prétentieux. Plus tard, il croisa le gars en question au centre-ville région qu'il lui avait strictement interdit de fréquenter. S'en est suivie une altercation verbale à l'issue de laquelle le voyou a demandé une occasion de revanche à mon oncle. Ce dernier accepta et rendez-vous fut pris dans un endroit isolé près de la cité de la CIA. D'emblée, je dis à Mustapha que je n'aimais pas l'endroit. Normalement, l'usage est que ce genre de rencontres se fassent « ni dans ton quartier, ni dans le mien ». Hors, le gars habitait la cité de la CIA et était donc dans son territoire à lui. En même temps, comme « la parole était sortie » nous étions obligés d'y aller. Il y a rien de pire que de passer pour des gens peux sérieux sur ce domaine-là.

On arriva les premiers sur les lieux. Un peu d'avance, permet de sentir l'atmosphère et prévoir tout coup foireux. Mon oncle décida de partir nu. C'est à dire qu'il ne portait rien qui puisse servir d'arme. Jamais d'arme à un contre un ; c'était la règle aussi. Partant en observateur, je pouvais faire ce qui me semblait bon. Je décidais de m'équiper de la clé à pipe 21 ainsi que d'une fronde. La fronde ne pèse rien, c'est dommage de ne pas la prendre en toute occasion.

Soudain, on vit arriver l'adversaire. Il était en retard probablement parce qu'il avait dû s'organiser avec la meute qui l'accompagnait. Il y avait quinze à vingt personnes facile ! J'étais nerveux. Si cela tournait mal, j'allais me retrouver comme un chasseur de phoques assommant à qui mieux-mieux sur la banquise.

Après avoir réglé quelques détails liés à l'organisation, la bagarre pouvait commencer. Le point le plus important est qu'il nous fallait la promesse des accompagnateurs de ne pas intervenir y compris si leur poulain s'en prenait plein. On savait bien que cette promesse ne valait rien, mais cette discussion nous a permis d'identifier le groupe de meneurs. Ils se tenaient au bout de la ligne qui s'était formée spontanément

pour profiter du spectacle. Puma, Adidas, Nike... on se serait cru à un défilé de survêtements. Ils en portaient tous.

L'intéressé s'écarta du groupe et demanda à mon oncle de s'approcher. Moi-même, je m'éloignais d'une dizaine de mètres pour bien observer la scène. Les deux adversaires tournaient l'un autour de l'autre mais il n'y avait pas de contact. Mustapha sautillait avec légèreté en gardant ses poings fermés devant son visage. L'autre, voulait le frapper mais mon oncle esquivait sans arrêt. Après une énième esquivé, il profita pour donner une gifle à son adversaire. Quelques secondes plus tard, le voyou recevait une autre gifle. Pendant une minute, il en prenait régulièrement.

A ce moment, je compris que mon oncle, profitant de l'auditoire, avait décidé d'humilier son adversaire au lieu de lui donner une ratonnade comme la dernière fois. Le voyou rougissait et ses traits se déformaient sous la colère qu'il cherchait à contenir.

Soudain, alors que Mustapha tournait le dos aux spectateurs, l'un d'eux lui donna un coup de pied. Au même instant, j'avais sorti la clé à pipe. Mustapha tituba vers l'avant et profitant de l'élan se mit à courir vers un tas de branches de palmier.

Si on ne fait pas un peu de botanique maintenant, vous allez rater la suite. Les branches de palmier ont leur extrémité libre qui est très fine et composée de feuilles d'un vert clair. L'autre bout par contre, celui qui est attaché à l'arbre, est très épais. A cet endroit, les feuilles sont également épaisses et dures comme des couteaux. Leurs pointes sont acérées et s'ouvrent en V. Quand elles piquent, même très superficiellement, elles laissent une boule d'air sous la peau et la douleur est insupportable. Une blessure plus profonde est souvent une urgence médicale qui exige un traitement aux antibiotiques et antidouleurs. Le bout de l'épine est cassant comme du verre. S'il reste sous la peau, la blessure s'infecte et il faut opérer. A tout prendre, il vaut mieux recevoir un coup de brochette à barbecue.

Mustapha ramasse la branche par son extrémité fine et revient en courant vers le groupe. L'autre bout trainait sur le sol en soulevant un nuage de poussière. De loin, je pouvais voir les épines d'un pied de long s'élever de manière menaçante. Jamais je n'aurais pensé qu'il allait le faire. Arrivé à deux ou trois mètres du groupe, il s'arrêta net et tournoya de toutes ses forces. Il balaya avec la branche de palmier dont l'extrémité atteignit plusieurs personnes aux jambes. Plusieurs cris s'élevèrent et une douzaine d'Arabes en survêtement tombèrent les uns sur les autres à la façon domino. Certains étaient atteints, d'autres emportés par la bousculade. Ceux qui étaient debout, prirent la fuite.

Sans perdre une seconde, on se mit à courir également. Il fallait s'arracher avant de nous retrouver avec toute une cité sur le dos.

Quand l'insécurité arrive, refuser la violence – genre Gandhi – est une position très honorable mais qui ne marche pas. A la rigueur, contre les voleurs, on peut toujours s'en sortir en évitant de prendre avec soi des objets de valeur ou trainer dans les zones « chaudes ». Mais nous avons la *hoggra* : une tare spécifique aux sociétés influencées par l'arabisme. Une personne que vous ne connaissez pas peut surgir et vous reprocher un regard puis décider de vous châtier à coup de poings jusqu'à ce que votre face soit en bouillie. Pour les psychopathes, l'autre n'existe que pour satisfaire leurs désirs et leurs pulsions. Pour eux, briser des os humains c'est comme éclater des bulles de plastique d'emballage pour déstresser. Leur absence totale d'empathie les rend capables d'horreurs qui rempliraient d'effroi un tortionnaire à la solde de Pinochet. La seule chose capable de les arrêter est la force. Vous êtes plus fort ils fuient. Vous êtes plus faible ils vous écrasent.

Plus d'accidents

Vers la même époque, le nombre d'accidents de la route explosa. Tout d'abord, il y avait ceux causés par les ados qui volaient les clés de leurs parents. Ils conduisaient comme des

malades et écrasaient pas mal de monde. Dans beaucoup de quartiers, les habitants empêchaient les services de la voirie de goudronner ou de réparer les routes proches de leur domicile. C'est une tradition qui dure jusqu'à maintenant et qui a pour but de décourager les rodéos.

Depuis son indépendance, l'Algérie a souffert d'un blocus gouvernemental sur les voitures. Notre situation n'était pas très différente de celle de Cuba qui vivait sous embargo américain. Pour importer une voiture, il fallait qu'elle soit neuve de l'année et payer près de 100% de taxes de douane en sus. Le résultat est que le moindre véhicule représentait de nombreuses années de travail. Les gens utilisaient des voitures conçues pour étudiants européens comme voitures familiales. Parfois trois générations de gens et leurs bagages se tassaient dans une Peugeot 205 ou une Renault 4.

Sur les routes, on rencontrait des voitures de plus de vingt ou trente ans d'âge. Les propriétaires luttèrent pour les maintenir en vie parce que leur travail en dépendait. En même temps, les freins, la direction ou le moteur étaient sur le point de céder à tout moment.

La communication officielle utilisait un concept de « fierté nationale » : on ne veut pas que l'Algérie devienne une poubelle pour des voitures pourrissantes venues d'Europe. C'est exactement cela qui a été obtenu et même pire. De très nombreuses vies ont été emportées par cette décision inique. Pour aller gagner leur vie, des gens ont été obligés de rouler dans des véhicules qu'aucun pays civilisé n'aurait autorisé sur ses routes. Probablement dix ou vingt ans d'évolution ont été volés à la société algérienne par cet embargo qui a limité et rendu dangereux les déplacements.

Au-delà de la qualité des voitures, il y a aussi la qualité des gens. Ceux qui jettent des poubelles par les balcons, il ne faut pas les rencontrer sur une route nationale. Beaucoup sont arrivés à l'âge adulte avec une intelligence et un bon sens inférieurs à ceux d'un petit animal. Ils ne s'arrêtent pas aux stops et feux rouges, prennent des sens interdits et - pire - ils dépassent dans les virages. Quand ils se retrouvent face à face

avec un autre véhicule, ils allument leurs phares pour l'inviter à dégager la route quitte à aller dans les platanes. Pour eux, les autres n'ont pas le droit à la sécurité, au respect, à la dignité et même à la simple existence. A l'époque où j'avais encore le courage de conduire en Algérie, je voyais ma vie défiler sous mes yeux tous les vingt kilomètres. Sur les routes nationales, je faisais systématiquement en sorte de trouver un semi-remorque, le plus lourd possible, et je restais tout le temps derrière lui. Je l'utilisais comme une sorte de béliet pour ouvrir la route. Sans cela, chaque virage est une sorte de roulette russe.

Les enfants de la rue, ceux qui ne sont pas partis en France, ont grandi en de jeunes sauvages, bêtes, égoïstes, dangereux et destructeurs. Ils sont à notre société ce que la cellule cancéreuse mutante est au corps humain. Ils sont incapables, même si leur vie en dépendait, de respecter une règle. De plus, comme j'avais l'honneur de le raconter plus haut, ce n'est pas eux qui contrôlent. C'est l'environnement qui leur pose des provocations et eux ne font que réagir de manière spinale. C'est plus court de prendre le sens interdit ? Ils prennent le sens interdit. Ce n'est pas eux qui décident, c'est la longueur du chemin qui est responsable. S'il y a des morts, c'est Allah qui les a voulues. Allah semble vouloir beaucoup de morts sur nos routes.

J'avais quatre ans quand j'ai entendu parler de mon premier accident. Un petit camion avait perdu ses freins sur une descente à Mostaganem ; la rue Bensadoune Habib. Il arriva sur un carrefour – l'intersection avec l'avenue Khemisti - où il heurta un motard qui roulait normalement. Ce dernier fut projeté dans une boulangerie. Mon cousin, racontait avec sa belle voix qui dominait tout le salon, était le premier sur les lieux. De ses mains nues, il ramassa la cervelle de l'infortuné et la posa avec le corps.

Plus tard, j'étais à l'école primaire quand j'ai entendu parler de mon second accident ; car contre camion. Un carrefour où personne ne semble avoir respecté la priorité. Résultat : plusieurs de mes petits camarades ont fini au congélateur de la

morgue locale. Un an plus tard, notre voisin du troisième perdit son fils. Celui-ci rentrait de l'aéroport d'Oran dans un autocar de transport de personnel. Le conducteur était ivre et perdit le contrôle du véhicule ; morgue également. L'année d'après, un camarade de classe fut emporté par une voiture qui le ramassa sur un passage clouté. Il passa plusieurs mois à l'hôpital et survécut avec des séquelles permanentes. La même semaine, un surveillant de notre école fut victime d'un accident de moto et survécut de justesse. Un mois après, un de mes oncles, un motard, fut percuté par une voiture qui dépassait dans un virage. Il perdit un œil et son genou fut remplacé par une articulation en plastique. Peu de temps après, un ami de la famille fut tué dans une collision frontale dans un virage. Il laissa plusieurs orphelins. La même année, le fils de nos voisins d'en face fut défiguré par une voiture qui monta sur le trottoir et l'écrasa. Quelques semaines après, une amie à nous mourrait dans un accident de Renault 4. Le chauffeur, son beau-fils, voulait éviter un véhicule qui grillait un stop mais finit lui-même dans le fossé. Un peu plus tard, des cousins à moi percutèrent un platane vers lequel ils furent poussés quand une voiture sortit en face lors d'un virage. Leur Peugeot fut détruite mais ils s'en sortirent miraculeusement indemnes. Plus tard, un ami de la famille se prit un semi-remorque de pleine face. Comme dans les films, il se coucha juste avant l'impact. Quand on arracha la voiture de sous le châssis du camion, il était là et miraculeusement en vie.

Un autre de mes oncles conduisait tranquillement quand une voiture le dépassa dans un virage. Le conducteur fautif se retrouva face à un camion. Il décida de se rabattre brutalement. La voiture de mon oncle fit plusieurs tonneaux. Heureusement pour lui, il s'en sortit indemne mais il avait perdu son gagne-pain. C'était un chauffeur de taxi. Le fautif ne s'arrêta pas.

Un voisin à nous a fait un doublé la même année. La première fois, il était passager dans une Renault Express conduite par son propre frère. Ce dernier décida de dépasser dans un virage. Soudain, une autre voiture surgit en face. Le conducteur eut juste le temps de dire : « on ne meurt qu'une fois ». Il perdit la

vie sur le coup. Dans l'autre voiture, il y avait trois morts : un couple et leur enfant. Le passager miraculé passa plusieurs mois à l'hôpital puis se retrouva lui-même aux commandes d'un véhicule. Peu de temps plus tard, il causa un accident et la mort de deux personnes.

Il n'y a pas une seule famille algérienne qui n'a perdu une ou plusieurs personnes sur la route. Jusqu'à aujourd'hui, quand je vais en Algérie, je vois environ un accident par semaine dont certains avec des morts. Un comble sachant que je ne sors pratiquement jamais de la maison quand je suis au « bled ».

Moi-même, je me retrouvais un jour dans un accident mortel. C'était l'été. Peu de temps avant que je ne quitte le pays pour toujours. J'avais pris un taxi à Mostaganem pour me rendre à Oran. Nous roulions sur la voie rapide d'une autoroute à deux voies. Une barrière nous séparait du tronçon qui allait dans l'autre sens. Soudain, sur cet autre tronçon, une voiture rouge décida de tenter une manœuvre imprévue. Le chauffeur freina et fit demi-tour. Il avait probablement vu une faille dans la barrière qui lui aurait permis de rebrousser chemin. Il faut toujours se rappeler : ce n'est pas lui qui prend la décision de faire demi-tour sur une autoroute. Il y a une ouverture. C'est elle qui commande.

Au moment où il était en travers, une Renault 18 grise qui roulait normalement arriva sur lui. Son chauffeur fut surpris. Il était en situation de dépassement quand il a vu la voiture freiner et commencer à tourner. Alors que la Renault était à quelques mètres de l'impact, une de ses occupantes hurla. Elle hurla si fort que me trouvant dans un taxi roulant de l'autre côté de l'autoroute à plus de cent à l'heure, son cri de désespoir me perça les oreilles. A l'instant de l'impact, seule la barrière en métal nous séparait des deux véhicules. La Renault se souleva et tournoya avant de retomber. La voiture rouge fut projetée plus loin. De nombreux débris touchèrent notre taxi qui freinait. Le cri s'interrompit net.

Dès que le taxi s'immobilisa, je descendis en courant et sautais par-dessus la barrière. Plusieurs personnes arrivaient en même temps sur cette scène de désastre dont les débris s'épalaient sur

une cinquantaine de mètres. Il y avait de l'eau, de l'essence et de l'huile partout. Des morceaux de verre, de plastique et de métal déformé couvraient la scène au milieu de laquelle les restes des deux voitures fumaient. Un truc important que je réalisais ce jour-là : les scènes de désastres, elles se créent en une fraction de seconde.

J'arrivais près de la Renault. Un autre gars était là avant moi. Il se pencha dedans et retira un enfant qu'il me donna. Je le pris dans mes bras et je m'éloignais vers le bord de la route. Trouvant un endroit propre, je le posais au sol. J'étais à genoux devant lui et je le regardais sans savoir quoi faire. Son front était ouvert d'une entaille très nette qui allait d'un bout à l'autre en laissant apparaître l'os blanc dessous. Il ne saignait pas mais il ne respirait pas non plus. A 17 ans, j'avais passé des années à apprendre par cœur des cours d'Histoire islamique et les noms des tribus d'Arabie mais jamais personne ne prit une minute pour me dire quoi faire en pareilles situations. Je me sentais seul avec cet enfant peut-être mort.

Quelques minutes plus tard, une ambulance arriva. Elle n'était pas venue pour cet accident mais se trouvait par hasard dans les parages. Un homme s'approcha. Il ramassa l'enfant sans ménagement et alla le déposer dans l'ambulance. Plusieurs personnes furent enfournées dedans. Aucune ne présentait le moindre signe de vie. Le gyrophare fut enclenché et le fourgon démarra sur les chapeaux de roues.

Je m'approchais de la voiture rouge. Elle était pleine de verre et de cassettes audio éparpillées partout. Une main se posa sur mes épaules : « on doit continuer notre route ». C'était le chauffeur de taxi.

Ce jour-là, des heures après être arrivé à destination, j'avais les genoux qui tremblaient encore. Je ne saurais jamais si cet enfant désarticulé à qui je tins la main quelques minutes était mort ou vivant.

CHAPITRE 3

Février 1987

Vers 1920, mon grand-père arriva à Mostaganem à l'âge de treize ans. Il débarquait de Mascara et n'avait pas froid aux yeux. Pourtant, la distance culturelle entre les deux villes est équivalente à un Buxières-les-Mines - New York. N'ayant que son sac et une volonté de fer, il finit sa vie comme l'un des hommes les plus riches de la région. Il se maria une première fois, avec ma grand-mère, puis divorça et se remaria. Il eut de nombreux enfants avec chacune. Ceci me donna une tripotée d'oncles du côté maternel.

Ma grand-mère était infirmière et une féministe de la première heure. Son nom de famille était Ben Haoua et descendait du marabout Sidi Mohammed Ben Haoua. Il est enterré dans un mausolée dans un cimetière qui porte son nom à l'Est de la ville. Elle repose aujourd'hui pas très loin de son ancêtre. De son vivant, c'était une personne fière et coriace. Des nuits blanches à travailler dans le service des urgences, cela forge. Elle fait partie de cette génération qui a tenté de fonder une Algérie moderne et libre. Ces femmes avaient arraché le droit de voter avant beaucoup d'européennes. Elles ont rêvé d'un pays où tous les citoyens seraient égaux, alors qu'au même moment, aux USA, des millions de citoyens de couleur n'avaient pas le droit de monter dans les bus de blancs ou de fréquenter les mêmes lieux. Ces repères historiques vous permettent de voir comment ces gens ont pensé loin et bien avant le monde qui les entourait. Comparativement, la génération suivante, celle des parents des gens de mon âge, semble composée de sangliers et d'ânes sauvages. Dès que ceux qui ont libéré et fondé le pays ont commencé à s'éclipser et prendre leur retraite vers la fin des années 1970, leurs propres enfants n'ont eu qu'une obsession : offrir l'Algérie comme base arrière aux réseaux de l'internationale islamiste. Ces forces qui ruinent tout ce qu'elles touchent ont été invitées dans ce jeune pays et n'en ont fait qu'une bouchée. Quand les gens de ma génération sont sortis de l'enfance, ils ont trouvé

que le pays avait été déjà vendu par leurs parents. Certains ont compris le drame qui se jouait, d'autres ont bêtement continué la conspiration ; l'atavisme des traîtres. Ils ne trouveront pas le repos avant que nos fillettes ne soient vendues dans des cages comme en Syrie. S'ils pouvaient nous voir aujourd'hui, nos ancêtres auraient honte de nous. Demain, il suffirait d'une fatwa et des millions de femmes non-seulement n'iraient pas voter, mais cracheraient à la figure de celles qui voteraient.

Mohammed était mon oncle-senior. Après qu'il eut été à la Mecque, on commença à l'appeler El Hadj ce qui veut littéralement dire « le pèlerin ». D'habitude, on donnait ce surnom à des personnes plus âgées mais il n'y a pas de règle vraiment.

Après le décès de mon grand-père, El Hadj est devenu de facto le chef de la famille. Il travailla très dur pour maintenir les affaires malgré les divisions liées à une succession difficile. Il gérait principalement une boutique de pièces détachées située au centre-ville de Mostaganem. Comme la voiture algérienne roule pendant des décennies, elle a constamment besoin de pièces de rechange. Au fil de sa vie, c'est toute la voiture qui change. Ne restent d'origine que le châssis et le bloc moteur.



Mausolée de Sidi Ben Haoua au cimetière homonyme

Le magasin familial tournait bien. Le client trouvait chez nous du conseil et des pièces introuvables ailleurs. El Hadj

parcourait le pays dans tous les sens à la recherche de fournisseurs et de nouvelles marchandises. C'est probablement au cours des dizaines de milliers de kilomètres qu'il parcourait chaque année qu'il tomba sur les réseaux islamistes dont il allait faire partie.

Avant même d'être dans la religion, c'était un homme intègre à la recherche d'absolu. Quand le prix des pièces augmentait chez les fournisseurs, tous les détaillants augmentaient les leurs immédiatement. Lui, il vendait d'abord le stock existant à l'ancien prix et ne vendait plus cher que les pièces qu'il avait lui-même payées plus cher. Quand je faisais des stages dans la boutique, je le voyais parfois arriver avec des boîtes de roulements à bille SKF qu'il plaçait sur l'étagère et qu'il séparait des autres par une frontière symbolique. C'était les mêmes que ceux que nous avions déjà. Juste il reconstituait les stocks en me donnant des instructions :

- Jusqu'à cette boîte, tu les fais partir à 350 Dinars. A partir de celle-ci, on doit les vendre à 500. Le prix a augmenté et elles nous reviennent plus cher maintenant.

A cette même époque, des commerçants n'hésitaient pas à bloquer la vente du lait infantile afin de d'en gonfler le cours et faire plus d'argent sur le dos de parents obligés de nourrir leurs bébés.



Hadj avant l'islamisme. Un jeune homme fier de sa Citroën Dyane

Avec son sens de la droiture, quand il tomba sur l'islamisme, il fut immédiatement séduit. Il faisait partie de ces utopistes qu'on trouve toujours aux marges des courants les plus extrêmes. Il pensait que la religion avec sa lecture littérale allait apporter une morale rigoureuse et créer une société idéale basée sur des valeurs dictées par Dieu lui-même. La corruption et la vénalité allaient disparaître en laissant place à un monde paradisiaque peuplé d'humains qui vivent dans la joie du travail et la prière. La quête d'une société humaine lavée de tout le mal qu'elle peut contenir a causé plus de morts dans l'Histoire que toutes les maladies épidémiques réunies. On sera sauvé le jour où on comprendra que nous sommes plus servis par l'humanité dans l'homme que par la supposée divinité qu'il peut avoir au fond de lui.

El Hadj commença à fréquenter des islamistes professionnels. Ce n'était pas ceux qui cassaient les statues, ni ceux qui passaient leurs journées à boire du café en fantasmant sur la sexualité et les affaires intimes de la femme pieuse. Ses amis avaient le visage fermé et parlaient peu. Ils portaient tous une longue barbe et des robes blanches immaculées. Ils tenaient souvent leurs réunions dans des voitures qui roulaient ou dans des fermes à l'autre bout du pays. Mis à part leur mépris pour le pouvoir en place, ils ne laissaient jamais transparaître ce qu'ils pensaient ou ce qu'ils préparaient. Ils s'appelaient tous El Hadj. Pour éviter la confusion, ils rajoutaient un prénom après. Parfois, même un lieu ou une profession. Il faut savoir qu'un tas de gens chez-nous s'appellent Mohammed. Si vous ne faites pas attention, vous pouvez vous retrouver avec douze Hadj Mohammed. Dans ce cas, on s'en sort en rajoutant des qualificatifs : Hadj Mohammed de Tiaret, Hadj Mohammed l'Opticien, Hadj Mohammed de la Mairie... Ces noms faisaient vite très *milieu*.

Un jour de 1985, mon oncle disparut. Nous savions qu'il était mis au secret parce que la police fouilla son domicile. Pendant trois mois, ma famille le chercha partout. On visita des commissariats, des tribunaux, des hôpitaux, des morgues et des prisons dans de nombreuses villes mais sans résultat. Un jour, une lettre arriva. Il était dans la prison de Serkadji à Alger et attendait un jugement de la cour de sûreté de l'Etat. C'était une cour extrajudiciaire nommée ainsi par lyrisme tiers-mondiste. En fait, ce type de cour existait même en France mais il fut aboli au début des années quatre-vingt, toutes les affaires devant être traitées par la justice selon les lois ordinaires. Les africains imitent toujours les occidentaux dans leurs dérives anti-démocratiques mais n'arrivent jamais à les imiter quand ceux-ci font un pas dans le bon sens.

Mon oncle s'était impliqué dans le groupe de Mustapha Bouyali. Rappelez-vous de ce nom, c'est le point zéro de l'islamisme au Maghreb et plus tard jusque dans vos banlieues. Ce gars, qui n'était pas un afghan, a lancé le premier groupe islamique armé en Algérie dès 1982. Ce

simple employé d'une entreprise d'électronique de la région d'Alger était régulièrement harcelé par les barbouzes du régime qui n'aimaient pas ses positions politiques. S'il y a tant de morts et de conflits en Afrique c'est justement à cause de cette mentalité de brider toute forme de débat et d'agresser physiquement tous ceux qui font dissidence. Ceci pousse mécaniquement les affrontements politiques vers le domaine de la lutte armée. Vous pouvez obtenir la même chose en Suisse, en Allemagne ou en France. Il suffit d'interdire tous les partis politiques et de lancer une police secrète qui persécute ceux qui élèvent la voix. En quelques mois, vous obtenez vos premiers accrochages à l'arme de guerre.

A l'époque, personne ne savait qu'était un islamiste mais Bouyali avait de l'avance sur son temps. Il arriva à un moment où notre société était attachée aux valeurs occidentales et laïques. Nous n'avions pas une seule femme voilée dans le pays et la religion n'occupait pas l'espace public comme maintenant. Pour vous en convaincre, cherchez sur internet les noms des héroïnes algériennes. Celles à qui on doit la fameuse Libération : Fatima Bedar, Fatima Baichi, Hassiba Ben Bouali, Meriem Bouatoura, Djamila Bouazza... Pas une ne se baladait en linceul ou sac à patates.



1973 – Ma grand-mère prenant la tension d'une patiente

Arrivant dans ce climat super hostile, Bouyali réussit malgré tout à recruter plus de cent cinquante personnes fiables et monta un réseau dont le but était de renverser le régime, ré-islamiser la société algérienne et installer la sharia. Vu depuis

2015, ces rêveurs ont réussi au-delà de leurs projections les plus folles. Leur projet a non seulement pris en Algérie et d'autres pays arabes, mais a même débordé en Occident où il avance à plus grands pas encore.

Le réseau de Bouyali connut des hauts et des bas et tomba une première fois en 1983. Plusieurs de ses membres furent arrêtés ou tués. Son gourou disparut dans la nature et fit circuler la rumeur qu'il était parti en Iran ou en Lybie. Depuis sa clandestinité, il fit renaître le groupe de ses cendres en recrutant de nouvelles têtes. C'est probablement vers cette époque qu'El Hadj les rejoignit. Cela correspond à peu près à la même période où un autre de mes oncles venait chez-nous casser des bibelots.

Au début 1987, le réseau tomba pour la dernière fois. D'après les bribes informations que j'ai pu reconstituer, Bouyali fut trahi par son propre chauffeur. Ils devaient prendre une route mais ce dernier insista pour qu'ils en prennent une autre. En chemin, ils tombèrent sur un barrage en forme de comité d'accueil. Une fusillade éclata et le chauffeur chercha à s'éclipser. Il fut abattu par Bouyali lui-même. Quelques minutes plus tard, ce dernier fut à son tour tué par une rafale. Immédiatement après, une opération de grande envergure fut lancée pour arrêter les autres membres de son réseau et remonter les contacts avant qu'ils ne se dispersent et coupent les ponts pour toujours.

Mon oncle fit partie du coup de filet. Le dossier d'accusation contre mon oncle était lourd. En plus du classique motif d'association de malfaiteurs et autres atteinte à la sûreté de l'Etat, on lui reprochait d'avoir caché des armes pour le mouvement de Bouyali. Par contre, en termes de preuves, il n'y avait pas grand-chose à part un fusil mitrailleur AK-47 trouvé dans sa maison en construction. L'arme était emballée dans une couverture et planqué dans un tube en béton.

Les peines tombèrent au hasard des coups de marteau d'un juge cagoulé. Il eut des condamnations à mort, de la perpétuité, quelques relaxes et toutes les options entre les

deux. Mon oncle écopa de deux ans qu'il commença à purger immédiatement.

Afin de punir les familles des condamnés et leur rendre la vie difficile, chaque détenu avait été enfermé le plus loin possible de sa ville d'origine. Après le jugement, El Hadj fut transféré à la prison de Berrouaghia près d'Alger. Il avait droit à une visite par semaine et nous y étions toujours. A l'époque, les Chinois n'étaient pas encore venus nous construire des autoroutes. Le chemin d'Alger à Mostaganem passait par une multitude de petites routes nationales et un nombre incalculable de villages. Les cinq-cents kilomètres à parcourir prenaient des allures d'expédition. Nous dormions en début de soirée avec des réveils programmés pour sonner à deux heures du matin. Juste le temps de prendre un café et nous prenions la route dans la nuit.

Etant ado, je voyageais souvent dans le coffre de la Renault 18 break avec les enfants. Enroulé dans une épaisse couverture et serrant la roue de secours supplémentaire, je dormais pendant que la caisse avalait les kilomètres. Parfois, l'armée ou la gendarmerie organisaient des barrages. On s'arrêtait quelques instants et ils balayaient l'intérieur avec des lampes torches puis nous disaient de partir. La voiture était tout le temps en surcharge mais ils ne faisaient pas de commentaires. Ils n'étaient pas là pour les infractions au code de la route.

Quand nous arrivions à la prison, des dizaines de personnes attendaient devant le lourd portail. On frappait à une lucarne et un employé prenait nos cartes d'identité sans dire un mot. L'attente durait longtemps pendant que je faisais les cents pas pour me dégourdir les jambes. Régulièrement, un maton sortait avec une liste de noms et faisait un appel rapide puis admettait un groupe de gens.

Généralement, nous étions à l'intérieur en deux à trois heures. Après le portail, nous entrions dans un sas. C'est seulement quand la porte extérieure était fermée qu'on nous ouvrait pour aller plus loin à l'intérieur. Nos affaires étaient fouillées. Nous prenions toujours plusieurs cartons de victuailles pour notre prisonnier. Toutes les familles faisaient pareil parce que

l'administration pénitentiaire ne nourrissait pas assez. Puis la bonne bouffe, c'était un des rares plaisirs encore possibles en taule.

Le parloir était une longue salle coupée dans le sens de la longueur par un mur surmonté par un grillage qui va jusqu'au plafond. En fait, il y avait deux murs parallèles distants d'environ un mètre l'un de l'autre. D'un côté il y avait les familles et de l'autre on faisait entrer les détenus. A raison d'une douzaine de prisonniers par parloir et en moyenne cinq à six visiteurs par prisonnier, je vous laisse imaginer le brouhaha.

Dès que les détenus arrivaient, tout le monde se mettait à parler en même temps. Pour se faire entendre, il fallait crier les mains en porte-voix ou bien parler lentement en articulant pour permettre une lecture sur les lèvres. Nous avions toujours un cahier et un gros marqueur pour les jours les plus pénibles. Le double grillage interdisait tout contact ou passage d'objets.

Au bout de dix minutes, une sirène retentissait et le parloir était évacué. Nous essayions encore de grappiller quelques secondes avant d'être poussés dehors par les matons. Dans les sas, on nous rendait nos cartes d'identité et tous les objets confisqués puis on nous mettait à la rue. On sautait dans la voiture et on commençait un long périple pour rentrer à la maison. Une semaine plus tard, tout était à recommencer.

Le nombre de places et de visiteurs étant limité, je n'allais pas avec ma famille à chaque fois. A plusieurs occasions, ils firent le déplacement pour rien. On leur disait que les visites étaient suspendues pour la journée, pour la semaine ou jusqu'à nouvel ordre. Parfois, on leur prenait le couffin, parfois il était suspendu aussi. Les matons étaient plus honnêtes que les postiers. Ils fouillaient les paquets qu'on laissait puis les faisaient parvenir aux prisonniers sans rien prendre.

Un jour, pendant qu'il parlait, mon oncle ouvrit sa main contre le grillage. Il y avait un nom et un numéro de téléphone écrits au stylo sur sa peau. Je retenais le nom et la première moitié du numéro. Un autre membre de ma famille retint la seconde

moitié. Le tout dura le temps de compter jusqu'à trois. Une fois dehors, on écrivit les renseignements sur un papier et on appela. On eut une famille angoissée qui cherchait un homme qui avait disparu depuis des mois. Sans décliner notre identité, on leur dit que leur gars était au secret à Berrouaghia et on raccrocha.

Quelques mois plus tard, une mauvaise nouvelle arriva : mon oncle était transféré à la prison de Lambèse dans l'est du pays. Pour nous, la distance passa à plus de 800 kilomètres. Finis les petits sommes en début de soirée, la traversée durait plus de douze heures en comptant les pannes, les stations d'essence et les pauses pour satisfaire la nature. Pour arriver dans la matinée, nous ne devons plus partir dans la nuit, mais la veille en début de soirée. J'étais toujours couché dans le coffre. Le nez dans le Michelin et les jambes passées par-dessus un tas de gamins qui cherchaient à dormir aussi. Deux chauffeurs s'alternaient et conduisaient en se versant du café d'un thermos.

Une nuit, je me réveillais sur une vibration terrible. Un pneu venait d'éclater. Nous étions sur une route montagneuse et le ciel était couvert. La voiture s'arrêta sur le côté. Le coffre fut ouvert et je sautais à terre. Dans le faisceau de la lampe de poche, je voyais l'état du pneu. On aurait dit qu'il était passé dans l'hélice d'un bateau. Il était littéralement coupé en petites rondelles de deux centimètres d'épaisseur. Ce n'était pas la première fois que cela nous arrivait. Généralement, on changeait la roue et on achetait un nouveau pneu au prochain village. N'importe quel vulcanisateur pouvait nous réparer ou nous vendre une roue de secours. Notre record absolu fut de cinq crevaisons en un seul voyage.

Ce jour-là, nous avions un problème : quand mon père tenta de déboulonner la roue, la clé se cassa dans ses mains. C'était une de ces clés sous forme d'un grand plus. Elle était constituée de deux tubes se croisant à angle droit. Un petit boulon les maintenait ensemble. C'est ce dernier qui cassa. Pendant près d'une heure, on essaya d'improviser une solution. Je vous le dit tout de suite : brancher un seul tube sur le boulon et

chercher à tourner à la force des poignets c'est impossible. On répara la clé avec un fil de fer mais elle céda à la première pression.

Pendant tout le temps que nous cherchions une solution, pas une seule voiture ne passa. L'endroit avait l'air hostile et les locaux ne s'y aventuraient pas la nuit. Soudain, on entendit le bruit d'une mobylette qui arrivait. On fit des signes. Elle continua et s'arrêta vingt mètres plus loin. Nous ne pouvions pas voir le motard mais il était là. Mon père voulu courir vers lui pour lui expliquer la situation mais il l'arrêta net :

- Que personne ne s'approche ! C'est quoi votre problème ? Dites de loin !

Les mains en portavoix, on lui dit qu'on avait besoin d'une clé pour changer une roue.

- Je vais vous en jeter une. Allez la ramasser doucement.

Quelques secondes plus tard, on entendit un bruit métallique et une clé à pipe glissa contre le bitume. Au bruit, je savais que c'était une vingt-et-un. Nous avions affaire à un homme de gout. On envoya un gamin pour la ramasser. On remplaça la roue pendant que le motard restait sur sa machine hors de notre vue. On entendait juste le bruit de son moteur à deux temps.

Dès qu'on termina notre réparation, on lui jeta sa clé. Il la ramassa et disparut avant qu'on puisse le remercier. On resta une dizaine de minutes sur place pour lui donner de l'avance et on reprit la route. On ne le revit jamais. Je pense toujours à lui avec une pointe d'admiration.

Le bagne de Lambèse avait été construit par la France en 1850 et n'avait pas beaucoup évolué depuis. Il avait été conçu pour briser les plus récalcitrants et proposait des conditions de séjour qui donneraient des nuits blanches à des militantes d'Amnesty International. La région était pauvre, désolée et froide. Pour les islamistes, la vie était supportable. La prison était pour eux l'occasion de se rencontrer et tisser de nouvelles amitiés. Ils renforçaient leur engagement pour leur cause et les

plus dogmatisés teintaient sur les autres. Comme ils ne causaient pas de problèmes de discipline, l'administration pénitentiaire les respectait.

A la prison de Lambèse, les gardiens et autres officiels étaient littéralement à genoux devant les islamistes. Ils cherchaient à faire régner l'ordre et appliquer le règlement, mais traitaient les détenus avec un mélange de respect et de déférence. Certains de leurs gestes ou leurs propos trahissaient l'admiration secrète qu'ils vouaient à leurs détenus.

Les prisonniers de droit commun subissaient un traitement différent de celui des autres. Le plus souvent, ils étaient issus de cellules familiales totalement dissolues et la taule les mettait en face de leur fragilité. Pour eux, pas de visiteurs, pas de couffin et personne pour payer l'avocat. Frappés d'étiquettes infamantes, ils étaient tout le temps rabaissés et maltraités par les matons. Leur résistance psychologique était équivalente à celle que tu aurais si on te faisait dériver pendant six semaines sur un zodiac au milieu de l'Atlantique.

Les islamistes, appelés « les politiques », étaient une caste supérieure en prison. Ils étaient organisés, disciplinés, solidaires et bénéficiaient d'un indéfectible réseau de soutien à l'extérieur. Progressivement, ils récupéraient les prisonniers de droit de commun. Ces derniers n'étaient pas des lumières et les islamistes n'en faisaient qu'une bouchée. Ils commençaient par les rudiments de la religion et quand le candidat répondait bien, ils passaient aux choses sérieuses : le djihad dans la voie d'Allah. Beaucoup sont rentrés en cabane pour vol à la sauvette et sont sortis presque prêts à la guerre sainte. Dehors, il suffit qu'ils tombent sur les bonnes personnes et le cycle infernal commence pour eux.

Les visites à Lambèse étaient tout aussi courtes et inconfortables que dans la prison précédente. Un jour, alors que je parlais, un maton m'attrapa par l'épaule et me demanda si je voulais rencontrer mon oncle. Je n'avais besoin de me le faire répéter deux fois. Je restais en retrait et je chopais un des gamins que j'empêchais de partir aussi. Quand le parloir fut vide, il nous ouvrit une petite porte et nous amena dans une

grande cour à quelques mètres de là. El Hadj attendait. Il serra son fils dans ses bras et on resta quelques minutes ensemble. Un peu plus loin, se tenait un groupe de quelques islamistes reconnaissables à leurs barbes. Ils discutaient avec bonne humeur. Ils nous donnèrent quelques porte-clés qu'ils fabriquaient en tressant des fils en plastique. Ils utilisaient ce tissage pour orner des stylos également. Après la récitation du Coran, c'était le passe-temps favori au bagne de Lambèse.

L'hiver, il neigeait dans la région de Batna et pendant quelques semaines les routes devenaient impraticables. On manqua plusieurs visites mais El Hadj reçut régulièrement du monde et un couffin tout aussi garni qu'à son habitude. En fait, les islamistes opérèrent un échange de prisonniers. Des familles habitant aux antipodes du pays étaient jumelées. Nous visitions leur prisonnier à Oran, ils visitaient le nôtre à Lambèse.

Par détenus interposés, on se lia d'amitié avec une famille qu'on ne connaissait pas. Plus tard, quand on reprit les visites vers Lambèse, on s'arrêtait chez-eux pour nous reposer quelques heures avant de reprendre le long chemin du retour.

Vers la fin de sa peine, mon oncle fut transféré dans la prison de Barberousse à Alger. Cette prison avait été construite par la France quelques années après celle de Lambèse. Même si elle fut renommée après l'indépendance de l'Algérie, beaucoup continuèrent à lui donner son nom original.

Plusieurs fois par an, la télévision de l'Etat passait des films en noir et blanc illustrant la barbarie du colonialisme. La France y était présentée comme le summum de ce qui se faisait en termes de torture et d'oppression. On avait toujours du mal à saisir comment notre régime conciliait ces prises de position avec son utilisation continue des mêmes infrastructures répressives laissées par la France.

El Hadj fut enfin libéré en 1989, mais il avait passé la surmultipliée. Il ne resta pas longtemps dehors.

* * *

Quand ma grand-mère mourut de crise cardiaque en 1986, les islamistes dirent à la famille que dans l'idéal, un bon musulman ne construit rien sur la tombe de ses morts ; un caillou à la rigueur comme le faisaient les bédouins d'Arabie. Ces buveurs de pisse de chameau devenaient nos modèles. De tous les peuples du monde, nous choisissons ceux-là comme référence morale et civilisationnelle absolue. Ils n'ont rien inventé, rien créé, rien découvert mais ce sont nos modèles. C'est pour cette raison que plus le temps passe, plus nous leur ressemblons.

Les conseils des islamistes avaient pour but d'achever de nous bâtardiser. Il fallait nous couper de notre passé, de nos ancêtres, de nos racines. En 2011, je passais une journée entière au cimetière de Sidi Ben Haoua. J'ai cherché la tombe de ma grand-mère. Mon souhait était de m'y recueillir un moment et prendre une photo de l'endroit vu que j'habite loin. Je suis reparti sans jamais avoir trouvé la tombe.

Durant mes recherches, je tombais sur un carré avec plein de petites tombes portant toute la même date de décès : le 1^{er} Novembre 1994. Un attentat avait touché un déplacement scolaire en ce jour de fête nationale. Ces petits morts étaient nés entre 1982 et 1987. Du travail d'islamistes.

Qu'Allah les maudisse. Eux et leurs divinités avides de sang humain.



*Tombe de gauche : né en 1985. A droite en 1987
Ils ont sauté sur une bombe le 1^{er} novembre 1994*

CHAPITRE 4

Mostaganem, octobre 1988...

Plus de chaos

En octobre 88, le pays tout entier sombra soudainement dans le chaos et la violence. Dans de nombreuses villes, la population était dehors pour régler des comptes avec le pouvoir. Ce dernier était représenté par un parti unique dont les cadres s'engraissaient à chaque apparition à la télévision. En même temps, les denrées alimentaires de base manquaient dans le pays. A force de fréquenter les pays du Tiers Monde et les Pays de l'Est, l'Algérie attrapa les maladies des deux. Nous nous reconnaissions dans les histoires venues du fond de l'Afrique comme dans les anecdotes absurdes qui ponctuaient la vie des moscovites. Nous aurions compris et peut-être pardonné si notre pays envoyait des cosmonautes en orbite, mais il n'en était rien. Toutes les ressources du pays étaient captées par une minorité qui vivait sur notre dos et à nos frais sans qu'aucune réalisation collective n'en sorte.

Notre société semblait retracer en sens inverse les siècles d'évolution humaine. Au fur et à mesure que les acquis de la modernité disparaissaient, nous avions l'amère impression de revisiter des âges que nous croyions révolus. Quand le téléphone fut coupé chez-nous et chez la majorité de nos contacts, nous étions revenus avant 1876 en termes de communication. L'un après l'autre, les ascenseurs s'arrêtaient et personne ne les réparait. Ma grand-mère habitait presque tout en haut d'un immeuble de quinze étages. Souffrant d'un problème de hanches comme de nombreuses personnes âgées, sa vie se transforma rapidement en réclusion.

Alors que dans certains pays on célébrait l'arrivée de l'eau courante dans les villages reculés, chez-nous elle était définitivement coupée dans des villes entières. Nous devions partir en voiture, avant qu'on nous la casse tout du moins, pour chercher de l'eau dans des sources lointaines. Le jerrican dans la source, c'est le retour au Neandertal en termes d'approvisionnement d'eau. De plus, personne ne savait si

notre eau était potable ou souillée par des fosses septiques, déchets industriels ou métaux naturellement présents tels que l'oxyde d'arsenic.

Il ne suffisait pas de descendre de la voiture pour remplir ses bidons. Il y avait tout le temps une longue file d'attente et beaucoup de bousculade. Puis, il fallait marcher pour revenir jusqu'au véhicule. A ce moment, il faut prendre les autres bidons encore vides et revenir vers le point d'eau pour un nouveau cycle d'attente. Une fois à la maison, il faut encore prendre les escaliers. Un ou deux jours plus tard, tout cela est à recommencer. Ma grand-mère a dû déménager. Sans téléphone, sans ascenseur et sans eau, son appartement s'est transformé en une grotte difficile d'accès.

Dans notre voisinage, l'eau courante était devenue un luxe. Tous les deux ou trois jours, la Cité de l'Air, avait de l'eau au robinet pendant quelques heures. Cela nous donnait juste le temps de faire des réserves, prendre une douche et de courir aux toilettes pour ceux qui se retiennent et sont sur le point d'exploser.

Sur les cent cinquante familles qui habitaient notre cité, une seule avait de l'eau tout le temps. Un de leurs proches était un cadre du parti. Sur cette base, les ouvriers de la commune sont venus créer une dérivation spéciale qui sortait avant la vanne principale du quartier.

Un peu plus loin, la sœur d'un ministre avait obtenu une ligne téléphonique dans une zone où personne n'était connecté. Pendant dix ans, quand les habitants demandaient à être reliés, on leur répondait que le point le plus proche du réseau était situé à plusieurs kilomètres et qu'ils ne devaient pas espérer voir le téléphone de leur vivant. Pourtant, dès que la sœur du ministre arriva dans le quartier, des poteaux furent installés et un câble tiré à travers la moitié de la ville jusqu'à son domicile.

Bien plus tard, quand les téléphones portables arrivèrent en Algérie, il eut une phase où les anciens démons tentèrent de les transformer en privilège. Chez l'opérateur historique, le

guichetier gardait les puces dans la poche de sa chemise. Il les distribuait au compte goutte à ses amis, proches ou à des personnes qui lui étaient agréables. Parfois, il fallait aller chez-lui le soir en se faisant accompagner par une personne qu'il connaissait. S'il aime votre tronche, il condescendra à vous délivrer une puce. Heureusement, la mondialisation était passée par là anéantissant le pouvoir de ces petits caïds. Des opérateurs étrangers arrivèrent. Ils vendaient les puces de téléphone avec le sourire et tout le monde y avait droit. En une nuit, ils balayèrent le marché de l'opérateur historique qui ne rattrapa jamais son retard.

Moi je vais vous le dire : le pire qui puisse arriver à un Arabe est de vivre sous la dictature d'un autre Arabe.

Les grosses pénuries étaient orchestrées par des gens sans nom gravitant dans les cercles du pouvoir. Tour à tour, elles touchaient le sucre, la farine, le lait, l'huile, le poivre, le beurre, les œufs, la pomme de terre, la tomate... même le lait pour bébés n'y échappait pas. Le cycle infernal était tout le temps le même. Tout d'abord, une rumeur est lancée pour dire que le produit va bientôt être *coupé*. Dans un pays où les rares medias existants passaient leur temps à louer l'action du régime et de dire combien nous allons bien, la rumeur et le mot de la rue jouissaient d'oreilles attentives. Cette première phase pousse les gens à stocker. En réaction à la demande massive, les magasins limitent les quantités disponibles à la vente. Ceci vient confirmer le postulat initial de la rumeur et embarque encore plus de gens dans l'achat frénétique.

Le but de cette manœuvre est de vider rapidement les réseaux de distribution. Pendant les semaines qui viennent, les gens finissent leurs réserves et le manque se fait ressentir. Quand le besoin est à son comble, le produit réapparaît timidement dans le marché noir. Dès ce moment, le prix est multiplié et la qualité divisée. Sur des mois et des mois, il devient naturel de s'approvisionner au marché noir qui semble avoir assez de débit pour satisfaire tout le monde. Dès que le client se lasse et commence à boudier, les prix baissent un peu et le produit revient miraculeusement dans les circuits classiques.

Les animateurs de cette grotesque mise en scène se faisaient des milliards en soumettant la population aux privations. L'économie dirigée et manipulée affichait un mépris assumé pour le consommateur. Alors que partout dans le monde c'est celui qui détient l'argent en main qui est le roi, chez-nous avec votre argent en poche, il fallait subir le dictat, l'humiliation et les règles abusives des vendeurs.

Notre économie tournant sur la tête, c'est celui qui avait le produit qui menait le bal. Pour acheter du café, du savon ou du sucre en vrac, il fallait passer des heures dans les files d'attentes. Souvent, cela finissait dans des bousculades, bagarres et même interventions des forces de l'ordre qui distribuaient des coups de bâton aux clients. A propos de forces de l'ordre, la police, les militaires et les cadres du parti unique étaient une race supérieure et grillaient sans vergogne les files d'attentes où des femmes et des personnes âgées attendaient depuis l'aube. La légende dit même que tous les troubles du mois d'octobre 1988 commencèrent dans un grand magasin.

L'épicier avec son échoppe crade devenait le pacha du quartier. Les denrées les plus convoitées, il les entreposait dans son arrière-boutique ou sur des étagères cachées de la vue des clients. Il vendait quand il voulait et privait quand il voulait. Quand l'épicier remplissait une grille de paris sportifs, il ne se levait même pas pour servir un client. Il se contentait de répondre :

- Makache. Non, il n'y a pas ! Sur un ton qui vous signifie que vous le dérangez en ce moment.

Le marchand de légumes, avec son étal occupant illégalement l'espace public, laissait sa fantaisie dicter les règles qu'il imposait vicieusement aux gens. Vous voulez de la tomate ? Eh bien la règle aujourd'hui c'est que vous devez acheter deux kilogrammes de carottes pour chaque kilo de tomates. C'est à prendre ou à laisser.

Nous devons évoluer et naviguer entre refus de service, ventes forcées, ententes illicites et arnaques pures et simples.

Un jour, j'avais été dans une librairie pour acheter la revue Science et Vie. En fait, je passais régulièrement pour savoir s'il en avait reçu livraison. Les numéros arrivaient toujours avec quelques semaines de retard. Je crois même qu'on nous repassait les invendus de l'Hexagone mais peu importe. Je m'intéressais à la programmation en BASIC et la section consacrée à ce langage dans cette revue était ma seule et unique source.

D'habitude, le libraire se débarrassait de moi en disant simplement que la revue n'était pas encore arrivée ou bien, selon son humeur, qu'elle était déjà épuisée. Ce jour-là, il y en avait plusieurs qui étaient posées bien en évidence sur l'étagère. Il n'avait pas fini de les ranger alors que je débarquais. Je commençais à sortir l'argent quand sa réponse tomba nette et coupante :

- Je ne la vends pas à n'importe qui !

J'avais le souffle coupé. Je fis demi-tour et partis sans dire un mot. Je me demande où est ce libraire aujourd'hui. A-t-il fait fortune ? Sa librairie est-elle devenue un succès commercial et intellectuel ou bien - le mondialisme passant par là - est-il encore en train de lutter avec la pitance comme unique horizon ?

Permettez-moi de donner un autre exemple :

En Algérie, le soda est une boisson nationale. Les gens ne prennent pas de vin aux repas et les jus de fruits sont très chers. A toute occasion, la bouteille de soda bien glacée est de mise. Une multitude de petites entreprises, souvent familiales, produisait de la limonade avec différents parfums et couleurs. Au lieu de profiter du monopole qu'elles détenaient sur le marché, elles ont passé des décennies à insulter le consommateur tout en se faisant un argent minable et facile. Pour acheter une bouteille pleine, il fallait déjà en trouver une vide. La majorité des points de vente ne faisaient pas de consigne. Ceci interdisait l'achat spontané. De plus, les ménages n'avaient généralement qu'un nombre limité de bouteilles. Nous en avions trois. Quand des invités

débarquaient, il n'était pas toujours possible d'acheter la quantité nécessaire.

Encore une fois, comme celui qui détenait le produit faisait la loi, les producteurs n'avaient aucun intérêt à créer de l'abondance. L'économie était bridée par une connivence coupable des producteurs qui voulaient créer la crise et la rareté. Ceci leur permettait d'écouler facilement une marchandise de mauvaise qualité mais sur laquelle ils avaient de grosses marges. L'expertise, la recherche, l'excellence étaient des valeurs bannies parce que l'intérêt des producteurs était de maintenir une piètre qualité associée à de faibles quantités. Il vaut mieux produire un truc pourri à 1 dinar et le vendre à dix que de produire un truc de qualité à 14 et le vendre à 18. Par contre, pour écouler le truc pourri, il faut absolument être dans un marché de rareté où le client est prêt à payer peu importe la qualité.

Dans la limonade, des gens avaient déjà trouvé des cafards, des mouches ou des filtres de cigarettes. De nombreux Algériens s'interdisait les sodas de couleur noire parce qu'ils n'avaient pas envie d'attendre d'avoir fini le verre pour voir le pansement qui flottait dedans. Chaque fois que j'allais acheter cette infâme boisson pour ma famille, je devais passer l'épreuve de l'épicier. Il inspectait les bouteilles à la recherche de la moindre fissure. S'il avait le moindre doute, il refusait la bouteille et je revenais à maison avec l'argent dans ma poche. Même si j'avais acheté la bouteille chez-lui le jour d'avant, il pouvait me la refuser. Son jugement est sans appel. Reste à tenter ailleurs en espérant que cela passe.

Plus tard, quand Coca Cola, Fanta, 7up et Pepsi ont débarqué sur le marché, ils balayèrent les petites marques locales dans la semaine. Le consommateur achetait américain plus par idéologie que par goût. Ces nouvelles marques nous respectaient. On pouvait en acheter autant qu'on voulait tout en gardant notre dignité. Plus d'épicier qui décide s'il veut vendre ou pas. Et, pour toujours, fini le cauchemar des bouteilles en consigne.

Je suis le premier à m'opposer à la mondialisation destructrice, mais elle a du bon quand elle permet d'éradiquer des acteurs peu scrupuleux qui méprisent le consommateur tout en nourrissant le sous-développement. Aujourd'hui, les rares marques locales encore en vie, ont été obligées de s'aligner sur la qualité et le standard de services des marques internationales.

Dans un registre similaire, une entreprise appartenant à l'Etat fabriquait des vélos bleus, lourds et à une seule vitesse. Ils avaient un défaut très dangereux. Vers le bas du cadre, là où les pédales s'attachent, le métal était trop fragile. Régulièrement, de préférence quand le cycliste roule vite, le cadre se cassait en deux. Ceux qui osaient encore monter sur un de ces deux roues, allait faire souder leur vélo. Ceci ajoutait une caractéristique en forme boule de bronze et deux kilogrammes de plus.

Il aurait peut-être fallu engager des gens avec des connaissances avancées en métallurgie et en alliages. Il y en avait plein. Des milliers de jeunes diplômés étaient sans emploi et passaient leur temps dans les cafés à claquer des dominos contre des tables recouvertes de formica. D'autres restaient dans la rue, le dos contre le mur à compter les passants ou les voitures de couleur rouge pour tuer le temps. Qui allait les recruter ? Le pays n'en n'avait pas besoin puisque la donne était résolument à la médiocrité et l'amateurisme. Dans tous les domaines, les bricoleurs prenaient le pas sur les vrais professionnels. Les gens de métier disparaissaient et laissaient place aux escrocs et affairistes. Une fois qu'une économie maintient une piètre qualité par stratégie, elle ne recrute pas dans l'excellence.

Les gestes du quotidien devenaient difficiles. On avait l'impression que des millions de tonnes de mélasse nous avaient recouverts et que chaque pas nous coûtait. Le moindre geste de la vie quotidienne devenait pénible.

Octobre 1988

Le 5 octobre 1988, la population descendit dans la rue. Le dégoût prenait la forme de pneus brûlés et d'administrations mises à sac. A Alger, les manifestants avaient bloqué les rues et érigé des barricades. Les médias n'en disaient rien et la télévision continuait à programmer des concerts de musique, des jeux et d'anciens péplums comme le Fils de Spartacus.

La rumeur nous ramenait les nouvelles terrifiantes : on arrêtait, on torturait, on tuait, on tirait sur la foule. Le sourire de la speakerine qui annonçait le prochain chanteur semblait machiavélique.

Devant le blocage total des communications, les gens devenaient inventifs. La nuit, ils s'infiltraient dans les gares et utilisaient de la peinture de bâtiment pour écrire des messages sur les trains au départ. Leur temps étant compté, ils gribouillaient rapidement quelques mots avant de disparaître. Le matin, les wagons qui arrivaient chez-nous portaient des inscriptions inquiétantes : « Alger est à feu et à sang ! » ou bien « Réveillez-vous !!! ». Sans le savoir, ils avaient créé une version précoce et rudimentaire de Twitter.

Les jours suivants, j'allais au lycée avec un mélange de peur et d'excitation. Je savais que quelque chose de très mauvais risquait d'arriver mais je voulais en être quand même. La moitié de mes camarades ne venaient plus. Les rues étaient presque désertes. Beaucoup de magasins restaient fermés. La ville de Mostaganem vivait un calme inquiétant.

C'était le matin du grand jour. L'électricité que je ressentais dans l'air ne pouvait mentir. Quand le cours de mathématiques commença, nous n'étions pas nombreux à y prêter attention. Dans mon sac, à tout hasard, j'avais inclus une fronde réglementaire et une clé à pipe numéro 21 de chez Facom. Vers neuf heures du matin, le professeur interrompit sa leçon et quitta la classe en nous demandant de rester tranquilles. Il ferma la porte avec soin mais dès qu'il passa devant la fenêtre, il courait déjà. Sans perdre, une seconde, je lui emboitais le pas cartable à la main. Le personnel du lycée ainsi que de nombreux élèves se trouvaient dans la cour. Ils paniquaient.

Une odeur de brûlé et d'œufs pourris flottait dans l'air. De dehors, nous arrivait le brouhaha d'une formidable clameur ponctuée par des claquements lointains d'armes à feu. Soudainement, je commençais à regretter d'être venu aux cours ce jour-là.

Des surveillants palabraient avec le directeur. Je m'approchais pour mieux les entendre. Ils disaient qu'une grosse manifestation avait commencé au centre-ville et s'approchait en se renforçant. Tout ce qui appartenait à l'Etat était détruit. Les bus étaient renversés et incendiés. Leurs carcasses servaient de barricades. Les administrations étaient attaquées et vandalisées sans pitié. Avec la corruption et la bureaucratie qui y régnaient, elles avaient accumulé un lourd passif. L'Algérien le plus pacifique rêvait de les réduire en cendres. Ce jour-là, les fonctionnaires avaient pris la fuite laissant leurs locaux subir la vindicte populaire et l'incendie. Arborant fièrement un grand panneau frappé du sceau du Ministère de l'Education, notre lycée risquait d'attiser les passions.

Craignant que des projectiles ne tombent dans la cour, le directeur nous dirigea tous vers une salle qui ressemblait à un ancien réfectoire désaffecté. Nous étions peut-être deux cent personnes à nous tasser dans cette salle située en sous-sol. Pendant ce temps, un pion et quelques profs allaient aux nouvelles. Elles étaient mauvaises.

Les émeutes s'approchaient et rendaient impossible l'utilisation de la porte principale. Le directeur avait fait fermer les grilles et ne voulait pas les ouvrir. Il craignait une invasion. Les rues étaient pleines de jeunes qui cherchaient des choses à brûler, vandaliser ou voler. A la population en colère, s'étaient mêlé un nombre important de casseurs qui donnaient libre cours à leurs pulsions destructrices.

Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit : il ne s'agissait pas d'une manifestation genre CGT avec des casseurs qui gâchent la fête. C'était une vraie révolte et la population était sortie pour saccager tout ce qui représentait l'Etat, son pouvoir ou son autorité. Les gens n'étaient pas dehors pour réclamer leurs droits ou appeler au dialogue. Ils voulaient mettre le régime

par terre, écraser ses tentacules et tous ceux qui allaient se mettre sur leur chemin. Quand le bâtiment des impôts brûla, ce n'était pas un accident. Par contre, de nombreux magasins et commerces privés furent pillés. Ce n'était pas au programme, mais quand la violence commence, plus personne ne peut la contrôler. Plein de braves gens rêvent de violence sélective. De la foudre qui frapperait exclusivement les méchants et épargnerait tous les autres. La frappe chirurgicale comme disait Bush. C'est hélas juste une vue de l'esprit. Quand la tuerie commence, elle n'épargne personne.

De l'autre côté du lycée, il y avait une porte secondaire mais comme il était impossible de voir ce qui se tramait dans la ruelle, personne ne voulait prendre le risque de la déverrouiller. Pendant ce temps, la fumée et les gaz lacrymogènes commençaient à s'insinuer dans la salle où nous avions trouvé refuge.

Cette salle offrait une sorte d'abri mais en même temps notre angoisse grandissait. Pour ma part, je préférais être dehors exposé aux éléments que de rester dans le noir écoutant des cris, des explosions et bruits de casse. Notre maison était trop loin mais mon oncle maternel habitait dans un immeuble situé presque en face du Lycée : El Hadj. Je devais aller chez-lui. C'était ma meilleure option. De plus, comme il habitait au tout dernier étage, cela me permettrait d'avoir un bon visuel sur les événements. Mais avant d'aller où que ce soit, il fallait que je trouve le moyen de sortir de ce lycée qui s'est refermé sur moi comme une souricière.

Il fallait que je quitte la salle sans attirer l'attention. Marchant le long des murs comme un qui se baladerait sur les Champs Elysées, j'inspectais l'air de rien les portes devant lesquelles je passais. L'une d'elle semblait ouverte. Tournant face à la salle, je la poussais avec mon dos en m'assurant que personne ne me regardait. Dès que je fus de l'autre côté, je pressais le pas pour m'éloigner au plus vite.

Dans les escaliers, j'entendais des voix étouffées dont les murs renvoyaient les échos. Prudemment, je cherchais à remonter à leur l'origine. Ceci m'amena jusqu'à un petit bureau du

second étage. Une dizaine d'élèves s'y bousculaient avec une prof qui avait ouvert la fenêtre. Celle-ci donnait sur la terrasse d'une maison adjacente au lycée. Il y avait tout de même un vide de trois ou quatre mètres mais sous la fenêtre de ce bureau une sorte de gros tube longeait le mur du lycée puis se coudait pour aller vers celui de la maison d'en face.

Au milieu du tube, se tenait une fille qui marchait à tout petits pas. Ses jambes tremblaient pendant qu'elle tenait ses bras déployés à l'horizontale. Depuis le bureau, nous la regardions avancer en retenant notre souffle. Pendant un moment, rien d'autre n'existait. Nous étions comme des ados normaux qui vont au cirque pour voir un numéro d'équilibriste. Elle s'en sortait plutôt bien.

Un par un, nous suivions le même chemin. Au bout de quelques minutes, ce fut mon tour. Aidé par mes camarades, j'enjambais la fenêtre. Je posais les pieds sur le tube. Il était un peu plus large qu'une barre de gymnastique et semblait solide. Sans regarder, je savais que le sol se trouvait à quelques mètres en contrebas. Je pensais à mes petits amis en Suisse : ils n'avaient pas ce genre d'amusements à l'école eux.

Cela ne servait à rien de faire durer le supplice. Presque en courant, je rejoignais l'autre l'extrémité. Une dame d'un certain âge me hala par les habits pour m'aider à sauter dans sa terrasse. J'atterris sur le dos puis je me relevais pour courir derrière ceux qui ouvraient le chemin vers la rue.

Une fois dehors, je courais plié comme si cela pouvait fournir la moindre protection contre les coups de feu qui semblaient venir de tous les côtés. Je découvrais que lors d'une fusillade en milieu urbain, on entend les tirs mais il y a tellement d'échos qu'il est impossible de savoir d'où ils viennent. Chaque fois que je regardais un bâtiment, j'avais l'impression que c'est lui qui tirait. Tout devenait hostile. C'était le degré zéro de la sécurité. Je me rassurais en rappelant ce que m'avait dit un ami quelques jours auparavant : les balles vont plus vite que le son. Donc la balle qui te tue, tu ne l'entends pas. Ma misérable existence se résumait à cela : j'entends tirer, donc je suis.

C'est ainsi que crèvent les civils lors de conflits armés. Il y a toujours des vicieux prêts à faire un carton parce que l'opportunité est là. Alors que je courais dans les rues comme une poule qui traverse une autoroute, il y avait déjà plus de trois cent corps criblés de balles qui refroidissaient les uns sur les autres dans les morgues débordées du pays.

Une arme crépitait toutes les secondes avec la régularité d'un métronome. On aurait dit que le gars regardait sa Casio et défouraillait chaque fois que le chiffre changeait. Un autre, faisait passer des chargeurs entiers à la fois. Il s'arrêtait juste le temps d'en placer un nouveau et recommençait. S'il était payé par cartouche, il allait devenir riche.

Je courais de plus en plus vite. Ma vision était brouillée par les larmes causées par les gaz mais mes oreilles enregistraient toutes sortes de bruits. En quelques minutes, j'arrivais à l'entrée de l'immeuble où habitait El Hadj. Plein de gens se refugiaient dans l'entrée. Sans m'attarder je grimpais jusqu'au cinquième étage et tambourinais dans la porte en criant mon nom. Les secondes passaient et je commençais à douter. Et s'ils n'étaient pas à la maison ? Soudain, la porte s'ouvrit et on me tira à l'intérieur.

L'appartement grouillait d'enfants. Il y avait l'équivalent d'une école primaire. Tous des camarades à mon petit cousin qui les a attirés avec lui dans une fuite similaire à la mienne. Aucun enfant n'avait été laissé dehors dans la ville. Les habitants ouvraient spontanément leurs domiciles pour accueillir ceux qui étaient pris au piège.

Je me ruais d'abord dans la salle de bain où j'utilisais une bassine d'eau, du savon et du vinaigre pour retrouver ma vision. Les cheveux encore mouillés, je me rendis au balcon pour voir ce qui se passait dehors. Du centre-ville, des milliers de gens s'approchaient en chantant « votre jour est arrivé bande d'enculés ». On aurait dit un début de bagarre à la sortie d'un match de foot sauf qu'il y avait plus de gens. Vers l'avant de cette masse qui arrivait lentement, quelques jeunes s'étaient détachés et lançaient des pierres vers un fourgon de police qui

gardait ses distances en avançant aussi. Les projectiles n'allaient pas très loin parce qu'ils étaient lancés à la main.

En bas de l'immeuble, plusieurs Jeeps bourrées de soldats arrivèrent. Dès qu'ils mirent pied à terre, les militaires commencèrent à tirer en l'air. Les coups de feu de Kalachnikov font un bruit très particulier différent de toutes les autres armes. La première fois qu'on l'entend, on ne pense pas nécessairement à une arme. Leur claquement sec produit un son qui se situe entre le coup de fouet et la planche qui tape sur l'eau.

Progressivement, la foule se rapproche mais les militaires ne reculent pas. Quelques flics qui se tenaient derrière eux commencèrent à lancer des grenades lacrymogènes. Ça ressemble à de grosses boîtes de conserves placées au bout d'un fusil. Elles sont tirées vers le haut et retombent au milieu de la foule qui les relance immédiatement vers la police. Quand ces cartouches sont tirées à bout portant sur une personne, elles peuvent tuer.

Un des militaires se tenait à un peu à l'écart et commençait à avoir des tentations malsaines. Chaque fois qu'il tirait, il abaissait son arme un peu plus. Dans le brouhaha et le vacarme des émeutes, personne ne prêtait attention à lui. Je n'observais que lui. Il remplaça son chargeur puis épaula son arme. Cette fois, elle était clairement horizontale. Dans des situations pareilles, ce n'est pas le cerveau qui travaille, il est trop lent. C'est l'instinct qui prend le relais. On devient le spectateur surpris de ses propres actes. Je jetais un coup d'œil rapide sur le balcon. Il y avait une collection de pots de fleurs. Je ramassais le plus lourd et le balançais par-dessus bord.

Avec son inertie qui semblait le retenir en l'air, le pot accéléra presque trop lentement à mon goût. Quand il tomba près du soldat qui allait tirer sur la foule, celui-ci sursauta vivement et leva son arme. Je me mis à plat ventre espérant que la maçonnerie résiste aux balles de sa mitraillette. Permettez-moi la digression dans un moment aussi crucial du récit, mais j'aimerais détailler ce concept de se mettre à plat ventre. Ici, il ne s'agit pas de se coucher comme un qui irait chercher des

chaussettes tombées trop loin sous son lit. Le mouvement ne commence pas par le haut du corps mais par les jambes. C'est comme si le cerveau envoyait un code spécial aux muscles leur demandant de se déconnecter tous en même temps. Je tombais comme un paraplégique qu'on met en station debout puis qu'on relâche. Mon visage s'écrasait contre le sol au moment où les premières balles passaient au-dessus de l'immeuble. Plusieurs rafales crépitèrent puis ce fut autour de l'immeuble de répondre. Du milieu de leurs salons, les gens jetaient au jugé des sièges, des pots de fleurs et des sacs de poubelle. Ceux qui jetaient les sacs de poubelles semblaient avoir un entraînement leur permettant de faire mouche à chaque fois.

Les femmes criaient alors que les enfants tapaient des casseroles contre le sol pour créer l'épouvante. Les militaires décidèrent de se replier vers un carrefour situé plus loin. Ils avaient été mal inspirés de s'installer sous un immeuble en période de révolte.

Plus d'islamisme

Dans les jours qui suivirent, nous vivions sous couvre-feu. Les rues étaient vides mais les nuits ponctuées d'incidents sporadiques et de rafales lointaines. La police et l'armée avaient installé des check-points un peu partout et un hélicoptère survolait la ville à basse altitude pour repérer les premiers signes de rassemblements. Dans le quartier de Cochonville à Mostaganem, les jeunes décidèrent de faire tomber l'hélico. Leur plan était simple : ramener Bouzid. L'homme n'était plus jeune mais, avec sa fronde, il pouvait allumer un pigeon en plein vol. Le plan était de lancer un boulon ou une pierre à ablutions sur le pare-brise de l'Alouette. On avait déjà vu des taxis sans pare-brise, mais un hélico sans pare-brise, ça ne va pas très loin.

Malheureusement pour eux, Bouzid se fit arrêter sur le pont près du marché couvert alors qu'il pourchassait l'hélico avec

vaillance et détermination. C'est sur cette note tragicomique que se termina la révolution de 88.

Dans les jours suivants, l'Etat décida de lâcher du lest. L'époque du parti unique et du journal unique se terminait. Nous avions l'impression d'avoir gagné mais c'était sans compter la duplicité des révolutions. Ceux qui gouvernaient le pays dans l'ombre, n'avaient pas l'intention d'abandonner leurs privilèges. Même s'ils avaient tous bâti des fortunes colossales qui sommeillaient dans les banques suisses, ils n'en n'avaient pas assez. Leur plan était d'amadouer la populace pendant qu'ils aiguisaient leurs couteaux.

L'année 1988, eut lieu un autre événement à la symbolique inquiétante. Les organisateurs du rallye auto Paris – Alger – Dakar avaient décidé de supprimer l'étape algérienne dès 1989. De mes voyages en Suisse, j'avais pu réaliser que la réputation d'un pays sur la scène internationale se mesure aux nombre d'événements de portée mondiale qui s'y déroulent. Ceux-ci attirent des journalistes, des visiteurs, des entreprises et créent une communication positive centrée sur le pays. Quand le rallye changea de route, je compris que plus personne ne voulait s'associer à nous. Notre nom commençait à prendre une consonance négative. Personne n'a envie d'organiser une compétition à Kaboul ou Tchernobyl.

Il y a des endroits comme ça.

CHAPITRE 5

Fin des années quatre-vingt

En février 1989, le Front Islamique du Salut naissait dans une mosquée d'Alger et devenait bientôt un parti officiel. Une nouvelle qui a dû être fêtée au Champagne dans les cercles du pouvoir. Les islamistes sont toujours un épouvantail qui tombe à point nommé pour justifier l'injustifiable. Chaque régime qui veut avoir les mains libres a besoin de ses islamistes. Il n'y qu'à voir ce que sont devenues les libertés individuelles aux USA après les attentats de septembre 2001.

Je triche là. Parce que ce que je viens de vous raconter, y compris le coup de septembre 2001, c'est arrivé bien après. Sur le moment, l'islamisme était considéré comme la meilleure chose au monde et la population sautait dedans les pieds joints.

Pour vous parler correctement d'islamisme, il faut que je rembobine un peu la cassette pour revenir vers la première moitié des années quatre-vingt. A l'époque, les Algériens étaient déjà musulmans depuis un bon millier d'années. La prime histoire de tout cela est très simple à raconter : des cavaliers armés de sabres longs comme des clubs de golf avaient débarqué et proposé aux gens de s'islamiser. Ils étaient porteurs d'une seconde option : celle de se faire couper la tête.

Quand on parle de faits survenus il y a longtemps, il faut toujours remettre les choses dans leur contexte. Aujourd'hui, si tu débarques avec sabre, t'islamise personne. Au contraire, tu finis avec un car de CRS sur le dos et tu prends six mois en comparution immédiate. Si en plus tu parles de Dieu, tu peux même avoir droit au psychiatre de service. Cependant, il y a des centaines d'années, l'Afrique du Nord était peuplée de gens paisibles qui vivaient de culture et d'élevage. Quand les cavaliers arabes arrivèrent, ils n'en firent qu'une bouchée. Ce n'était presque pas *fair play*. Les locaux furent islamisés presque aussi vite que les banlieues françaises ! Puis, pendant des siècles, l'affaire entra en quiescence.

Je redis donc, qu'au début des années quatre-vingt, les Algériens étaient musulmans depuis mille ans et il n'y avait pas la moindre femme voilée. Durant le Ramadhan, dans les rues d'Alger ou d'Oran, les gens allaient ensemble aux cafés. Ceux qui faisaient carême ne consommaient rien et les autres faisaient ce qu'ils voulaient sans gêne, contrainte ou arrière-pensée. La religion relevait du privé, pour ne pas dire de l'intime.

Pourtant, il y avait quelques prémisses dérangeantes. Par exemple, dans les cours d'Histoire, la vie des Arabes avant l'Islam se résumait à deux lignes : les Arabes étaient des tribus dispersées qui buvaient de l'alcool et se faisaient la guerre sans arrêt. Fin de la leçon ! Il n'y pas un seul Algérien qui ne connaisse pas cette phrase que des armées de profs instrumentalisés dictaient année après année. D'ailleurs, la période préislamique des Arabes est aujourd'hui très peu connue parce que c'est une phase de l'Histoire qui a été ignorée pour des raisons idéologiques. Ajoutez à cela qu'en Algérie, quoi qu'on en dise, nous ne sommes pas des Arabes. Nos grands-parents avaient subi l'école de la République qui leur expliquait qu'ils descendaient des Gaulois. Nous, on glorifiait l'envahisseur d'avant parce qu'il était musulman. Quand tu te fais envahir par un musulman, c'est une chance. Même s'il te massacre et vend ta femme en esclave sexuelle, il t'apporte la religion. C'est ce que disent les discours officiels. Avec cette idéologie, l'Etat a créé des générations de jeunes adultes qui se sentent plus musulmans qu'algériens. Ils guideraient dans nos rues des terroristes de n'importe quel pays à condition qu'ils disent qu'ils sont musulmans. Une bombe à retardement.

Autre élément qui prend tout son sens après, c'est l'irresponsable programmation de l'unique chaîne nationale. Chaque Ramadhan, ils passaient des feuilletons fleuve en trente épisodes d'une heure au sujet de personnalités historiques de l'Islam. On avait eu droit à Ibn Taymiyya qui était un wahhabite et un inspirateur des mouvements salafistes. Pendant un mois, on se tapait quotidiennement une

représentation dénuée de toute critique de sa vie et de son œuvre. Il était glorifié et montré en exemple à suivre. La télévision ne prenait aucune précaution, ni ne prévenait que ce personnage était extrêmement controversé même parmi les courants islamiques les plus orthodoxes. Avec cette glamourification, ils préparaient le terrain aux prédicateurs takfiris qui citent Ibn Taymiyya sans arrêt.

Dans le même esprit, on a eu droit à de nombreux films sur Jamal al Dine al Afghani le fondateur de l'islamisme politique moderne. Si l'Etat avait voulu créer 1 million de salafistes dans le pays, il ne se serait pas pris autrement.

Quand les prévisions météo passaient, la speakerine se sentait toujours obligée de finir sur un « Allah est le plus grand savant ». Comme si la météorologie était une science qui touchait plus au domaine de Dieu que l'électronique, la biologie ou la physique des matériaux. Ce genre de sorties participaient de manière homéopathique à créer un environnement où la séparation entre le temporel et le divin était floutée. Mis à part ça, nous vivions dans un pays normal.

Vers 1982, avec une étrange soudaineté, l'islamisme débarqua comme un oncle qui vient des Etats-Unis avec armes et bagages. Des gens de tout niveau socioculturel semblaient s'illuminer à des pratiques d'un autre âge. Comme pour se rendre sympathique, la nouvelle doctrine arriva avec un lot d'interdits qui étaient distillés jour après jour. Le premier *harram* frappa toutes les représentations humaines ou animales. Un de mes oncles arriva pour annoncer la nouvelle. Il avait fait une heure de route rien que pour ça et semblait jubiler comme un qui vient d'acheter le dernier iPhone.

Ma mère avait une collection de bibelots en cire ou en porcelaine. Ils étaient rangés derrière une vitrine qui ornait notre salon. Tout ce qui pouvait fondre a été mis dans une ancienne poêle à frire posée sur un petit feu. Au bout de quelques secondes, les chiens, les chats et les ours commencèrent à s'animer alors que leur substance s'étalait en crépitant. A la fin, ils ne formaient qu'une masse multicolore qui a été jetée à la poubelle. Au passage, on a aussi perdu la

poêle à frire parce qu'il était impossible d'enlever la cire refroidie.

Les statuettes en porcelaine posèrent un dilemme. Elles ne fondaient pas. D'un autre côté, elles étaient trop précieuses pour être juste broyées au pilon. Mon oncle, le porteur de la nouvelle, trouva une solution intermédiaire. Se servant d'un marteau et d'une pince, il leur coupa la tête et les remit dans leur vitrine. Pendant des années, je grandissais en regardant ces bibelots décapités prendre la poussière comme un symbole muet d'une nouvelle ère qui s'ouvrait.

Le cerf fut aussi décapité. On avait une décoration qui consistait en un rondin de bois sur lequel il y avait un baromètre ainsi que la tête d'un cerf avec de grands bois. Ce n'était pas une vraie bête mais le rendu était assez réaliste pour une personne qui a toujours vécu en ville. La tête fut arrachée et mise à la poubelle. Ne restait d'elle qu'un anneau clair sur le support à l'endroit où le cou était fixé.

Il ne serait pas exagéré de dire que les prochains interdits étaient attendus avec impatience et frénésie. Dans ma famille, c'est toujours le même oncle qui prêtait l'oreille aux nouvelles révélations divines. Il m'a fallu des années pour remonter à ses sources. Il était commerçant et recevait fréquemment la visite d'escrocs en barbe. Il leur faisait apporter du café puis commençait à refuser les clients. Pendant des heures, ils lui bourraient le crane d'histoires à dormir debout. Les récits et anecdotes détaillées du jugement dernier étaient des thèmes de prédilection. Fait étonnant, ils parlaient de ce jour au passé alors que, dans le meilleur des cas, il appartenait à un avenir incertain. Quand ils avaient fini de broder autour de choses dont ils ne savaient rien, mon oncle ouvrait la caisse et leur claquait de l'argent qu'ils fourraient dans leurs poches avant d'aller vers une autre victime. Il y a énormément de catégories d'islamistes. Beaucoup croient en ce qu'ils font mais les profiteurs sont nombreux. C'est cela qui a porté cette doctrine dès le début mais c'est aussi cette tendance à ratisser large qui a transformé l'islamisme en ce qu'il est aujourd'hui.

La musique a été rapidement ajoutée à la longue listes des interdits. On arrêta la radio et on commença à recevoir des cassettes pleines de prêches. Elles arrivaient par couffins entiers tant les gens en étaient friands. Les plus prisées étaient celles qui parlaient des signes de la fin des temps. Inquiets et angoissés, les gens découvraient des voix inconnues qui leur racontaient des alarmes dont ils avaient longtemps ignoré l'existence. Dans le comportement des saisons, des chiens, des chats et des nuages, tout disait que le dénouement était proche. On s'échangeait des tuyaux et chacun avait sa propre recette pour savoir la fin du monde. Sans le moindre esprit critique, les Algériens étaient devenus les acteurs de leur propre lavage de cerveau. L'islamisme prenait la tournure d'une hystérie collective.

Certains prêcheurs accédaient au rang de célébrité selon des mécanismes similaires à ceux du showbiz. Leurs enregistrements s'arrachaient plus vite que les derniers albums de Madonna. J'ai le souvenir d'un en particulier : Kichk. Un nom pareil, ça ne s'oublie pas. Sa voix non plus ne s'oublie pas : il gueulait tout le temps. Aujourd'hui, je suis incapable de citer une seule phrase de Kichk. Ceci prouve que le bourrage de crâne ne marche pas. Au lieu de vous expliquer le bourrage de crâne, je préfère donner un exemple.

Vers la fin des années 1990, j'ai été à Damas en Syrie. A quelques centaines de mètres du marché historique qui occupe une bonne partie du centre-ville, il y avait un magasin qui vendait des cassettes. Pour ceux qui connaissent, la boutique faisait coin. De l'intérieur, sortait le son d'un prêche fleuve de Kichk. Il est facile à identifier ; il donne toujours l'impression de crier. Porté par un amplificateur et des enceintes de concert, le son devait dépasser – de loin – celui de la télévision dans toutes les maisons du voisinage. A 200 mètres, il était possible de suivre le prêche par-dessus le bruit des voitures et des camions. Je me demandais comment les habitants de ce quartier pouvaient supporter ce cauchemar qui durait jour après jour. Le pire est à venir. Allez au paragraphe suivant.

Cinq ans plus tard, pour des raisons différentes, je me retrouve à Damas en Syrie. J'avais pris un vol de nuit en passant par Budapest. Résultat, j'étais un peu sonné alors que je parcourais les rues de la ville à la recherche d'un resto décent. Je débouche sur un carrefour très animé et soudain, là, par-dessus le bruit de la circulation, j'entends une voix familière. Je presse le pas jusqu'à la source et je tombe pile sur le magasin de cassettes. Toujours aussi décrépi et désordonné mais l'amplificateur puissant et le hautparleur agressif. Engagée dans la sono, une cassette de Kichk forçait ses prêches dans les oreilles des habitants passifs et hébétés par la chaleur.

L'islamisme a donné la parole à des gens qui n'avaient rien à dire. Des personnes qui ne savaient même pas écrire leur nom voyaient leur bouche débiter la parole divine que les autres n'avaient pas le droit de remettre en question. Certains, répétaient des mots sans suite cherchant à reproduire ce qu'ils avaient approximativement entendu ou compris de la part de personnes prises d'hallucinations similaires. D'autres, touchaient au divin d'une manière différente. Leurs actes, leurs paroles, leurs pensées devenaient des actes de Dieu dont ils cherchaient à imposer le modèle à tout le monde. Ils ne disaient plus : « je n'aime pas tes chaussures » mais « Dieu n'aime pas tes chaussures ». Ils se sentaient si élevés dans l'échelle de la Création que ce qui découlait d'eux ne pouvait venir que l'intervention directe de Dieu.

En même temps qu'on cassait la tête aux statues, on commença à mettre des voiles sur celles des femmes. Elles ont été forcées dites-vous ? Les pionnières du voile dans notre pays étaient dans le même trip que les hommes. Personne n'avait besoin de les pousser. Elles y allaient toutes seules comme des grandes. Les femmes commencèrent à se rencontrer les unes chez les autres et sortaient chaque fois avec un regard nouveau sur les choses.

Vers 1983, les premiers voiles commencèrent à apparaître. C'était tellement inconnu et étranger à l'Algérie qu'on n'en trouvait même pas dans le commerce.

Dans les anciennes cartes postales de l'Algérie coloniale, on peut voir des femmes portant le Hayek. Il s'agissait d'un carré de drap traditionnel que certains – les islamistes - veulent à tout prix considérer comme un précurseur du voile. Cette démarche éhontée est un classique de récupération et de subversion des traditions des peuples envahis. Arrêtons-nous un peu sur les différences : le Hayek ne se porte pas tout le temps. Une femme peut le mettre pour aller au souk le matin et puis s'habiller normalement pour aller au travail l'après-midi. Celles qui le portaient pour aller le travail, le retiraient une fois sur place. Les gamines ne portaient pas de Hayek. Aucune loi dans aucun pays au monde n'obligeait à porter le Hayek.

Certaines pionnières de l'Islam Nouveau avaient créé de véritables ateliers de couture chez-elles. Elles distribuaient cette tenue gratuitement ou contre un paiement symbolique. Les femmes et autres jeunes filles arrivaient en tenue normale, dite civilisée, et repartaient voilées. Les premières qui affrontèrent la rue avec un tel accoutrement choquaient et les gens parlaient dans leur dos. L'expression qui revenait souvent c'était « cache-misère » et en Français dans le texte ! L'habileté des couturières improvisées étant ce qu'elle est, les premières tenues qui sortaient de leurs ateliers avaient la coupe d'un sac de pomme de terre auquel on attacherait deux manches à air. Déclinés dans des couleurs peu chatoyantes comme le marron, le beige ou le grenat, ils étaient justement conçus pour être moches et inesthétiques. L'élégance et la beauté sortaient progressivement de notre univers mental.

* * *

En 1989, le succès immédiat du Front Islamique du Salut ne fut une surprise pour personne. Ses prémisses idéologiques étaient largement répandues et acceptées dans notre pays. Les slogans utilisés étaient simples pour rester à la portée de toutes les couches sociales. Un des plus efficaces disait que « Le jour du jugement dernier, Dieu te demandera pour qui tu as voté ».

Il était régulièrement repris dans leurs banderoles, discours et publications. Pour un peuple nourri depuis des années aux horreurs de l'Apocalypse, l'argument était de poids. Je me souviens d'une voisine qui disait :

- Je vais voter pour Dieu. Je ne peux pas ne pas voter pour Lui

Peu à peu, les Algériens découvraient la démocratie. A la télévision, les débats avaient remplacé les discours fleuves. Presque chaque semaine, un nouveau parti se créait et venait avec des idées nouvelles. Le monde associatif était également en ébullition. Les islamistes lancèrent plusieurs mouvements caritatifs qui allaient vers des populations oubliées. Là où l'Etat avait tourné le dos, ils arrivaient avec de la nourriture, des affaires scolaires et des vêtements. L'approche était directe et sans cynisme. Ni caméras, ni journalistes, ni discours politiques n'accompagnaient les livraisons. Grace à ce formidable bras social, les islamistes gagnaient la sympathie puis l'adhésion des populations des régions les plus reculées.

Dans notre quartier et plein d'autres, des voyous furent rappelés à l'ordre. Un groupe d'islamistes allait frapper chez l'intéressé et lui demandait de sortir dans la rue pour une « petite discussion ». Sans animosité, dispute ou éclat de voix, ils lui mettaient le marché entre les mains :

- Mon frère, sois tu reviens dans le droit chemin, soit on t'applique la parole d'Allah et de son Prophète

Nul n'avait envie d'aller jusqu'au bout et découvrir le contenu de la Parole. La perspective de la subir était plus dissuasive que toutes les prisons. En l'occurrence, la petite frappe se mettait immédiatement à genoux parce qu'elle savait que les islamistes n'étaient pas du genre à appeler la police.

De nombreux quartiers furent aussi nettoyés des dealers de drogue. Contrairement aux voleurs et autres délinquants, ceux-ci ne recevaient aucun avertissement. Ils étaient embarqués dans une voiture et emmenés dans un terrain vague où ils subissaient la raclée de leur vie. A l'issue de ce traitement, ils savaient avec certitude que la prochaine fois ils n'en sortiraient

pas vivants. Grace à des méthodes qui ont fait leurs preuves au cours de l'Histoire humaine, la criminalité reculait.

Les habitants de quartiers traités, se félicitaient du calme retrouvé et, encore une fois, les islamistes sortaient grandis.

CHAPITRE 6

Début des années quatre-vingt dix

En été 1990, après une escalade diplomatique sur fond de pétrole, l'Iraq envahit le Koweït. L'Algérie n'était pas impliquée dans ce conflit. Pas plus que le Groenland ou le Japon, notre pays n'était partie prenante sur aucun volet de cette histoire. Saddam, ancien ami des Américains, doublait la famille Bush en leur sifflant les importantes réserves de son voisin. Les prix du pétrole augmentaient, cela aurait pu être une occasion pour notre pays de se faire de l'argent.

En janvier 1991, Saddam Hussein ajouta avec sa propre écriture les mots « Allah Akabbar » sur le drapeau Iraquien. L'approche ne manquait pas de cynisme pour un régime farouchement laïc qui a toujours massacré les islamistes sans état d'âme. Pourtant, dès que le nouveau drapeau fut rendu public, la rue algérienne s'enflamma en soutien à Bagdad.

Nous n'avions aucun lien avec les pays belligérants. La majorité de mes concitoyens auraient été incapables de trouver le Koweït sur une carte. Nous n'avions jamais rencontré d'Iraquiens ou de Koweïtiens dans nos rues. De plus, nous avions nos propres problèmes à régler et surtout une et réputation à conserver aux yeux du monde. En quelques semaines, nous allions tout ruiner.

La télévision interrompit son programme normal et émettait jour et nuit sur la crise dans le Golf. Les appels à la guerre étaient clairs : nous sommes de millions, nous n'avons qu'à aider nos frères irakiens à baiser – il faut bien le dire – nos frères koweïtiens. Les manifestations se multipliaient. La foule arborait le drapeau irakien et des photos de Saddam. La société musulmane est teintée d'une culture d'injustice héritée de siècles de soumission à des régimes despotiques et corrompus. Dans tout conflit, elle prend forcément fait et cause pour l'agresseur.

Symboliquement, des dirigeants islamistes habillés en treillis militaire se rendirent au Ministère de la Défense pour exiger

qu'on leur remette les clés de la boutique afin qu'ils se joignent à la guerre. Faisant preuve d'une profonde bêtise, crédulité et ignorance des mécanismes qui gouvernent ce monde, la foule algérienne s'excitait pour un conflit où personne ne l'avait invitée. De plus, en choisissant de se ranger du côté de Saddam, elle aliénait notre pays aux yeux du monde entier.

Le climat était délétère. L'hystérie et le sentimentalisme avaient remplacé la raison et la stratégie. Des millions d'Algériens soutenaient le régime de Bagdad et étaient prêts à emmener notre pays avec lui dans l'abîme. Ils le pensaient vraiment.

Je comptais les jours qui me séparaient des vacances d'été. Je ne rêvais que d'une chose : passer quelques semaines à Lausanne. Au fil des années, cette ville paisible était devenue pour moi une sorte de port d'attache et un havre de paix. Je n'y allais pas, j'y échappais comme un apnéiste qui sort la tête de l'eau pour inspirer un ballon d'oxygène. En mai, j'achetais mon billet d'avion. Chaque soir, je le relisais page par page et m'y voyant déjà.

Soudain, une nouvelle inquiétante arriva par la radio arabe : quelqu'un a dit à quelqu'un avoir entendu quelqu'un dire que la Confédération Helvétique avait introduit un visa pour les Algériens. Refusant d'y croire, je sautais dans le premier taxi pour l'aéroport afin de tirer l'affaire au clair. Je demandais à un fonctionnaire de la police des frontières qui me renvoyait vers un autre qui confirma la nouvelle.

Mon vol était dans dix jours mais mon billet ne valait rien si je n'obtenais pas le sésame. Le consulat suisse le plus proche était à Alger. En quelques jours, j'avais réuni tous les documents possibles et imaginables. De Lausanne, ma tante m'envoya par courrier urgent une invitation rédigée sur papier libre.

Accompagné de mon père et mon frère, je pris le train de nuit vers la capitale. La locomotive poussive ne dépassait par les quarante à l'heure. À peine sorti de la gare, le convoi roulait

déjà à sa vitesse de pointe. Malgré l'heure tardive, la chaleur approchait les trente degrés à l'ombre et bien plus à l'intérieur des wagons. Quelques voyageurs décidèrent d'ouvrir les portes pour faire entrer un peu d'air. Quelques jeunes se mirent sur les marches-pieds une radio à la main.

Un peu avant minuit, le contrôleur arriva pour nous demander de fermer les portes et de nous éloigner des fenêtres. Nous traversions une zone de danger. Ma grand-mère m'avait toujours parlé d'une tribu – Lemhal - qui lançait des pierres sur tout ce qui passait à sa portée. Des habitués de la ligne nous racontèrent que parfois le train tremblait comme sous les attaques d'une batterie de DCA. Chaque fois qu'il passait cette région, des salves de pierres volaient dans sa direction.

Avant l'arrivée des Français en Algérie, le pays était organisé selon un système tribal qui délimitait des frontières sociales imperméables entre des groupes d'individus qui évoluaient selon des valeurs différentes. Les Français, qui avaient coupé la tête à leur monarque en 1793 (pas juillet, janvier !), n'avaient aucune compréhension pour ce système aux antipodes des valeurs affichées en apparence par leur Révolution. Ils firent tout pour le casser et réussirent si bien que beaucoup d'Algériens oublièrent son existence. Néanmoins, le système tribal ne ségrège pas les gens. Il ne fait que reconnaître leurs différences et les organise par groupes d'affinités.

Pathologiquement obsédés par l'Égalité et le « vivre ensemble », les Français croyaient qu'il suffisait de retirer les étiquettes pour que tout le monde devienne pareil. En 1962, quand ils prirent la porte, ils emportèrent leurs obsessions avec eux. Ils tenaient tellement à leurs expériences sociales qu'ils les reproduisirent sur le sol. Le bouchon fut poussé si loin qu'ils finirent avec presque un millier de zones desquelles les Français ne peuvent pas s'approcher sous peine de recevoir des jets de pierres.

Notre train allait dans la nuit et n'essuya aucun bombardement ce jour-là. Vers deux heures du matin, un groupe de gendarmes passa d'un wagon à l'autre. Ils s'en prirent à un jeune qui

ennuyait tout le monde. Ce dernier avait retiré son t-shirt pour rester torse nu et jouait de la musique avec un radiocassette.

- Tu te crois chez-toi ? Cria le gendarme en lui assenant un coup de ceinturon.

Vous connaissez ces artistes qui changent leurs habits sur scène ? Ce ne sont pas des « échangistes » mais quelque chose qui sonne à peu près pareil. Le jeune homme se rhabilla plus vite qu'eux encore. Au début de la seconde il était torse nu. A la fin de la seconde il portait un t-shirt. Il arrêta net sa radio et resta tranquille pour tout le reste du voyage. Jubilant intérieurement, je fermais les yeux pour dormir un peu.

Vers cinq heures du matin, le train entra triomphant dans la gare d'Alger. Malgré mes articulations qui semblaient rouillées, j'étais le premier sur le quai. Le ciel était bleu et lumineux. La température restait encore agréable mais cela n'allait pas durer. Comme la ville dormait encore, on se rendit dans un café près de la gare pour prendre un petit déjeuner. Pendant que je mangeais mon croissant, je regardais avec angoisse le dossier du visa en espérant que rien ne manquait.

Nous étions parmi les premiers au consulat suisse. Plus tard, quelques dizaines de personnes nous rejoignirent. Dès que le consulat ouvrit ses portes, je pris des formulaires et je m'installais dans un coin pour les remplir. Mes mains tremblaient. On m'avait raconté des histoires d'horreur sur les formulaires que fournissaient les chancelleries françaises. On disait qu'ils étaient conçus pour pousser à l'erreur et qu'en cas de ratés, ils n'en donnaient pas d'autres.

En quelques minutes, j'avais rempli tous les champs qui me concernaient. Cause du voyage : « tourisme ». Rien n'était plus éloigné de la réalité. Chaque fois que j'allais en Suisse, c'était pour vivre un peu. Je ne me baladais pas avec des appareils photos, ni n'envoyait de cartes postales. Cependant, il fallait bien cocher une case. Celle du tourisme n'était pas la plus vraie, mais c'était celle qu'ils comprenaient. Je donnais mon dossier et mon passeport à un préposé et je sortais. Nous

avons plusieurs heures à tuer parce que les visas n'étaient délivrés que l'après-midi.

Vers deux heures, on retourna au consulat. J'étais fatigué et les effets de la nuit blanche commençaient à se faire sentir. Un employé m'indiqua de monter à l'étage. Je gravis un escalier en bois et je me retrouvais face à un guichet muni d'une vitre épaisse. Un fonctionnaire se tenait derrière ; impassible. Je donnais mon reçu et il me donna mon dossier :

- La Suisse vous refuse le visa

La phrase fut énoncée calmement avec un accent tirant vers le canton de Berne. Ce n'était pas un Suisse-Allemand mais presque. Le v était prononcé presque comme un f.

J'étais abasourdi.

J'avais l'impression d'avoir été trahi par un pays où j'avais des souvenirs d'enfance. La Suisse ou l'Algérie, je considérais les deux pays comme chez-moi. Sentant mon amertume, mon père fut le premier à réagir. Arborant un sourire qui se voulait apaisant, il essaya d'entrer en négociations : « Nous habitons près de l'aéroport. A la Cité de l'Air. Il va juste partir en vacances. Il a l'habitude d'aller en Suisse chez sa tante. ». Et quoi encore ? Il habite près de l'aéroport, il va donc revenir... L'argument ne porta pas. Le préposé hocha négativement la tête signifiant qu'il n'avait plus rien à dire.

Je me penchais vers la vitre et lançais une phrase qui n'avais aucun sens : « vous êtes tous pareils ! ». Avant que j'en dise plus, mon père me prit par les épaules et me poussa vers la sortie. La souricière se refermait sur moi dans ce pays qui prenait des allures d'hôpital psychiatrique.

On se dirigea vers la gare où on trouva un train sur le départ vers Oran. On eut juste le temps de sauter dedans et il s'ébranla dans un nuage de fumée de diesel. Ce train semblait plus puissant. Nous allions peut-être rentrer à la maison avant la tombée de la nuit.

Vers la fin du voyage, le contrôleur arriva porteur d'une mauvaise nouvelle : le machiniste avait décidé de ne pas faire

d'arrêt à Oran – Es-Sénia mais voulait continuer directement jusqu'à la gare du centre-ville. Les passagers protestèrent. En fin de journée, les transports étaient rares et difficiles. Pour beaucoup, ceci signifiait arriver à la maison des heures plus tard que prévu. Devant notre insistance, le contrôleur promit de faire son possible.

Quelques temps plus tard, le contrôleur réapparut de nouveau : « le machiniste refuse de faire l'arrêt mais va ralentir peu avant la gare. Si vous voulez sauter, vous êtes libres de le faire ! »

Dès qu'on fut proche de notre destination, les portes furent ouvertes. Un vieux monsieur se tenait sur le marchepied. Il portait un gros cabas. Je lui recommandais de jeter le bagage puis sauter à sa suite. Sans être un expert, j'avais grande habitude de sauter des trains. A Mostaganem, la ligne de chemins de fer qui reliait le port à l'usine de sucre passait derrière l'ITE à quelques centaines de mètres de notre maison. Parfois, avec mon oncle Mustapha, on s'accrochait sur les wagons de marchandises quand le convoi freinait pour prendre un virage. Un peu plus loin, à l'occasion d'un autre ralentissement, on sautait. Je ne pensais jamais me livrer à cet exercice en famille et depuis un train de passagers où je suis – après tout – client.

Le vieux monsieur sauta et ce qui devait arriver, arriva. Il tomba lourdement sur le sol et roula plusieurs fois. Parfois je voyais son cabas dépasser de la poussière, parfois je voyais sa gandoura. Comme un poteau s'approchait, je ne pouvais pas sauter immédiatement. J'attendais le passage de deux ou trois avant de comprendre leur rythme et je sautais en courant dans la direction de la marche. Je trébuchais sur une pierre et roulais sur le sol également. Plus loin, je voyais mon père qui donnait le signal et mon petit frère qui sautait. Difficile d'être papa en Algérie.

Je courus vers le vieux monsieur. Il était un peu sonné et son cabas s'était ouvert. Ses affaires s'étaient étalées sur dix mètres. On l'aida à se relever en traitant la compagnie de chemins de fer de tous les noms.

De cette aventure, je rentrais perdant. Il n'était plus question de vacances en Suisse.

Dans les semaines qui suivirent, les pays du monde entier nous imposèrent un visa. Chaque semaine apportait son lot. Nous avions l'impression de vivre dans un piège dont les portes se refermaient inexorablement. Saddam avait été vaincu par ses anciens amis et passait ses nerfs en massacrant les kurdes et chiites qui avaient suivi les sirènes de l'oncle Sam et s'étaient rebellés contre Bagdad. Dès que les puits de pétrole furent sécurisés, les Etats-Unis et leurs alliés abandonnèrent ces populations à la colère de leur imprévisible dirigeant.

Poussé par une vague d'émotion, le peuple algérien avait décidé de s'impliquer inutilement dans une guerre perdue dès le premier jour. Ca ne servait à rien de nous bombarder, mais les vainqueurs nous classèrent parmi les indésirables. Des pays lointains où aucun Algérien n'avait jamais été ont entendu parler de nous et décidèrent de nous imposer un visa à toute fin utile. Même les pays arabes comme l'Egypte, le Liban ou la Jordanie se joignirent au boycott.

Les faux dossiers continuaient à circuler avec facilité. Ceux qui avaient l'habitude de tricher, continuaient à vivre comme ils ont toujours vécu. Les autres, abandonnèrent jusqu'à la notion de tourisme. De toute manière, avec la nouvelle donne religieuse, il était maintenant de bon ton d'économiser pour aller à la Mecque le plus de fois possible.

Les chancelleries françaises étaient dans le monde du visa bien avant les autres. Disposant d'une avancée indiscutable sur ce marché, elles commencèrent à vendre les visas. Tout le monde savait que pour 500 Francs Français et un passeport, il était possible d'obtenir le sésame sans le moindre tracasserie. Bien sûr, nos amis Français ayant le sens de la formule, il n'était pas question de se rendre au consulat et leur claquer un pascal sur la table. Ils travaillaient avec des intermédiaires et des rabatteurs qui ne connaissaient pas eux-mêmes tous les rouages du réseau. Dans mon quartier, le contact était un vendeur de fruits et légumes.

On me présenta également un jeune homme qui travaillait avec son frère. Il me montra plusieurs passeports avec des visas français.

- C'est bien fait ! Ils ont l'air authentiques fis-je admiratif

- Bien sûr qu'ils sont authentiques, s'indigna le vendeur, ils viennent tous du Consulat. Tu peux prendre l'avion et la police des frontières vérifie le numéro dans leur ordinateur et il sort comme valide.

Incrédule, peut-être un peu naïf aussi, j'avais du mal à croire à son histoire. Pourtant, dans les semaines qui suivirent, plusieurs jeunes de notre quartier eurent recours à ses services et s'envolèrent sans encombre pour Paris. En même temps et pour rester dans le cadre de leurs quotas, les Consulats Français refusaient les visas à des gens qui avaient un dossier et un profil impeccables.

A cette époque, l'émigration explosa. Tout le monde voulait partir. Avant les visas, la pression était moins forte. Beaucoup rêvaient de partir mais avaient d'autres choses à faire et remettaient toujours à plus tard. Certains partaient pour toujours puis revenaient quelques semaines plus tard la queue entre les jambes. Les plus tenaces tentaient deux ou trois fois puis se calmaient. L'arrivée brutale des visas, mis sur le chemin de l'exil des gens qui n'auraient peut-être pas considéré cette option en d'autres temps. Parfois, un an de démarches était nécessaire pour constituer un dossier complet et crédible. Une fois le visa obtenu, ils faisaient un voyage d'où ils ne revenaient jamais. C'était l'effet de cage.

CHAPITRE 7

Été 1991, en colonie chez les islamistes

L'été 1991, j'étais enfermé comme les autres et je commençais - moi aussi - à rêver d'un voyage à sens unique. En attendant, il fallait trouver de quoi m'occuper pendant l'été.

Très actifs, Les islamistes organisaient une colonie de vacances sur une plage déserte à l'est de Mostaganem. Normalement, ils partaient entre adultes et ne prenaient pas la responsabilité de jeunes gens ou d'adolescents. Ils firent juste une exception pour quelques-uns. J'en faisais partie ; mon oncle Mustapha aussi.

J'étais opposé au mouvement islamiste et je vivais très mal les changements rapides dans ma famille et dans la société autour. En même temps, je défendais les valeurs d'un monde occidental qui me traitait comme un moins que rien. Plus tard, je découvrais même que ce fameux monde est plus proche des islamistes que de leurs opposants qu'il tient en abhorration. S'il était sommé de choisir, l'Occident jetterait ses propres enfants plutôt que de se passer des fous de Dieu. Alors des gens comme moi...

On arriva par car à la colonie. C'était un très vieux Mercedes fumant et rempli de paysans qui transportaient des sacs de légumes et des cages pleines de poules qu'ils allaient vendre au marché. Le chauffeur nous déposa sur le bord d'une route interminable et nous indiqua un vague point au-delà des dunes qui cachaient la mer.

La plage était à environ deux kilomètres. Dès qu'on arriva près de l'eau, on repéra plus loin un groupe de quelques tentes en bâche verte. Le sable luisait sous le soleil mais peu de gens s'y aventuraient. En plus des agressions reportées dans la région, il y avait plein d'endroits où sous des apparences placides, le sol était gourmand ! En un moment d'inattention, il pouvait avaler un homme et sa moto.

Les tentes étaient organisées en petit cercle autour d'un amoncellement de pierres noircies servant de four. On fut

accueillis par le chef du camp : un imam qui s'appelait El Hebri. Il avait un défaut de langue bizarre qui lui faisait prononcer la moitié des lettres comme un m. Afin de mettre les choses au clair, il nous dit gravement que notre réputation nous avait précédés et qu'il fallait qu'on se comporte correctement. Je lui répondis que lui aussi était une célébrité et que nous avions même eu la chance de croiser des gens en ville qui cherchaient El Hebrimme.

Quelques minutes plus tard, nous étions en corvée d'eau.

Il fallait partir au-delà des sables mouvants, trouver un puits, remplir les jerricans et revenir avant l'heure de la prochaine prière. Ce n'est qu'en fin de journée qu'on put plonger en mer pour la première fois.

La chose la plus pénible après la corvée d'eau était la prière de l'aube. En été, le soleil se lève tôt ; très tôt. Avant 5 heures du matin, nous étions tous arrachés du lit. Nous sortions comme des fantômes encore enroulés dans nos couvertures. Le sable était humide et l'eau que nous utilisions pour nous laver glacée. Quand tout le monde était prêt, El Hebri dirigeait la prière. Lui aussi avait du mal. Sa lecture n'était qu'un long chant dont seuls les m parvenaient à nos oreilles.

Très vite, j'apprenais qu'en matière de prière, la dernière rangée était celle de tous les risques. Dans ce camp, une étrange pratique s'était développée. Un matin, quand on se releva, je remarquais un jeune homme qui semblait prosterné à genoux, la tête dans le sable. Sa position était anormale. La règle était que tout le monde suive l'imam pour que nous fassions les mêmes gestes au même moment.

Plus tard, je le voyais se rouler de douleur puis parvenir à se relever. Un gars qui avait tout vu me raconta que certains s'amusaient à donner des coups durant la prière. Typiquement, la personne se redressait avant les autres et d'un geste rapide, elle abattait son coude au milieu du dos du voisin.

Aux prières suivantes, la nervosité était palpable mais rien d'anormal ne se passa. Le lendemain à l'aube, je m'arrangeais pour me relever un quart de seconde avant les autres. Je voyais

un jeune donner un coup de coude à un autre qui avala du sable dans un cri muet. La prochaine fois qu'on se plia, je sentis un mouvement à ma droite. J'eus juste le temps de me retourner pour voir un coup de poing m'arriver en pleine poire. Putain ! Il devenait difficile de se concentrer.

Le gars qui m'avait flashé était peut être mon voisin ou bien quelqu'un qui avait réussi à passer le bras dessous. Les choses s'étaient déroulées trop vite.

La journée, je voyais certains faire mine de prier en répétant des gestes qu'ils appelaient des katas. Un nouvel art martial naissait dans notre colonie. Avec le temps, certains y excellaient. Tout était dans la rapidité, la précision et le silence. Il était impensable de gifler par exemple ! De plus, la victime devait être frappée de manière à la foudroyer en place sans qu'elle ne puisse émettre le moindre cri. Les mouvements de l'adversaire étant prévisibles, il fallait juste choisir le bon moment.

Je recevais souvent des coups. Je n'arrivais pas à m'améliorer à ce jeu. Un matin, particulièrement excédé, je dus sortir une clé à pipe. Au moment où commençait la prière, je me penchais un peu en avant et faisais un petit moulinet avec l'instrument. La scène dura moins d'une seconde mais c'était suffisant pour ramener la paix.

Un peu plus tard, quand commença le petit déjeuner, un vacancier se mit à pleurer. Il disait entre deux sanglots qu'il était jaloux pour sa religion et que certains en étaient la honte. Plusieurs barbus s'approchèrent. C'était une faute de prendre la religion à la légère dans un camp d'islamistes.

Heureusement pour nous, le gars en faisait trop. L'émotion l'emportant, son visage rougissait et son nez coulait en perturbant le flot de ses mots. Rapidement, on reprit le dessus en niant tout en bloc. Avec une pointe de cynisme, on le fit presque passer pour un déséquilibré. On évoqua même les coups de soleil. Pas totalement convaincus, mais intrigués tout de même, les responsables du camp déclarèrent l'incident clos mais ils nous gardaient à l'œil. A partir de ce jour, la déconne

dans la prière s'arrêta mais les gens trouvèrent vite d'autres défouloirs.

Pas loin du camp, on découvrit des puits creusés dans le sable. Les puits proches de la mer ne sont pas étroits et profonds. Au contraire, comme il est facile de trouver de l'eau sous la surface, ils sont creusés en largeur avec peut être deux mètres de profondeur au maximum. L'eau qu'ils contiennent ne vient pas de nappes phréatiques. C'est juste l'eau de mer filtrée par le sable qui les remplit. Elle est encore trop salée pour être considérée comme potable, mais rend pas mal de services surtout quand il s'agit de se laver. Les gens de notre colonie l'utilisaient pour faire des ablutions rituelles avant la prière. C'était un endroit qui nous avait été interdit dès le début. Pourtant, quand le soleil tapait fort sur cette eau, sa température augmentait très rapidement. Elle dépassait les trente degrés. Moi je vous le garantis.

Laissant Mustapha faire du chouf, je plongeais dans le puits. L'eau était trouble, presque boueuse, mais agréablement chaude. Je nageais d'un mur à l'autre puis en cercle. De temps en temps, je me retournais vers mon oncle qui regardait calmement l'horizon. Soudain, je le vis faire un signe de la main. Il ne changea pas son attitude détachée mais son poignet avait légèrement bougé de sorte à pointer le pouce vers le bas. Le chouf est une affaire sérieuse : on ne fait rien pour rien. Notre devise était gravée sur le roc : ni blagues, ni fausses alertes. Jamais. Quand un chouf fait quelque chose, c'est qu'il a vu quelque chose.

Je pris une grande inspiration et je plongeais d'un coup. Au fond, il y avait un gros morceau de béton avec des tiges de fer qui dépassaient. J'enroulais les bras autour de l'une d'elles pour éviter de remonter et cessais de bouger. A l'époque, je pouvais tenir pendant plus de deux minutes en apnée statique. C'était le record à battre.

Si une personne venait nonchalamment remplir un seau d'eau pour ses ablutions, deux minutes c'était largement suffisant pour elle afin de s'approcher et puis de repartir. De plus, je comptais sur mon oncle pour créer une diversion et éloigner

l'intrus. En attendant, je vidais ma tête. Il ne fallait pas penser. Le fait de penser consomme de l'oxygène ; le fait de voir aussi. Je fermais les yeux.

J'entendais mon cœur battre comme une horloge qui égrène les secondes. L'intervalle entre chaque coup semblait augmenter à chaque fois. N'y tenant plus, je relâchais la barre et donnait une imperceptible impulsion vers le haut. Pendant que je remontais, je commençais déjà à expirer. Quand c'est bien synchronisé, on a les poumons vides au moment où on crève la surface.

J'inspirais un grand coup puis je soufflais pour chasser l'eau de ma bouche. J'ouvrais les yeux. Une vingtaine d'hommes s'étaient attroupés tout autour. Ils tiraient de drôles de tronches. J'étais le seul à trouver la situation amusante, mais je décidais de la jouer sobre. Le visage en joueur de poker, je nageais vers le bord et levais les bras. Les deux plus costauds me sortirent du puits sans un mot et me déposèrent devant l'imam.

- Ce soir tu passes devant *Mejliss el Choura* dit-il solennellement avant de s'éloigner

Mejliss el choura, c'est une sorte d'assemblée consultative formelle qui se réunit pour les questions les plus graves. La pratique datait de temps immémoriaux mais revenait à l'honneur. Pour être parfaitement honnête, je la préférais à une raclée pure et simple.

Le soir même, j'étais devant les juges. Le panel était composé de vieux avec l'imam au centre. Nous étions une tripotée de gars à passer pour divers motifs : vol de nourriture, bagarre, défécation sauvage... Mon dossier était parmi les plus sérieux : « les frères l'ont trouvé en train de nager dans le puits pur dont l'eau servait aux prières. Le puits n'est plus pur ». Je plaçais l'ignorance. Je n'avais pas d'autre choix. Délibérations...

La sentence tomba après la dernière prière : j'étais exclu pour trois jours. Cinq autres personnes allaient subir le même sort. Les autres s'en sortaient avec un avertissement et trois jours de

corvée d'eau. Le lendemain, c'était le jour de l'expulsion. Nous ramassions nos affaires en silence et marchions vers la route pour prendre le bus du matin. Mon oncle venait aussi. Sa complicité, même non prouvée, avait été retenue.

Un adulte nous accompagnait. C'était un type qui rentrait chez-lui pour des raisons personnelles. Il devait veiller à nous lâcher au centre de Mostaganem. En route, on commença à parler des difficultés de prendre le bus et émettions l'hypothèse qu'il soit bondé parce que c'était le dernier avant le week-end. Dans cette zone déserte, on avait de la chance s'il y avait deux bus par jour à des heures aléatoires. L'horaire était simple : un bus le matin et un bus l'après-midi les jours de semaine. Notre accompagnateur devenait nerveux. Il voulait rejoindre sa famille et nos histoires de bus le dérangeaient.

On attendit près d'une heure sur le bord d'une route battue par le soleil qui faisait des mirages aux loin. Parfois passaient des camions ou des taxis en route vers Chleff. Soudain, on vit le bus s'approcher. On se leva pour lui faire signe et il s'arrêta après nous avoir légèrement dépassés. Bagages à la main, on se bousculait sur les marches, notre accompagnateur en premier. Il voulait surtout se trouver un siège avant tout le monde. Le voyage était assez désagréable assis mais alors debout ! Quand le chauffeur enclencha la première, mon oncle et moi étions encore sur les marches. Nous entendions les vérins pneumatiques de la porte siffler. Tous les autres étaient déjà parvenus au milieu de la cabine.

Je descendis du bus en tirant Mustapha qui me suivit sans poser de questions. On se planqua derrière un buisson pour regarder le car s'éloigner sans nous.

Une heure plus tard, de retour à la colonie, nous expliquions à l'imam que nous avions raté le car. Il était si perdu dans ses pensées qu'il nous frappa de trois jours de corvée d'eau sans écouter le reste de notre histoire.

* * *

Le soir, je fis connaissance de notre sentinelle : Bachir. Assis sur une butte de sable, il veillait sur le camp toute la nuit. On m'avait dit qu'il était troisième dan de karaté et maîtrisait une palette d'armes japonaises traditionnelles. El Hebri l'avait recruté après qu'il l'eut vu lancer un shuriken sur un voleur de chaussures à la mosquée. La légende dit que l'étoile d'acier se ficha si profondément dans une porte en bois que le vieil imam fut incapable de l'enlever à la main.

Quand il s'installait dans son poste d'observation pour la nuit, Bachir posait un saï à sa gauche et un autre à sa droite puis les recouvrait d'une fine couche de sable. Au besoin, il pouvait soit les prendre, soit les lancer sur un adversaire. Malgré la réputation de l'endroit, la colonie pouvait dormir tranquille.

Quelques jours plus tard, un bonhomme étrange débarqua. Il semblait égaré et demanda un peu de nourriture. Le cuisinier lui posa un bol de soupe et une assiette de petites moules claires que nous ramassions par seaux entiers dans le sable. Pendant qu'il était en train de manger, l'imam est parti dans sa tente pour vérifier quelque chose et retourna un journal en main. Le numéro datait de quelques jours déjà mais comportait un avis de recherche avec la photo de notre invité qui était décrit comme dangereux.

Ils le laissèrent finir son repas sous surveillance pendant qu'un mejliss el choura se réunissait de toute urgence. En début de soirée, ils avaient pris la seule décision possible : le faire disparaître si loin qu'il ne pourra jamais revenir. Encadré par plusieurs gars, je le vis partir par-delà les sables mouvants. Ils le relâchèrent quelques kilomètres plus loin et le menacèrent de représailles s'ils le rencontraient une autre fois.

Le lendemain de cet épisode, je me faisais moi-même définitivement expulser suite à un incident mineur. Nous étions une vingtaine à dormir dans une grande tente munie de petites fenêtres carrées. Juste après l'extinction des lumières, je commençais à raconter une histoire improvisée à mes voisins. Je leur avais dit que l'endroit était infesté de

revenants. Les noyés et les personnes avalées par les sables mouvants profitaient peut-être de la nuit pour sortir chez les hommes. Au premier coup de minuit, ils sortaient de l'eau où foulaient le sable avec leur corps, ou ce qu'il en restait, et partaient à la recherche des vivants. A ce point crucial du récit, je tentais un effet spécial :

- Ecoutez bien ! Ecoutez ! Par-dessus le vent, il y a des bruits étranges.

Ils prêtèrent l'oreille et entendirent ce qu'ils avaient envie d'entendre. Un jeune hurla. Un autre se leva brutalement. Il était musclé et avait la tête longue comme une bouteille. Son crane totalement rasé contribuait à lui donner un visage évoquant un requin marteau. Il semblait pris d'une panique extrême. Sans crier gare, il sauta par la petite lucarne pratiquée dans la tente. Pendant deux secondes, son vol ressemblait à celui d'un superman croisant au-dessus d'une ville.

C'est à cet instant que le hasard se mêla. Un homme passait près de la fenêtre à ce moment précis. C'était le bras droit de l'imam. Il revenait de la fosse septique avec un petit seau à la main. Il n'eut aucune chance. Lui et superman se rencontrèrent tête contre tête. Le jeune n'avait rien. Son crane qui était aussi solide qu'un bord de trottoir en avait vu d'autres. Par contre, quand il se releva, il y avait encore un homme par terre. Affalé dans le sable, il ne bougeait plus pendant qu'une foule réveillée par les éclats de voix accourait à son secours.

On le remit sur pieds avec du citron et du vinaigre. Il n'eut même pas de Mejliss cette fois. J'étais sommairement mis à la porte dès le matin. Un comité m'escorta jusqu'au car pour s'assurer que je ne le rate pas.

En Algérie, nous grandissions tous avec tellement de mythes et de superstitions, qu'il n'est pas rare de trouver des pères de familles qui croient encore aux ogres, aux génies et aux fantômes. Le paranormal semble plus solidement ancré dans les esprits que la réalité.

Quand je débarquais au centre-ville, j'avais l'impression qu'on m'avait installé un turbo aux pieds. J'avais passé près de trois semaines à marcher tout le temps sur le sable. Sur la terre ferme qui n'offrait pas de résistance, je croyais pouvoir voler. Dans mon baluchon, j'avais mes affaires et aussi deux saï que Bachir m'avait offerts.

Ce jour-là, je constatais que les femmes voilées avaient changé leur mode. Finis les tenues en couleurs austères, seul le noir était accepté ; la négation même de la couleur. De plus, de très nombreuses commençaient à porter des gants en tissu pour cacher leurs mains. Il était étonnant de voir ces étranges tenues se balader dans nos rues. L'influence afghane était claire. Dans ce pays au bout du monde, les femmes, quand elles ont le droit de sortir, doivent s'enfermer dans un sac bleu et essayer de marcher avec. Une grille leur permet de se repérer autant que possible.

En 1979, l'URSS avait envahi l'Afghanistan pour protéger le gouvernement local qui était inféodé au bloc communiste. Au fil des mois, la situation se dégradait. L'Ambassadeur US fut kidnappé puis tué dans une opération soviétique visant à le libérer. A l'époque, les Talibans étaient appelés Moudjahidines et considérés des gens bien. Si bien que les USA les armaient et les entraînaient à grand renforts de dollars. Grâce à une propagande savamment orchestrée par des agences à trois lettres, de plus en plus de jeunes Arabes fanatisés partaient faire la guerre sainte contre les mécréants russes qui attaquaient une terre d'Islam. Sans le savoir, ils étaient les dindons d'une farce qui les faisait mener une guerre au profit des Américains.

Sur le front, le temps de demi-vie était très court. Les hélicoptères Hind frappés de l'étoile rouge étaient de véritables chars volants qui ratissaient les montagnes en tuant tous ceux qu'ils voyaient. Les civils, y compris les femmes et les enfants, n'échappaient pas aux tueries. Comme dans tous les conflits de notre époque, il y a plus de morts chez les civils que dans les rangs des belligérants armés.

De leur côté, les Afghans ne faisaient pas de cadeaux. Tout ce qui ressemblait de près ou de loin à un Russe était considéré comme personnellement responsable de la mort des leurs. Quand ils attrapaient des prisonniers à l'issue d'une embuscade, ils les prenaient avec eux dans la montagne jusque dans les grottes qui leur servaient de caches inexpugnables. Là, ils leur coupaient les tendons d'Achille pour les empêcher de fuir puis s'en occupaient plus tard. Quand ils avaient fini de manger et de faire la prière, ils découpaient leurs prisonniers au couteau.

Après de siècles de guerre, les Afghans des montagnes sont restés très proches des humains d'il y a cinq mille ans. En même temps, ils ont développé une cruauté dépassant souvent la monstruosité pure et simple. Peu importe à qui imputer cet état de choses, ce peuple n'avait rien de bon à nous apporter.

Téleguidés par la CIA, des milliers de mes compatriotes décidèrent d'aller se battre dans ce qui leur était vendu comme une guerre pour faire barrage à une nouvelle Croisade. Des concepts disparus depuis mille ans étaient exhumés des livres d'Histoire et servaient de référence pour lire l'actualité. Pour brouiller les pistes, les Algériens transitaient par le Pakistan. Les autorités de ce pays n'étaient pas dupes et savaient bien la destination réelle de leurs touristes. Sous la direction des américains, ils se contentaient de fichier ces djihadistes puis leur collaient un visa sur leurs passeports. La route de Dieu était ouverte.

Comme il n'y a pas de vol direct depuis l'Algérie, beaucoup de capitales européennes fermaient les yeux sur ce trafic qui se poursuivait au grand jour. Du moment que cela ne semblait pas les concerner, ils se contentaient eux aussi de fichier et de laisser passer.

La majorité de ces combattants ne retournèrent jamais. De toute manière, c'est ce qu'ils voulaient. Pour eux, mourir au combat était la suprême récompense. Toujours d'après la CIA, ils allaient directement au paradis sans passer par toutes les étapes purgatoires réservées au reste de l'humanité. Leur

légende dit qu'avant de toucher le sol et expirer, le djihadiste voit sa place au paradis.

Les services américains ont toujours un petit côté farceur. Jusqu'au nom de Bin Laden qui veut dire littéralement « Poubelle Pleine » mais prononcé si innocemment que personne n'y pense, ils mettent tout le temps une pointe d'humour noir dans leurs opérations. Juste dans les secondes avant sa mort, leur djihadiste ne voit rien et se rend compte, alors qu'il est trop tard, qu'il a donné sa vie pour rien.

Ceux qui ont survécu et trouvèrent le chemin du retour jusqu'en Algérie étaient des dangers pour le public. Ils avaient passé un filtre darwinien impitoyable qui ne laissait passer que les plus aptes à la guerre et la tuerie. Leur entraînement en conditions réelles les transformait en soldats redoutables. Une douzaine d'entre-deux pouvaient facilement venir à bout d'une armée composée de jeunes appelés ayant quelques semaines d'instructions en caserne. Leur nombre était en disproportion totale avec leur capacité de nuisance.

Le pire c'est que même s'ils étaient devenus experts en maniements d'armes et organisation d'embuscades, ils sont restés aussi manipulables et crédules qu'ils ne l'ont toujours été. La fréquentation des montagnards de l'Afghanistan n'allait pas les rendre plus instruits ou augmenter leur conscience des forces qui gèrent ce monde.

Comme pour renforcer l'aura qui les entourait, nos revenants rajoutaient le mot « Al Afghani » à leur nom de guerre. Typiquement, ils se faisaient appeler Quelque chose de la Religion Al Afghani. On va faire un crash-course d'Arabe en quelques lignes. La religion c'est El Dine. Une épée c'est saïf. Ça permet de composer un nom du genre : Saïf El Dine Al Afghani. Ou bien une preuve, c'est Burhan. Immédiatement, on peut dériver un nom : Burhan El Dine Al Afghani. Il y avait aussi des imposteurs qui s'affublaient de sobriquets de cette consonance sans jamais avoir affronté les Hinds sur les hauteurs de la Passe de Khyber. Dans notre région, l'un d'eux se fit appeler Rabou El Dine Al Afghani. Littéralement : Dieu

de la Religion l'Afghan. Ce nom blasphématoire le couvrit de ridicule et il disparut sous les risées.

Sur le plan politique, les afghanis sont restés très discrets. On ne les entendait pour ainsi dire jamais. Et pour cause ! Ils ne croyaient pas à la démocratie et tout ce qui en découle. Pour eux, les gens n'avaient pas à voter pour ou contre Dieu. Sa parole devait s'imposer et ceux qui avaient une critique étaient des mécréants et méritaient le même sort que les soldats russes. Faire voter ou massacrer, c'est à cette frontière périlleuse que passait la ligne de fracture entre islamistes modérés et radicaux. Les premiers voulaient prendre le pouvoir par les urnes quitte à verrouiller le tout par la suite. En cela, ils n'étaient pas très différents des autres partis. Dans les pays Arabe et en Afrique, les changements de régimes ne se font que par la mort, la violence et les révolutions sanglantes. On ne voit jamais un président prendre ses cartons partir parce qu'il a été sanctionné par les urnes. S'il part, c'est qu'il a les pieds ou les tripes devant.

Sous un décorum plus élaboré, l'Europe ne fonctionne pas autrement. En France, par exemple, le régime ne repose pas sur le culte de personnes, mais sur un système qui reste immuable tout en remplaçant sa façade tous les cinq ans. Chaque nouveau président profite avec sa cour et sa famille des largesses de la République. En même temps, il poursuit l'agenda du système à la page et à la ligne où son prédécesseur s'est arrêté. Qu'ils soient de gauche ou de droite, ils emploient tous la même énergie à servir leur clan et détourner le travail des masses au profit des plus riches. Les opposants ne sont pas tués comme en Afrique parce qu'encore une fois, il ne s'agit pas de personnes, mais de systèmes. Toute opposition est étouffée par un ajustement interminable des lois électorales et un contrôle des médias qui assure l'arrivée d'un candidat du même système aux prochaines élections.

Pour revenir à notre société, pas seulement les inconnues portaient le voile et embrassaient la nouvelle religion. Des femmes en vue s'y mettaient aussi. Diverses artistes ou journalistes mettaient fin à leur carrière et se voilaient.

Certaines le faisaient par conviction, beaucoup par peur ou tout simplement pour rester dans la tendance.

Quand je vois en France une chanteuse de rap porter le voile et venir en parler dans une chaîne nationale, je ne peux m'empêcher de penser que cette société suit un chemin que nous avons déjà parcouru. L'actualité française me rappelle trop une catastrophe que j'ai vu venir au ralenti mais je ne pouvais rien faire pour l'éviter. L'Algérie a peut-être servi de laboratoire à un scénario capable de mettre n'importe quel pays à feu et à sang. Beaucoup d'autres endroits ont subi un sort similaire au notre toujours selon une mécanique implacable.

La France comporte aujourd'hui des enclaves peuplées d'arabo-musulmans. Si j'avais été Français, je crois que j'aurais eu une opinion bien tranchée sur la question. J'aurais pensé que cette greffe est contre nature et dangereuse. On ne peut impunément faire vivre ensemble deux cultures si différentes. En fait, ces deux groupes se juxtaposent sans jamais se mélanger réellement. Les Maghrébins et leurs descendants semblent capter de l'éther les mêmes influences néfastes qui ont secoué leurs nations d'origine.

Comme nous avions nos afghanis, vous avez vos irakiens, vos syriens et bien d'autres. Si la France connaît un sort différent de l'Algérie des années quatre-vingt-dix, c'est que les lois de la physique ont changé depuis.

* * *

J'étais à Mostaganem et je m'ennuyais. Mon oncle retourna de la colonie qui était terminée. Après mon départ, un vent emporta la grande tente. Plus tard, un énorme poisson blanc et noir, peut-être un dauphin, s'échoua et mourut dans la nuit. Avec le soleil, il commença à se décomposer en émettant une telle odeur qu'ils ont dû déplacer le campement de deux kilomètres.

Comme l'été n'était pas fini, je décidais de monter une colonie à moi tout seul. Je pris une vieille tente, un peu d'équipement et j'organisais la chose en deux heures de temps. Mon oncle et quelques amis décidèrent de venir aussi.

Quand on arriva à la plage, elle était vide. Pas un chat à l'horizon. Le camp où j'avais vécu n'existait plus. De lui, ne restaient que quelques amoncellements de sable que le vent se chargeait d'aplanir. Vers la fin de la journée, Mustapha décida de nous lâcher et de remonter en ville. Nous n'avions averti personne de notre projet et il avait peur qu'on se mette à paniquer dans la famille. On l'accompagna jusqu'au car et on retourna vers notre tente pour manger et se préparer pour la nuit.

Je connaissais la réputation de cette zone, mais on a toujours tendance à considérer comme sûrs les endroits où l'on a passé beaucoup de temps. Je caressais l'idée de piéger les abords du camp, mais je ne voulais pas effrayer mes compagnons en ayant recours à des solutions extrêmes.

N'étant pas de nature confiante, je posais deux sacs sur un carton renversé près de mon sac de couchage. Avant de souffler la dernière bougie, j'enregistrais mentalement leur position. On se raconta quelques histoires puis un à un on finit par s'endormir. J'étais le dernier à partir en me laissant bercer par le bruit des vagues toutes proches.

La nuit était bien avancée ; trois heures du matin. Peut-être un peu plus tard. Un cri puissant déchira l'air. Je vais te raconter la suite, mais il faut savoir que ça se passa extrêmement vite. En temps réel, juste de quoi décapsuler une bouteille de limonade.

Des coups comme ça, il faut avoir beaucoup d'empathie; assez pour se mettre dans la tête de l'adversaire. Un type qui menace devant une tente à trois plombs du mat, pense que les gens dorment, qu'ils vont se réveiller, prendre une minute pour se concerter et puis agir. Il est sûr de son effet de surprise et ne s'attend pas à être lui-même surpris. Au moment où le cri

commença, ma main se referma sur le saï. Le dixième de seconde suivant j'étais debout et sautais hors de la tente.

Dehors, j'étais aveuglé par une lampe de poche qui me semblait aussi puissante qu'un phare de voiture. L'instant d'avant, j'étais dans un sommeil profond donc mes yeux n'étaient pas encore adaptés. Par contre, je savais une chose avec certitude : derrière la lampe, même si je ne le voyais pas, il y avait un gars. Il n'était pas seul. Dans le noir, je percevais la présence d'autres ombres que je n'avais pas le temps de compter.

Saï en pogne, je fonçais sur la lampe. S'il n'y a qu'une seule, c'est généralement le chef de la bande qui la tient. Si je le mettais hors d'état de nuire, nous allions être tous dans le noir, donc à égalité. Je levais le saï et je frappais au jugé. L'assaillant était plus rapide que moi et m'envoya un coup de poing à déformer un pare-chocs. J'avais dû le rater, mais pas de beaucoup.

Assommé, je tombais sur le sable. J'ai juste vu un grand flash puis plus rien.

Un peu plus tard, je me réveillais avec un terrible mal de crane. J'étais dans une voiture. Mon oncle, El Hadj, conduisait. Il avait l'air calme mais furieux. Il me regarda dans le rétroviseur :

- Tu as failli me tuer !

Je ne répondis pas.

- Tu sais que tu es le seul à être sorti ? On t'a ramassé et emmené sans que personne ne sorte de la tente

Sa voix comportait un mélange à part égale de colère et d'admiration.

De l'autre côté de la banquette, mon jeune oncle Mustapha se tenait dans l'ombre sans rien dire. C'est plus tard qu'il me raconta le déroulement des choses. En quittant la colonie, il partit à la maison et s'endormit assez tôt. El Hadj était rentré très tard d'un voyage qui l'avait emmené jusqu'à l'autre bout du pays. Il fut intrigué de voir ma chambre vite et commença à

réveiller du monde pour savoir où j'étais. Quand Mustapha lui dit qu'il me laissa sur cette plage, son sang ne fit qu'un tour. Il prit des gars et partit à la recherche de notre campement. Pour me démontrer le danger d'une agression, il décida de simuler une attaque. A sa surprise, je lui démontrais le danger du métier d'agresseur.

CHAPITRE 8

Fin de l'été 1991, Mostaganem

Retour en ville où l'approche des élections provoquait beaucoup de fébrilité. Les partis politiques tenaient des meetings qui rassemblaient plus de curieux que de militants. Un parti voulait créer une mer intérieure dans le sud en ouvrant un canal depuis la Méditerranée.

Les Français avaient analysé la faisabilité d'un tel projet dès 1860 alors que le canal de Suez était en cours de creusement depuis quelques mois. Une partie du désert algérien se trouve à une altitude négative et devait, dans un passé très lointain, constituer le sol d'une mer intérieure qui a disparue depuis. Un tel écosystème influencerait positivement le climat de la région et redonnerait vie à des zones ressemblant actuellement à un paysage lunaire. Cette mer aurait eu une quarantaine de mètres de profondeur soit la même chose que la mer d'Aral. Ce projet fut accueilli par des risées et tourné en ridicule.

Si les Arabes n'ont pas inventé l'appareil photo, l'avion ou les rayons X c'est à cause de cette attitude. Tout esprit créatif commence par renverser l'ordre établi. Pendant des siècles, des gens ont arraché des dents dans la douleur. Un jour, quelqu'un trouva que cette pratique qui durait depuis des millénaires était inacceptable et il fallait faire quelque chose pour la changer : il inventa l'anesthésie. Une autre fois, des gens se sont dit que l'humain marche depuis des millions d'années, mais maintenant il doit voler : ils inventèrent l'avion. Le problème avec la société arabo-musulmane est totalement hermétique au changement. Les esprits créatifs sont dénigrés, agressés, exilés ou tués. Si les frères Wright avaient été les frères Benmoussa, on les aurait tués et on aurait brûlé leur avion.

Bien sûr, pas tout le monde est ainsi dans notre société. Plein de gens vous aideraient à fabriquer un engin spatial, une machine à remonter le temps ou un moteur révolutionnaire. Cependant, les esprits libres, qui représentent toujours un pourcentage infime de toute population, sont soumis au dictat

de la foule et doivent raser les murs. Ceux qui peuvent partir, s'envolent très loin pour exercer leurs talents chez d'autres peuples. On trouve des algériens jusqu'à chez la NASA. Les autres, ceux que le barrage du visa bloque déjà, restent et se résignent. Ils vieillissent en regardant une société qui utilise toute son énergie pour courir à sa perte.

La mer intérieure n'impressionnait personne. Il n'était pas de même pour les textes divins que les nuages semblaient écrire à l'intention du peuple. Avant d'aller plus loin, cours d'Arabe obligatoire : même si cette langue est compliquée, les règles régissant l'écriture de ses lettres sont très souples. On peut les déformer, les allonger d'un bout à l'autre d'une page, les tordre et il sera toujours possible de les lire. Ceci est la base même de la calligraphie arabe qui permet de transformer du texte en motifs et dessins. En poussant un peu, on peut reconnaître des lettres de l'Arabe, voir des mots entiers, dans un papier chiffonné, une chemise pas repassée ou la peau d'un zèbre.

Les meetings du Front Islamique du Salut étaient très courus : avec le foot, c'était les seuls happenings capables de remplir des stades. Comme tous les systèmes totalitaires, l'islamisme est porté par d'excellents orateurs. Ils chauffent la foule en parlant de corruption, de misère et d'injustices. Les gens approuvent et applaudissent à chaque déclaration fracassante. Pour une fois, ils l'ont l'impression d'entendre un politicien qui les comprend.

Lors d'un de ces meetings, le vent poussa les nuages qui formèrent trois lignes à peu près parallèles et une quatrième un peu tordue. Les gens crurent y lire « Allah ». Immédiatement, ils commencèrent à crier. Certains pleuraient en tombant à genoux. D'autres se mirent à implorer en pleurant. Bientôt, toute la foule les suivit dans un mouvement d'hystérie que le monde n'a pas connu depuis le temps des pharaons. Ceux qui attendaient la fin du monde, voyaient Dieu se manifester directement à eux en écrivant des trucs sur les nuages. C'est le miracle du pauvre type : celui qui ne voit pas que Dieu se

manifeste à chaque instant dans tout ce qui l'entoure. Il faut le lui écrire blanc sur bleu pour qu'il puisse le voir.

Ces manifestations divines sont très prisées dans la société musulmane. Il suffit de chercher sur YouTube avec les mots « Allah dans les nuages », « Allah dans le ciel » ou même « Allah dans la tomate » pour trouver des vidéos avec plein de commentaires hystériques à leur suite. La pire est probablement celle d'une gamine russe qui porte des versets entiers dans une jambe. Là, ce n'est pas le fruit du hasard mais un proche a dû la brûler pour la montrer aux foules.

Lors de la chute de Saddam, la CIA avait voulu écrire sur les nuages en utilisant un laser puissant depuis le sol et exciter les populations. Le plan tomba à l'eau à la dernière minute à cause d'une météo défavorable. Ce genre de techniques de subversion sont destinées à ce que l'agence appelle pudiquement : « des ennemis non sophistiqués ». Ce manque de sophistication transforme tous les pays arabes en poudrières. Les populations sont si manipulables, que n'importe qui peut les enflammer avec des moyens rudimentaires.

Aucune stabilité ou avenir ne sont possibles quand des gens peuvent se faire manipuler par une image, un dessin ou un texte. De nos jours, un ado avec un ordinateur et 300 dollars peut faire tomber un régime Arabe ou causer des tueries. Si on a des moyens plus importants et du temps, on peut les transformer en Peaux-Rouges ou Esquimaux en dix ans. De mon temps de vie, j'ai vu des changements impossibles en mille ans dans une société stable. En quelques années, l'islamisme a pu manipuler sans la moindre barrière les gens et changer leur vision du monde, modifier leurs tenues, leurs relations aux autres, leur standard et vie et jusqu'à leur manière de penser.

A partir du moment où Dieu avait écrit Son nom sur les nuages, la victoire des islamistes ne faisait aucun doute. Les législatives étaient programmées pour le 26 décembre 1991 et le pouvoir d'Alger vivait ses dernières semaines dans le mépris. A force de bêtise, de népotisme et de corruption, le

parti unique s'est fait arracher un peuple entier de sous les pieds par une idéologie qui avait débarqué la veille. La télévision d'Etat, par stupidité, avait glorifié les sources idéologiques des islamistes. Il était temps de payer la facture.

Après le coup du saï, je fis la paix avec El Hadj. Ceci me permettait de l'accompagner dans ses sorties électorales et ses visites aux imprimeurs d'affiches. En tant que cadre du parti islamiste, il devait gérer un nombre croissant de responsabilités.

Un soir, on se retrouva dans un village rural. Un habitant avait prêté son salon pour une réunion. Quand on arriva, le terrain vague devant la maison était plein de Mazda, de Peugeot 404 bâchées, de mobylettes et de tracteurs. De partout, des paysans avaient fait le déplacement ; que des hommes.

Tout le monde était assis par terre. Certains se bousculaient dans le vestibule. Malgré les fenêtres ouvertes, la chaleur était limite. Des tasses de thé à la menthe circulaient. Il n'y en avait pas pour tous mais notre hôte faisait de son mieux.

Mon oncle se présenta et commença à parler. Les gens écoutaient l'air grave et le regard lointain. Mes yeux glissaient d'un visage à l'autre. C'était tous des « gueules ». Des gens qui n'avaient pas passé les dernières décennies en vacances. La galère se lisait dans leurs traits profonds et la callosité de leurs mains énormes. Contrairement aux habitants des villes, ils ne venaient pas pour voir Allah dans les nuages. Des révolutions, des changements de politiques et des plans quinquennaux, ils en avaient vu passer. Dans leur monde, les seules choses qui duraient étaient la misère et le travail pénible sans jamais de repos.

Le discours était sobre à la mesure d'une assistance qui ne goutait pas aux fioritures. Mon oncle reprenait la principale thèse de son parti : tous les problèmes du pays viennent du fait que nous avons un régime corrompu qui n'applique pas l'Islam. L'Algérie ne peut connaître l'essor et la justice que si nous appliquions les directives ordonnées par Dieu. L'époque des califes était la plus brillante, il fallait y revenir. Si El Hadj

avait pris le temps de lire les livres d'Histoire, il aurait appris que les califes étaient encore pires que notre régime : assassins, corrompus et despotes.

Les paysans savaient que l'Etat était pourri et qu'il avait oublié jusqu'à leur existence. De ce côté-là, ils n'espéraient plus rien. Par contre Dieu, ils connaissaient. C'est Lui qui les a nourri, qui a soigné leurs enfants et qui les a protégés contre le mal. Il ne les a jamais laissés tomber. Alors s'il faut voter pour Lui ou pour Sa parole, ils étaient unanimement prêts à le faire. Dans les campagnes, la foi était plus sincère que dans les villes mais par un cheminement différent, elle aboutissait exactement à la même conclusion : voter pour le FIS.

Pendant des décennies, nos hommes politiques ont débité des discours dans un Arabe auquel personne ne comprenait rien ; même pas eux-mêmes ! Comme les propos étaient creux, la seule manière d'y mettre un peu de consistance était d'inclure des expressions compliquées et des mots qui ne veulent rien dire. Depuis l'indépendance du pays, nous cultivions une drôle de singularité parmi les nations : nous avons une langue officielle que personne ne parle à la maison. Les Algériens ne parlent pas l'Arabe mais parlent l'Algérien. C'est une langue très dynamique qui évolue très vite et connaît beaucoup d'influences régionales et d'emprunts extérieurs. Pour nous, l'Arabe est une langue étrangère que nous découvrons quand nous commençons l'école. Pourquoi avons-nous choisi cette langue ? Pourquoi l'avons-nous élevée au rang de langue officielle ? Parce que c'est la langue du Coran. C'est un peu comme si les Français utilisaient le Grec comme langue officielle parce que c'est la langue d'origine du Nouveau Testament.

A force de refuser nos spécificités, notre propre Histoire et vouloir nous définir à tout prix par une ancienne religion née en Arabie Saoudite, nous nous sommes retrouvés avec une identité fausse et dans laquelle personne ne se reconnaissait. Quand les frères musulmans décidèrent de nous ramener une nouvelle identité testée sur les éboueurs et mendiants du Caire, nous n'avions pas offert la moindre résistance. Ils bannissaient

nos us et coutumes, changeaient nos habitudes et redessinaient les habits de nos femmes selon leurs souhaits.

La force de l'islamisme est qu'il savait parler aux gens. Il utilisait le langage que ceux-ci comprenaient et évoquait leurs problèmes de tous les jours. Les orateurs envoyés au front étaient eux-mêmes du peuple et pensaient sincèrement ce qu'ils soutenaient. Quelle que soit la position à défendre, une personne convaincue est toujours plus persuasive qu'un politique qui tente de déchiffrer un texte écrit par quelqu'un autre. Les régimes les plus puissants, ne sont montés que grâce à des orateurs hors normes.

Mon oncle termina par souligner l'importance des élections à venir et demanda aux assistants d'être au rendez-vous. Sa phrase de clôture résonne dans mes oreilles jusqu'à maintenant : « Le monde entier nous observe. Toutes les capitales occidentales regardent en notre direction et suivent notre expérience de près. Jamais ils ne laisseront un pays se faire diriger par les islamistes. Ils feront tout ce qui est en leur pouvoir pour empêcher ce processus qui est en cours. ». Il n'avait pas totalement raison. L'islamisme était dans le calendrier du Nouvel Ordre Mondial mais nous étions un peu trop tôt. Vingt ans plus tard, les pays occidentaux allaient se battre aux côtés des islamistes pour les placer à la tête de pays comme la Tunisie, la Lybie, l'Egypte ou la Syrie. L'islamophilie des occidentaux frise l'addiction. Dans leurs propres pays ils ont installés suffisamment de populations musulmanes pour créer des enclaves qui vivent en parallèle. Que sortiront-ils dans vingt ans encore ? Peut-être des califats autonomes à la tête de ces zones. Elles bien été créées à grands frais pour une raison ! Nul ne peut comprendre les régimes occidentaux, s'il ne tient pas en compte leur intime association avec les islamistes.

Après une rapide séance de questions-réponses, on reprit la route. A la maison, plus personne ne nous attendait. On nous avait juste laissé des plats dans la cuisine. Ils étaient recouverts de serviettes. Il suffisait de réchauffer pour manger.

Malgré ses propos optimistes, mon oncle, El Hadj, était de plus en plus préoccupé parce que le Front Islamique du Salut était en perte de vitesse. Il avait toujours de quoi gagner des élections, mais son électorat fondait comme neige au soleil. Le premier coup lui fut porté par le pouvoir en place qui, dès le mois d'avril 1991, fit passer une loi électorale conçue sur mesure pour renforcer l'ex-parti unique. En découpant savamment le pays en circonscriptions, il pouvait assurer une certaine survie à son poulain avec peu de voix tout en abaissant artificiellement les autres partis y compris les islamistes.

Un peu plus tard, à l'occasion de conflits salariaux et des grèves qui ont animé l'été, les Algériens ont fait une découverte qui empêchait beaucoup de dormir : l'islamisme est un ultralibéralisme extrême. Comme le FIS distribuait des produits de première nécessité aux pauvres, les gens ont eu tendance à le classer à la gauche du spectre politique.

Néanmoins, lorsque le syndicat majoritaire en Algérie, l'UGTA, lança un appel à la grève générale pour obtenir des augmentations de salaire, les dirigeants du FIS sortirent de leurs gonds. Abassi Madani, le président du parti islamiste, insulta les grévistes depuis sa mosquée et se perdit en versets pour les condamner aux flammes éternelles. Pour lui, ils devaient continuer à travailler même gratuitement si nécessaire. Avec cette maladresse inexcusable, il s'aliéna une bonne partie de la classe ouvrière.

Malgré tout, la grève générale eu lieu et le FIS s'y rallia à la dernière minute et tenta de récupérer le mouvement tant bien que mal. Ses militants descendirent dans la rue pour demander l'avènement immédiat de la république islamique et sans vote si possible. La base était en ébullition et même les cadres du parti avaient du mal à la contenir. Des banderoles portées par des adolescents tous habillés de blanc annonçaient fièrement : A bas la Démocratie.

Alger connaissait des troubles et il eut même des morts comme en octobre 1988. Ceci se solda par l'arrestation des dirigeants du Front Islamique mais le parti rebondit en

quelques heures avec une nouvelle direction et le business continua comme d'habitude.

Quand Abassi Madani était de passage à Mostaganem, il s'arrêtait chez El Hadj. Le président du FIS était un petit homme courtois et affable mais avec une vive intelligence dans les yeux. Les deux hommes étaient proches mais je n'ai jamais vraiment compris le rôle réel de mon oncle. Je crois même qu'officiellement, il n'en n'avait aucun. Il faisait partie de ces gars qui sans être dans aucun organigramme, n'en n'avait pas moins beaucoup d'influence.

Cette nuit, j'avais du mal à dormir. Je ne trouvais le sommeil qu'après le lever du soleil. Pourtant, dès le matin j'étais dehors. Je voulais rentrer dans ma famille à Oran. Je pris un taxi et c'est là qu'on échappa de près à un accident et je me retrouvais avec un gamin désarticulé dans les bras. Mais la journée n'était pas finie. En arrivant à la maison, j'appris avec stupeur que la police avait débarquée chez El Hadj que je venais de quitter. Après avoir tout fouillé et retourné, ils embarquèrent mon oncle avec eux.

Le cauchemar des prisons allait-il recommencer ?

Cette fois, grâce aux avancées légales du pays, il n'y avait pas de mise au secret, ni de tribunaux d'exception. Nonobstant ces changements de surface, le système n'avait pas évolué en profondeur. L'acte d'accusation que nous fournit le bureau du procureur indiquait le grief principal : « détention de bouteilles d'un produit de type vinaigre ». Fouillant la maison de fond en comble, la police trouva quelques bouteilles de vinaigre dans la cuisine. C'était suffisant ! C'est quoi le problème avec le vinaigre dites-vous ? En fait, lors des manifestations, les gens tentaient de se protéger de l'effet des gaz en plaçant sur leur visage des mouchoirs imbibés de vinaigre. Un citoyen ayant du sens civique doit, au contraire, inhaler à plein poumons les gaz étatiques. Détenir du vinaigre dans une cuisine était suspect, même condamnable, la sentence tomba : six mois de prison ferme.

Des milliers d'islamistes étaient arrêtés et mis au trou pour des motifs futiles. Le but était de faire monter la colère dans leurs rangs et donner la parole à la faction la plus extrémiste. En même temps, les plus fanatiques du groupe de Bouyali furent libérés. Certains purgeaient une perpétuité ou attendaient une peine de mort quand ils furent extraits de leurs cellules. Les clans qui dirigent l'Algérie en coulisses n'avaient pas envie de perdre le pouvoir et leurs privilèges. Ils optèrent pour la stratégie de pourrissement avec l'islamisme comme formidable levier. S'ils arrivaient à pousser les gens aux armes, ils pourraient alors s'ériger en sauveurs de la nation et justifier crimes, massacres et tueries.

Quelques jours après sa condamnation, j'allais rendre visite à mon oncle. Il était dans une prison militaire de la région d'Oran. Cette fois, ni parloir, ni fouilles, ni attente. L'armée se contentait de couvrir le mur d'enceinte et laissait le reste en autogestion par les détenus eux-mêmes. Les islamistes étaient tout aussi disciplinés que les militaires et n'avaient pas besoin de matons pour leur dire quoi faire. Je rencontrai El Hadj dans une salle avec des sièges et des tables en bois. Plus tard, il nous proposa de nous faire faire le tour du propriétaire.

Les cellules étaient ouvertes et les prisonniers circulaient dans les couloirs. C'était exclusivement des islamistes. Certains étaient absorbés dans la lecture de livres religieux pendant que d'autres étaient de corvée de ménage. L'ambiance était bonne et, pendant quelques minutes, j'avais l'impression de revenir à la colonie de vacances.

CHAPITRE 9

Oran, fin 1991

Je repris ma terminale à Oran. Notre proviseur était parti dans un délire messianique et décida que la mixité était une mauvaise chose. Sans en référer à personne, il créa des classes pour les filles et d'autres pour garçons. Si cela ne tenait qu'à lui, il aurait renvoyé toutes les femmes à la maison pour qu'elles apprennent la couture et la cuisine.

Les premières semaines, nous attendions une réaction ferme de la part du Ministère de l'Education. Il n'était pas normal que nous soyons le seul lycée du pays à être géré en dehors de tout cadre légal. En fait, en termes de légalité, nous n'étions qu'au début de nos surprises. Jour après jour, des semi-remorques entières arrivaient du port avec de la semoule en sacs de 50 kilogrammes. Les gardiens les guidaient dans la cour puis commençaient à les décharger dans deux classes situées au rez-de-chaussée. Celles-ci avaient été vidées de leur mobilier et leurs vitres repeintes de l'intérieur.

Le cycle commençait toujours par l'arrivée massive de la semoule. Il y avait de quoi remplir les classes jusqu'au plafond. Puis, pendant quelques jours, ils laissaient *dormir* la marchandise et personne ne s'approchait des locaux discrètement gardés. Plus tard, des camionnettes arrivaient et les mêmes gardiens les chargeaient de semoule. La revente commençait.

Nos professeurs dont la vie était ponctuée de bus bondés et paye minable avaient du mal à cacher leur écœurement. Parfois, ils étaient trop dégoutés et interrompaient leurs cours pour observer le manège bruyant qui se passait sous les fenêtres. En Europe aussi les salauds évoluent sur le dos de la masse. Par contre, en Afrique, on peut en voir le spectacle en direct depuis ses fenêtres.

Pendant ce temps, notre proviseur prospérait. Le mélange du divin et du marché noir lui réussissait bien. Il se mit à porter une chapka russe et des lunettes fumées puis il s'acheta une

Daewoo neuve. Lui aussi attendait les élections avec impatience. En votant pour qui vous savez, il allait se garantir une place au paradis et se construire un empire commercial. Qui sait combien de classes on peut libérer en renvoyant toutes ces jeunes filles à la maison. En plus, vis-à-vis d'Allah c'est carré. La superbe affaire !

Au fur et à mesure que les Algériens se prenaient pour Dieu, ils découvraient un truc extraordinaire : qu'ils sont plus intelligents que Lui et qu'ils peuvent Le rouler ni vu ni connu tout en faisant avancer leur propre business. Alors que des gens comme mon oncle pensaient que la religion allait éradiquer la corruption, les Algériens apprenaient justement à la conjuguer avec trafics, pots de vins et dessous de tables. Mieux encore, la religion avait l'avantage d'effacer leurs derniers scrupules en apportant la caution divine à tout ce qu'ils faisaient.

Après les cours, j'allais dans une agence de voyage pour aider le gérant qui était un ami à ma famille. Parmi les cartes et les boîtes pleines de billets d'avion et de passeports, je pouvais rêver d'évasion. Nous avions le mot « tourisme » écrit en grand sur la vitrine mais notre société en avait perdu le concept. Les gens venaient surtout pour des billets et des conseils pour une émigration définitive. Beaucoup, surtout des jeunes, voulaient partir. Il y avait toutes sortes de profils. Certains étaient des travailleurs et avaient fait leurs preuves dans des études ou industries compliquées. Ils en avaient ras le bol de la médiocrité imposée qui bloquait toute évolution personnelle ou professionnelle. Souvent, ils avaient déjà lutté contre le système et perdu des années ainsi que toutes leurs illusions au passage.

Pour notre pays, le départ de ces personnes était une perte sèche. Mais pour être parfaitement honnête, on n'avait pas réellement besoin d'eux. Sur tous les plans, on avait décidé de jouer perdants et de rester les derniers. Le pays entier ne produisait rien de valable. Même la tomate en boîtes, nous devions l'importer de Turquie ou de Tunisie. Ces pays nous achetaient la tomate fraîche et nous la revendaient plus cher

sous une forme différente. A partir de l'instant où elle était cueillie, nous étions incapables d'en faire quoi que ce soit d'autre que de la manger ou de l'observer pourrir. Il en était ainsi dans tous les domaines. Nous vendions du pétrole et nous importions des produits de consommation qui nous revenaient de plus en plus cher. Nos industriels locaux préféraient faire de l'argent facile en fabriquant des produits de piètre qualité qui auraient été interdits dans n'importe quel autre pays. L'importation massive permettait également de contrôler toute la fourniture sans se faire parasiter par une quelconque production locale. Faire du commerce était synonyme de trafic et d'argent facile sur le dos des masses. Pendant qu'une minorité bâtissait une fortune sans limites, la majorité passait du temps à trier le café pour en retirer les petits cailloux.

Pour toutes ces raisons que je viens d'énumérer en vrac, nous n'avions pas besoin de gens qualifiés. Quand ils arrivaient dans notre agence, c'était pour se renseigner sur les « possibilités » aux USA, Canada ou Australie. Ces pays étaient difficiles et assez fermés mais offraient des options d'immigration aux candidats crédibles. Il n'y avait pas de recettes miracles qui fonctionnaient à tous les coups pour tout le monde. Chaque départ, chaque émigration était une histoire à part.

La majorité de nos clients instruits dédaignaient la France. Par contre, Paris, Lille ou Marseille étaient les destinations de rêve pour tous les autres. A notre décharge, ils ne venaient pas nous demander conseil avant de partir. A quoi bon ? Le plan était si simple. L'affaire commençait chez le vendeur de fruits et légumes, chez le boucher ou le vendeur de clopes à l'unité. Le candidat devait d'abord trouver un contact pour acheter son visa. Plus tard, nous lui fournissions juste le billet d'avion qui devait être remboursable afin qu'il puisse renvoyer le coupon de retour à sa famille.

En fait, nous expliquions à nos clients que tous les pays du monde étaient en principe fermés à l'immigration. Nous ne connaissions aucune ambassade à laquelle on pouvait téléphoner pour dire : « bonjour, je veux déménager dans votre

pays. Comment ça se passe ? » et obtenir une réponse favorable. Certains pays avaient des visas à points basés sur des critères tels que la formation, l'expérience professionnelle et les langues parlées. La France n'en faisait pas partie. Les candidats à l'immigration y allaient avec un simple visa touristique et attendaient avec impatience son expiration. Dès cet instant, ils devenaient des « sans-papiers » et les institutions françaises avaient le devoir de les prendre en charge, de les loger, de les nourrir et de les soigner. Pendant ce temps, ils pouvaient s'adonner à des petits trafics pas trop risqués pour compléter leur rente.

Certains me montraient des listes où ils avaient des noms et des adresses d'associations loi 1901. C'était celles-ci qui leur mettaient le pied à l'étrier et les inscrivaient à toutes les aides, subventions et couvertures possibles.

Nous ne recommandions pas beaucoup cette immigration à l'incrustation. Elle débouchait souvent sur des cartes de séjour en règle et une rente perpétuelle mais il fallait avoir dix à quinze de sa vie à perdre. Ceux qui choisissaient cette voie étaient considérés comme des desperados. Pourtant, avec le chômage, la misère et la vie de plus en plus chère, les candidats ne manquaient pas.

L'agence trouva une piste intéressante à l'intention de ceux qui n'avaient pas de dossier béton mais refusaient la France : la filière autrichienne. L'Autriche nous avait imposé un visa depuis peu, mais le donnait assez facilement sur réservation d'hôtel et billet d'avion. L'idée était de monter des voyages organisés pour découvrir le pays. A la fin du séjour, *les touristes* reprenaient leurs passeports et s'évanouissaient dans la nature. En réalité, personne ne restait en Autriche. La population avait la réputation d'être hostile et la langue difficile. Certains grillaient la frontière pour remonter vers l'Allemagne. D'autres tentaient la Belgique après une longue vadrouille. Très peu revenaient vers l'Italie et il y avait toujours un lot pour terminer sa course en France.

En fait, en deux voyages notre agence fut grillée. Le dernier groupe se fit remarquer en volant des serviettes et d'autres

objets à l'hôtel. Le préjudice causé était suffisant pour que la police enregistre une plainte qui rebondit à l'Ambassade d'Autriche à Alger. L'incident les rendit très pointilleux sur les visas qu'ils commencèrent à nous refuser.

Ma déception fut à la mesure de la passion que je nourrissais pour l'histoire secrète de la Seconde Guerre Mondiale et des réseaux qui faisaient fuir les persécutés. J'étais dans ce *trip*.

Cet incident minable en soi m'ouvrit les yeux sur un concept profond et fondamental : aux yeux d'un Arabe, la vie d'un autre Arabe ne vaut pas plus qu'une serviette d'hôtel. Le patron de l'agence avait beaucoup prospecté pour trouver un pays acceptant des jeunes dans un voyage organisé. Il pensait sincèrement leur offrir une nouvelle chance dans la vie et les retirer de la broyeuse dont on commençait à sentir les vibrations sous nos pieds. Eux-mêmes, une fois qu'ils arrivent à l'étranger n'avaient plus le moindre égard pour les gens qui les avaient aidés, ni ceux qui pouvaient avoir besoin de suivre le même chemin. Dès qu'ils avaient mis les pieds ailleurs, ils perpétuaient ces mêmes actes qui avaient rendus notre pays difficile à vivre : vols, agressions, trafics, dégradations...

Non, ils n'étaient pas à la recherche d'une nouvelle vie, d'une seconde chance comme les troisième classe du Titanic. Ils n'avaient jamais remis en question le système dont ils ont toujours été partie intégrante. Ils voulaient juste s'étaler pour exercer leurs activités délétères sur la plus grande surface possible du globe. De plus, comme tout le monde avait installé du fer aux fenêtres en Algérie, les nouveaux voyous devaient trouver de nouvelles débouchées. L'Europe et ses peuples naïfs tombaient à point nommé. Pour le reste, non, il n'était pas question de recherche d'une nouvelle vie.

Ceci me démontra aussi que si nous étions persécutés un jour, il ne nous serait pas possible de monter un réseau pour libérer nos gens. On serait immédiatement trahis par le comportement de ceux qu'on sauverait.

Il était temps pour moi de poser mes livres et de revenir sur terre.

CHAPITRE 10

1992, l'Année de tous les dangers

Le 26 décembre 1991, les Algériens se déplacèrent pour voter aux élections législatives qui allaient donner le Parlement aux islamistes. En termes de succès électoraux, ces derniers n'étaient pas à leur coup d'essai. En été 1990, ils avaient largement remporté les élections municipales plaçant des maires à eux dans la majorité des communes du pays.

En 1990, le pouvoir d'Alger s'en était sorti avec une pirouette technique que même les européens lui ont reprise depuis. En fait, puisque que les mairies étaient perdues à l'opposition, l'Etat commença à leur retirer de plus en plus de prérogatives. Elles pouvaient prendre de moins en moins de décisions et la majorité des documents administratifs importants furent sortis de leur juridiction. Ceci faisait dire à certains maires que le seul rôle qu'il leur restait était de gérer le ramassage des ordures.

La technique la plus simple de déni de démocratie est de retirer les prérogatives aux instances élues pour les donner à des instances non élues. Celles-ci peuvent être constituées de technocrates disséminés dans des officines aux contours incertains et aux dénominations floues. C'est exactement cela le fonctionnement de l'Union Européenne aujourd'hui. Viendra le jour où le président de la République Française n'aura qu'un rôle honorifique assorti d'un droit de veto sur les heures de ramassages des déchets ménagers.

Dans notre ville, le maire était un prof qui avait rejoint les islamistes à la dernière minute et s'arrangea pour mettre sa tête dans leurs affiches de campagne. Il milita si vite en si peu de temps, qu'ils le portèrent candidat aux municipales. Dès qu'il eut le rôle de maire, il claqua la porte du parti et se mit aux affaires. Des retournements de veste j'en ai vu, mais celui-ci en particulier reste le plus rapide de ce book !

En décembre 1991, les Algériens votèrent encore et le pouvoir ne pouvait plus trouver d'échappatoire facile. Les résultats

étaient annoncés pour le 11 janvier. L'heure de vérité approchait.

Nous savions tous que les islamistes avaient gagné la partie. La seule inconnue était leur score ainsi que ceux des autres forces politiques en lice. Pour tous ceux qui avaient encore foi en la démocratie, l'espoir était de voir le FIS à demi victorieux par un score mitigé qui l'obligerait à composer avec les autres partis d'opposition. On n'eut pas l'occasion d'arriver jusqu'à ces considérations.

Le soir du samedi 11 janvier 1992 – le premier jour de la semaine algérienne - la télévision annonça un discours présidentiel. La speakerine était pale comme si elle annonçait le Déluge. Toute la famille était réunie dans le salon. Notre consensus était qu'ils allaient annuler les élections. Les minutes suivantes nous donnèrent raison.

Le président Chadli apparut à la télévision. Il avait la mine défaite et deux inconnus lui tenaient compagnie au cas où il aurait envie de prendre le large ou dire autre chose que ce qui était écrit dans une feuille posée devant lui. Mot après mot, il expliqua que les élections étaient annulées et que lui-même allait démissionner et remettre son autorité à un conseil qui allait sauver la nation.

Au même moment, un immense vacarme s'éleva dehors. Sans attendre la fin de l'émission, je claquais la porte de la maison et je me mis à courir vers l'avenue principale. Des centaines de gens étaient déjà là. Des adultes, des enfants, des hommes, des femmes... et personne ne disait rien. Ils regardaient fascinés une interminable colonne de chars qui traversait la ville. Ces tanks étaient équipés de chenilles de boue qui détruisaient le goudron et le soulevaient sous forme de poussière. A chaque tourelle, se tenait un soldat en tenue de combat avec casque et fusil mitrailleur à la main.

Les tanks avançaient vite et chaque engin avait les phares allumés pour percer la poussière soulevée par son prédécesseur. Les machinistes n'avaient pas l'habitude de conduire en milieu urbain. A Oran, un char fit une sortie de

route et écrasa un badaud. Cette mort accidentelle ouvrait le bal pour des milliers d'autres qui allaient suivre. Des centaines de milliers d'Algériens, y compris des enfants et des nourrissons, allaient cruellement payer de leur vie le prix de dix ans d'hystérie collective.

Dans la semaine, on ramena un ancien militant du parti unique et on le catapulta président de la république. Il était réfugié au Maroc depuis des décennies et y menait une vie paisible. Ils envoyèrent un jet privé pour le chercher et l'accueillirent avec du lait un immense plat de dates. Malgré son air strict et autoritaire, il n'était qu'une marionnette aux mains de ceux qui l'ont placé. Sans attendre, il fit interdire le parti islamiste et la police commença à arrêter tous ses cadres dans une purge sans précédent.

Mon oncle, qui venait de sortir de prison après l'affaire du vinaigre, reçut un appel inquiétant. Un ami qui travaillait dans la police l'avertissait qu'ils allaient venir le chercher et que cette fois ça serait la torture puis l'exécution sommaire. Ils avaient carte blanche.

Beaucoup de ses amis furent les destinataires de menaces similaires. Dans les cercles obscurs du pouvoir, on jouait sur les ressorts de l'islamisme pour obtenir de la violence en retour.

El Hadj passa nous voir à Oran. Il conduisait un fourgon blanc qu'il venait d'acheter pour son commerce. Il but un café puis prit la route. Quand il partit, j'étais à la fenêtre l'observant manœuvrer en marche-arrière. Il enclencha la première puis se retourna vers moi et me fit un petit signe discret comme un salut militaire. C'était la dernière fois que je le vis en tant qu'homme libre. Dans les heures suivantes, il entra dans la clandestinité comme des milliers d'autres.

L'armée occupait les carrefours et des barrages étaient installés partout. La nuit, la police débarquait dans les maisons pour arrêter des gens dont on n'entendait plus jamais parler. Le nouveau président, Boudiaf, fit ouvrir des camps et des forts coloniaux dans la région de Regane, Oued El Namous,

Tassabit, Bordj Omar... et on y déporta un nombre incalculable de militants du FIS ou assimilés.

Les gens étaient terrorisés. Même en dehors des milieux islamistes, la psychose régnait. La télévision qui quelques années auparavant faisait la promo des takfiris semblait avoir soudainement changé de camp. Elle ne disait rien sur les déportations. La radio arabe et la rumeur s'en chargeaient : ils violent, ils exécutent, ils démembrant...

Les centres d'internement, ou goulags, se trouvaient au milieu du désert près d'une base militaire où la France avait naguère réalisé des tests de bombe atomique. Exposés à la chaleur et aux radiations, ces Algériens avaient été arrêtés hors de tout cadre juridique par des groupes paramilitaires qui les ramassèrent dans la rue. Il n'y avait ni procès, ni avocats ni même d'accusations clairement formulées. C'était Guantanamo avant l'heure. Certains disent que le choix du lieu n'est pas dû au hasard mais a probablement permis de faire des tests des effets de la radioactivité résiduelle sur la santé. On n'en sait rien. Les dossiers officiels sont fermés pour toujours.

Comme pour offrir une alternative, les réseaux qui fournissaient d'habitude des denrées alimentaires au marché noir, commencèrent à proposer des armes. Un voisin me proposa un AK-47. La tentation de le prendre était grande. J'avais la peur au ventre comme des millions de mes concitoyens. Après quelques heures de réflexion, j'étais prêt à accepter l'arme. Je ne voulais tirer sur personne mais je ne voulais pas me laisser faire non-plus. Un collègue du lycée qui revenait de chez sa famille à Lakhdariya me disait qu'une fois la nuit tombée, si tu frappes chez les voisins, ils te voient un chargeur dessus par la fenêtre. Même la grand-mère avec ses robes traditionnelles et ses tatouages tirait à la kalache.

- Les gens ne sont plus aimables ! Les gens ne sont plus aimables ! Ils tirent à vue ! répétait-il avec ses yeux qui semblaient trahir un début de folie.

J'allais chez le voisin :

- Pour l'arme, je suis d'accord, mais c'est combien ?

- Le prix n'est pas important. Si tu es fauché, je te fais un crédit.

Je crois que c'est le mot *crédit* qui m'a réveillé. Alors que nous étions en plein flingage, les armes se vendaient à tempérament. Je refusais le deal net et je m'en allais. Quelque chose ne tournait pas. Tout ça puait l'arnaque.

La télévision entretenait la psychose en faisant passer des messages du gouvernement lus par une voix caverneuse. Ils disaient qu'ils pouvaient arrêter *n'importe qui, n'importe quand pour n'importe quelle raison*. Les gens les écoutaient en silence puis passaient des nuits à faire des cauchemars.

La tête ailleurs, j'essayais juste de finir mon lycée et passer le bac. En même temps, je travaillais dur à compléter un dossier de visa pour la Suisse. Moi qui suis du genre à m'arracher au premier bruit de babouches, j'étais encore là alors que les blindés parcouraient les rues. Lisant dans nos pensées, les chancelleries commencèrent à compliquer leurs procédures tout en réduisant leur temps d'ouverture.

Au fur et à mesure que les examens approchaient, je sortais de moins en moins de la maison. Je passais des jours et des nuits à bachoter. Régulièrement, un prof de mathématiques venait m'aider. Il avait démissionné depuis quelques temps et préparait une émigration définitive aux Etats-Unis. Il resta avec moi jusqu'à la veille du départ de son avion puis partit pour une nouvelle vie loin de nos tourments.

La veille des examens, deux islamistes vinrent frapper à la maison. Ils ne me connaissaient pas mais rodaient dans le quartier pour chercher les étudiants qui allaient passer le Bac. Ils m'expliquèrent que chaque année, les enfants des proches du pouvoir recevaient les sujets la veille chez-eux et pouvait se préparer juste à la dernière minute et obtenir les meilleures notes. Dans une démarche égalitaire, la mouvance islamiste avait décidé d'étendre ce service à tous les enfants du peuple. Dubitatif, je pris tout de même la feuille et je les remerciais. A la maison, je la consultais. Elle comportait plusieurs exercices

que je lus en diagonale puis remettais la feuille sur un tas et n'y pensais plus.

Le lendemain, les mains moites et les jambes tremblantes, j'attendais la distribution des sujets. Le directeur du centre d'examen arriva avec une grosse enveloppe scellée à la cire et l'agita sous nos yeux pour montrer qu'elle était bien fermée. Il fit lever deux étudiants à qui il demanda de vérifier le scellé puis le briser eux-mêmes. Nous avions l'impression de vivre un tour de magie. Puis, comme le veut la tradition, les sujets furent distribués à l'envers et nous n'avions pas le droit de les toucher avant l'heure officielle du début de l'examen.

Les minutes passaient lentement. Soudain, un des profs qui nous surveillaient regarda sa montre et nous demanda de commercer. Immédiatement, je retournais ma copie. J'ai failli émettre un cri ! Quel tour ! De la prestidigitation à l'état pur. L'enveloppe est scellée, fermée et vérifiée et pourtant le sujet était sur ma table de travail depuis la veille. Comme je n'avais fait que lire les exercices, les connaître à l'avance ne m'avait pas donné un vrai avantage. Je travaillais dur puis je rentrais à la maison.

Dans les jours suivants, des histoires comme la mienne s'étaient en cinq colonnes à la une. On en parlait aussi à la radio mais les services de l'Etat feignaient de regarder dans une autre direction. Le scandale ne fit qu'enfler encore puis la nouvelle tomba : le Bac 1992 était annulé. Plusieurs épreuves allaient être reprogrammées au courant de l'été. Avec mes amis, nous vivions cela comme une injustice. Pour une fois que tout le monde avait accès aux sujets à l'avance, on annule tout et on recommence. Jusqu'à nos jours, on trouve en Algérie des étudiants de médecine, de Droit, ou des boursiers à l'étranger sans même le Bac. Le fait d'appartenir à la caste supérieure dispense de tout.

Le nouveau président commençait à s'humaniser un peu. Il parlait surtout de corruption et avait décidé de la déraciner de l'establishment algérien. Dans ce chantier, il avait soudainement tout le peuple de son côté. Il envoya des émissaires en Suisse pour traquer les deniers de l'Etat qui

sommeillaient dans des comptes numérotés appartenant à des privés. Depuis l'Indépendance en 1962, ce sont des milliards qui ont été détournés et claqués dans des biens de bouche ou stockés dans des comptes secrets.

Il faut savoir que l'une des tares du monde arabe est la prédominance des alimentaires à sa tête. L'alimentaire est une personne qui ne pense qu'en termes de ses besoins biologiques immédiats. On a, par exemple, des profs d'universités algériennes qui utilisent des bourses de recherches et de stages scientifiques pour aller à Paris ou Londres faire du shopping. Pendant ce temps, des étudiants passionnés restent à étudier dans des bibliothèques vétustes et sous équipées.

Si les alimentaires étaient aussi prépondérants en Occident, on aurait volé dès le départ l'argent qui servi à fonder Boeing, Microsoft, Airbus, Apple, Renault, Cisco, Dell... etc. Toutes ces compagnies et les produits qu'elles créent ou inventent n'auraient pas existé. Ils auraient aussi bouffé l'argent qui a servi à construire la Tour Eiffel, les Champs-Élysées, l'Arc de Triomphe, la Statue de la Liberté ou l'Empire State Building. En fait, s'il avait autant d'alimentaires, l'Occident serait aujourd'hui dans le même état que le monde arabe : misère, décrépitude et arriération avec son lot de violence.

Les alimentaires sont dangereux quand on touche leur gamelle. Le 29 juin 1992, peu de temps après le bac de remplacement, j'étais devant la télévision quand la speakerine arriva avec sa tête des mauvais jours : on avait flingué le président. Sans plus attendre, les images. On voyait Boudiaf parler dans une salle devant un public qui écoute sagement. L'idée qu'il développe est très intéressante. Il cherche à leur dire que les autres peuples qui nous ont dépassés, ne sont pas avancés parce qu'ils ont plus de religion. Venant après toute une décennie d'hystérie et de délire collectifs religieux, son discours ne portait pas loin.

Soudain, un bruit retentit derrière le président. Un son métallique assez sec et fort pour attirer son attention. Il n'y avait pas de peur ou d'inquiétude dans ses yeux, juste une sorte d'agacement de se faire interrompre à un moment aussi

crucial. L'instant d'après, une explosion retentit et tout le public se coucha. Enfin, une rafale de mitraillette fut tirée. L'instant où les balles touchent Boudiaf n'est pas enregistré parce que la camera est tournée vers le plafond au moment où le cadreur se réfugie après la première explosion.

Les plans suivants nous montraient le président couché sur le dos. Peut-être vivant encore mais personne ne donne les premiers secours. Près de lui, il y a un garde du corps avec un pistolet mitrailleur dans une main et une clope dans l'autre. Sans abandonner ni son flingue, ni son mégot, il cherche maladroitement à couvrir Boudiaf d'un drapeau. C'est sur cet horrible reflexe patriotique que la vidéo se termine. Plus tard, on mit le président dans une ambulance. Le chauffeur se perdit en chemin et quand il trouva les urgences, le patient était déjà mort.

L'assassinat de Kennedy par la CIA avait plus de gueule. Il faut dire qu'ils ont Hollywood qui leur donne une certaine avance quand il s'agit de créer des happenings crédibles. De notre côté, nous devons nous contenter de conspirations médiocres à l'image du reste de notre production nationale.

Le soir même, un général de l'armée fut nommé président et on ne parla plus des sujets qui fâchent. Comme un malheur ne vient jamais tout seul, les émissaires qui étaient chez les Helvètes à enquêter sur les comptes à numéros furent retrouvés assassinés à Alger.

La violence monta d'un cran et des maquis islamistes et autres se constituaient. Beaucoup de personnes qui se sentaient menacées ne voulaient plus attendre qu'on vienne les chercher la nuit. Ceux qui avaient survécu aux geôles du gouvernement confirmaient les tortures, les viols, les membres brisés, les noyades, les passages à l'électricité, les ongles arrachés à la pince...

Un jour, on flingua un flic. Il fut enterré en grandes pompes avec cameras et hommes politiques derrière les fleurs. Le lendemain, à la mort du second flic, il y avait toujours des fleurs mais moins d'hommes politiques et moins de baroud.

Au troisième, on commençait à rentrer dans l'habitude. Puis, ce fut un flic tué non pas par jour, mais toutes les quelques heures. La télévision ne couvrait plus les événements individuels – ils ne savaient où donner de la tête – mais donnaient un décompte sinistre à la fin de chaque journée.

Je repassais mon Bac dans ce climat. Pas de fuites cette fois mais je le réussissais. Le lycée nous informa cependant que les services académiques n'avaient plus de papier pour nous imprimer les diplômes. A l'époque, j'avais passé 80% de ma vie dans ce système et ils n'avaient pas de papier ! Le système faisait tout afficher son mépris et entretenir le découragement. A bien plaisir, on utilisa une imprimante matricielle pour me sortir une attestation de réussite.

Fin août, j'avais enfin mon dossier prêt pour la Suisse. Il fallait juste aller à Alger pour tenter ma chance. A cause de la violence, on nous recommanda d'éviter le train et de tenter le voyage par avion. Le 26 août, j'étais à l'aéroport d'Oran juste pour apprendre que le premier vol pour Alger avait été annulé. Il partait vers 7 heures du matin et c'était le seul qui me permettait de tenir mon timing pour la journée. Prendre un vol plus tard ne m'arrangeais pas.

Je rentrais à la maison pestant sur le sort qui m'avait encore joué un tour. Durant la matinée, à 11:45 exactement, une bombe explosa à l'aéroport d'Alger tuant neuf personnes et causant plus d'une centaine de blessés. La terreur montait d'un cran. Le soir, aux infos, on montra les dégâts puis la caméra visita la morgue où un infirmier manipulait des quartiers de viande sur des plateaux en acier. C'était ce qui restait des victimes.

Les jours suivants, je prenais le train pour Alger. La ville était quadrillée par l'armée et les forces de police et la nervosité palpable à chaque coin de rue. Miraculeusement, j'obtenais un visa de 30 jours pour la Suisse. J'étais libre.

Le jour de mon départ est le plus triste de ma vie. Non, je n'avais pas le cœur léger. Je laissais un pays en guerre et la Suisse me sembla soudain si inconnue. Seul mon père

m'accompagna à l'aéroport. Sur le pas de la porte, je laissais ma mère, mes sœurs et mon frère en pleurs. J'allais rater l'essentiel de leur enfance.

Je ne te dis pas ça pour te faire pleurer mais pour te dire que l'émigration m'a coûté très cher. Un prix que je serai incapable de chiffrer et un déficit que je ne pourrais jamais combler même si je vivais encore mille ans. Il y a des choses que j'ai ratées et personne ne va me les rejouer.

Sur la route de l'aéroport, mon père me disait de ne plus jamais revenir. J'étais abattu. Mon père avait lutté toute sa vie pour que nous ne manquions de rien, le voilà maintenant qui me disait qu'il ne pouvait plus rien faire pour moi. Je sentais déjà les amarres tomber à l'eau.

L'avion était à l'heure. Pensif, j'arrivais au guichet de la police des frontières et je donnais mon passeport. L'agent le feuilleta pendant quelques secondes puis releva la tête :

- J'ai besoin de voir l'autorisation de sortie du territoire

Mon sang ce glaça. J'avais dix-huit ans depuis peu et je n'avais pas réalisé que maintenant, je ne pourrais plus quitter le pays sans un papier de l'armée. A l'époque, le service militaire était obligatoire et durait deux ans. A chaque passage des frontières ou contrôle d'identité, tout jeune en âge de faire le service militaire devait prouver qu'il était en règle avec l'armée. Je ne l'étais pas.

Je retournais dans le hall de l'aéroport et commençais à paniquer. Mon père, qui n'était pas encore parti, prit mon passeport et commença à regarder autour de lui. Ce n'était pas possible ainsi. Quelque chose devait arriver. Nous avions besoin de la main de la providence.

On avisa un employé d'Air Algérie. Il connaissait bien la famille et nous lui avions souvent rendu service. Il portait un uniforme et un badge lui permettant d'aller partout. C'était peut-être notre sauveur. On lui expliqua la situation. Il regarda sa montre, l'avion n'était pas encore parti.

Sans perdre une seconde, il prit mon passeport et me demanda de le suivre sans dire un mot. On arriva encore au guichet des frontières et il me présenta comme un cousin à lui. Il leur dit que je n'avais pas d'autorisation de sortie, mais que j'allais juste passer quelques jours en Suisse. Il se portait garant de mon retour. L'agent fit mine de réfléchir. Il devait être pris dans une tourmente intérieure. Il dépendait de notre ami pour ses bouteilles de Chivas Regal ou cartouches de Craven A. Les employés des compagnies aériennes ont toujours plein de gourmandises dans leurs crew bag. Le combat intérieur se termina par bruit sec d'une machine à tamponner et il me rendit mon passeport sans dire un mot.

Dès que je m'éloignais du guichet, une inquiétude me tarauda. Je préférais en parler immédiatement à mon samaritain :

- Je n'ai pas envie que tu aies des ennuis. Je ne vais jamais revenir.

Ce dernier sourit de ma naïveté en me faisant signe de me taire. Puis, il me prit par le bras pour m'accompagner au travers les points de contrôle suivants. Quand j'arrivais enfin au pied de l'avion, l'embarquement était terminé depuis longtemps et les hôtesses de l'air attendaient des bagagistes qui devaient décharger ma valise. C'est parce que ces derniers ne s'étaient pas montrés à temps que je pus prendre le vol ce jour-là. A peine assis dans mon siège, que le Boeing roulait.

L'appareil décolla vers l'ouest et fit une grande boucle repassant au-dessus de chez-moi. Je voyais les routes, les champs s'étalant à perte de vue ; des maisons, des hameaux, des constructions abandonnées au milieu de nulle part et au loin la mer qui brillait sous le soleil d'aout. Nous avions un pays magnifique qui nous offrait un cadre de vie de qualité mais, pour des raisons qui ne tenaient qu'à nous, nous avons collectivement décidé de transformer nos vies en cauchemar. Chacun, à son niveau, y apportant sa modeste contribution.

CHAPITRE 11

Genève, fin 1992

L'arrivée en Suisse ne marquait pas la fin, mais le début de mes problèmes. Le visa touristique d'un mois se termina bien trop vite alors que je cherchais une situation stable. Je pris contact avec les autorités locales et on me rajouta deux autres mois sans poser de questions. Par contre, on m'expliqua qu'aucune autre prolongation ne serait possible.

Cherchant dans l'annuaire téléphonique sous « aviation », je trouvais une école située près de l'aéroport de Cointrin. Elle s'appelait « Les Ailes » et j'avais lu quelque part qu'elle avait été fréquentée par Jacques Brel avant qu'il n'aille habiter aux Marquises. J'appelais.

Quelques jours plus tard, je commençais des études d'aviation pour devenir pilote professionnel. Nous étions une vingtaine dans notre promotion avec des horizons et des projets divers. Beaucoup faisaient cela pour le loisir, d'autres pour en faire un métier et il y avait même quelques vocations tardives. Nos instructeurs étaient des pilotes de Swissair et des contrôleurs aériens de l'aéroport de Cointrin.

Chaque soir, quand les cours étaient finis, je prenais le train pour aller dormir chez ma tante à Lausanne. Il était moins cher de faire le voyage quotidiennement que de payer un loyer sur Genève.

Beaucoup pensent qu'il faut être un crack en mathématiques pour faire aviation. C'est un mythe. On ne vous demandera jamais de faire du calcul différentiel ou de vous frotter aux équations canoniques de Hamilton. Par contre, il faut connaître ses bases sans hésitation. Une personne qui a du mal à faire une règle de trois ou calculer la longueur d'un arc de cercle aura de gros soucis. Beaucoup de mes collègues en avaient. Certains avaient quitté l'école depuis longtemps et ne se souvenaient plus de rien. D'autres avaient fait leur lycée en Suisse où l'accent est plus mis sur les langues que sur les sciences.

Comme je venais de passer mon Bac deux fois de suite, tous les classiques étaient encore frais dans ma tête. De fil en aiguille, je me retrouvais à donner des petites leçons à mes camarades durant les pauses. Cela ne durait que quelques minutes mais je leur expliquais ou rappelais un concept important pour saisir le cours du jour.

Rapidement, ma cote grimpa et je me fis plein d'amis. L'un d'eux possédait un restaurant avec quelques chambres à l'étage. Il m'en loua une à prix réduit. En échange, je m'engageais à l'aider dans ses cours mais aussi dans son restaurant.

Le « Trois Mousquetaires » était un établissement discret situé à Chambésy près de Genève. A un jet de pierre, il y avait un château des Rothschild, le siège helvétique de l'ONU, la mission permanente des USA et un nombre incalculable d'institutions fermées aux mortels. Cette proximité donnait au restaurant une clientèle qui payait bien et ne parlait pas beaucoup.

Nous faisions salle comble midi et soir. Pourtant, les finances allaient mal. Quand les factures mensuelles arrivaient, le patron avait envie de rentrer sous l'eau et de ne jamais ressortir.

Ce qui le rendait malade, c'était les appareils qui tombaient en panne et occasionnaient des dépenses exceptionnelles. Là encore, je pouvais apporter mes bons offices. En Algérie, on ne jetait rien. Je me souviens d'une machine à laver que nous avions achetée peu après ma naissance et qui fonctionnait encore. Quand le moteur s'arrêta, on lui fit faire un nouveau bobinage chez l'électricien. Quand la carcasse commença à céder aux assauts de la rouille, on la renforça chez le tôlier et elle eut une nouvelle vie. L'occidental parle sans arrêt d'environnement, mais il produit des montagnes de poubelles. Ces poubelles étaient, il y a peu, des produits de consommation qu'il était prêt à s'endetter pour acquérir.

Un jour, une armoire chauffe-plats s'arrêta. On découvrit la panne deux heures avant l'ouverture alors qu'on faisait les

préparatifs. Le chef téléphona au numéro de service indiqué dessus. On lui expliqua qu'elle n'était plus sous garantie mais qu'ils pouvaient envoyer un technicien. L'intervention était facturable. Il raccrocha avant d'en savoir plus. Il n'y avait plus de budget.

Quelques minutes plus tard, je ramassais tous les outils que je trouvais dans la maison et commençais à démonter cette foutue armoire. Un thermostat avait grillé. La machine en avait plusieurs mais ils étaient tous nécessaires. Je regardais ma montre, il restait moins d'une heure pour l'ouverture. A la guerre, on fait comme à la guerre. Je commençais à couper les câbles puis je reconnectais tout de manière à ce que le système ne se rende pas compte qu'un thermostat était manquant. Je rebranchais la chose. Tous les voyants s'allumèrent et les étagères commençaient à chauffer. C'était gagné !

Quelques jours plus tard, c'est la lumière qui s'arrêta dans la salle. Heureusement, aucun client n'était encore arrivé. Travaillant à la lampe de poche, je trouvais un interrupteur muni d'un variateur qui émettait des étincelles quand on le tournait. Je démontais l'ensemble. C'était noir à l'intérieur. Je n'avais pas fil pour refaire le bobinage mais j'empruntais un peu de papier aluminium à la cuisine. En l'étalant convenablement, je recréais les contacts. A la fin de l'opération, le variateur ne marchait plus mais nous avions de la lumière.

La même semaine, le serveur principal, un Français, arriva en pestant. Sa voiture le lâcha dans le parking. J'allais y jeter un coup d'œil. Je n'avais pas d'expérience en mécanique, mais j'avais passé une partie de mon enfance dans une boutique de pièces pour auto.

La pédale d'embrayage était enfoncée jusqu'au plancher et bougeait librement sans la moindre résistance. Le mécanicien avait été appelé. Il ne prendrait pas beaucoup pour remplacer le câble d'embrayage mais s'il fallait venir remorquer la voiture, la facture serait salée.

La seule option pour éviter le remorquage était d'utiliser une technique de passage de vitesses à couple nul. J'avais testé cela en Algérie et cela marche bien sur les anciennes caisses. Pour commencer, on poussa la voiture jusqu'à un chemin légèrement en descente. A partir de là, il fallait utiliser des ruses de sioux.

Le moteur arrêté, j'enclenchais la seconde. Pas besoin d'embrayage. Je lâchais le frein à main et mettais le contact. C'était le moment d'espérer que le serveur avait une bonne batterie. Le démarreur a normalement assez de puissance pour transformer n'importe quelle caisse en voiture électrique à part entière.

Je tournais la clé et la voiture commença à avancer de manière saccadée au fur des compressions du moteur. En deux ou trois mètres, il démarra. Nous roulions en deuxième.

Laissant le véhicule prendre un peu de vitesse, je retirais mon pied de l'accélérateur et profitais d'un instant où le couple est nul sur la boîte de vitesses pour passer au point mort. Je redonnais un coup d'accélérateur. Je relâchais un peu et pendant que les tours baissaient, je poussais le levier de vitesse en troisième. Cette dernière passa plus facilement que si j'avais utilisé l'embrayage. La quatrième était encore plus facile à passer. La taille des rapports rend la manœuvre encore plus aisée. Une chance pour nous, tous les feux étaient au vert. Autrement, il aurait fallu passer au neutre, s'arrêter et repartir sur la batterie avec un succès qui n'est pas garanti à tous les coups. Quand le mécanicien nous vit arriver, il ne pouvait pas croire ses yeux. Un peu plus tard, le câble changé, nous repartions comme des gens normaux.

A partir de ce moment, on me servait mon repas en salle et on me donnait du « monsieur » devant les clients. Cependant, chaque fois qu'il y avait du rush, j'étais en cuisine à aider. Le week-end, je surveillais les grosses marmites de fond de bœuf où des os mijotaient à petit feu jour et nuit.

Un dimanche, j'étais en train de bricoler en salle quand je sentis une présence. Un barbu avait collé son visage contre une

vitre et essayait de regarder à l'intérieur. Je fis le tour et j'allais à sa rencontre pour expliquer que nous étions fermés.

Avec le barbu, se tenait un jeune homme qui parlait avec l'accent genevois. Ils m'expliquèrent qu'ils avaient donné rendez-vous aux Trois Mousquetaires sans réaliser qu'il était fermé le dimanche. Ils n'avaient plus moyen de contacter leurs amis qui devaient avoir déjà pris la route depuis la France. C'était crédible. A l'époque, les gens n'avaient pas de téléphone portable. Les portables, on ne les voyait qu'à la télévision et ils étaient attachés à une grosse boîte de la taille d'un Larousse.

Je les invitais à rentrer pour patienter à l'intérieur. Fermés ou pas, c'était des clients et il fallait assurer au moins une forme rudimentaire de service. Je préparais une table et je les priais de s'asseoir. Comme tout était éteint en cuisine, je pouvais juste faire bouillir une casserole d'eau et organiser une théière avec quelques sachets de Lipton.

Les clients impromptus aimaient faire la conversation et m'invitèrent à m'asseoir à leur table. Le jeune homme se présenta, puis me présenta le barbu : Alexandre Soljenitsyne. A la bonne heure ! Je me présentais aussi.

J'avais comme l'impression d'avoir entendu ce nom quelque part, mais je ne le situais pas. On commença à parler d'Algérie avec le jeune qui traduisait en mélange de Russe et d'Anglais. Mes compagnons de table semblaient authentiquement inquiets et curieux d'en apprendre plus sur la situation. Le barbu hochait gravement la tête et me disais qu'il avait déjà vécu des histoires similaires à la mienne.

Au bout d'une petite heure, une voiture immatriculée en France arriva et, ne voulant pas abuser de l'hospitalité, mes deux invités décidèrent de partir avec leurs amis. Ce n'est que longtemps plus tard – quand Wikipédia se démocratisa - que je réalisais que cet homme aux allures de baroudeur était un prix Nobel de littérature et un personnage historique de la dissidence en URSS.

Chaque jour, m'apportait son lot de petites surprises. Une fois, un diplomate me proposa le plus sérieusement du monde de faire partie d'un trafic de cigarettes et d'alcool passant par la valise diplomatique. Dans le parking, il ouvrit le coffre de sa voiture aux plaques CD. Il y avait de nombreux cartons de whisky de contrebande. C'était facile à voir. Les bouteilles faisaient 1 litre alors qu'en Suisse elles avaient 750 ml et ne dépassaient pas les 40 degrés d'alcool. Pour ne pas le froisser, je lui promis de réfléchir et ne donnais jamais suite. Si j'avais voulu faire du trafic, je serais resté dans mon pays. J'avais quitté ma famille à la recherche d'une nouvelle vie pas pour tomber dans la petite délinquance. Le prix exorbitant que j'avais payé pour être en Suisse ne me donnait pas ce droit.

J'aurais pu me lancer dans ce business et revenir en Algérie avec une voiture et 40'000 Euros cash. J'en connais beaucoup qui m'aurait considéré comme un exemple de réussite. Mais c'est parce que je ne partageais pas leur vision de la réussite que j'avais dû quitter le pays.

En plus, je ne connais rien de plus stupide que d'être le complice d'une personne protégée par l'immunité diplomatique. Qui morfle en cas de problèmes ?

Mon premier vrai travail fut prosaïquement de promener les chiens. Le seul hic avec ce job est que j'avais une phobie des chiens ! Elle datait de ma prime enfance. Je devais avoir entre trois et quatre ans. Un jour que nous visitons des amis, je m'étais approché d'un gros berger allemand qui dormait. Soudain, il se réveilla et se leva d'un coup. Il me dépassait d'une tête. Sans attendre, je pris mes jambes à mon cou. Me voyant courir, il se lança à ma poursuite. En deux bonds, il m'avait rattrapé et avec ses pattes de devant, il réussit à me faire tomber. A l'instant où il allait me mordre, arriva une femme qui lui donna un coup de pieds sur la tronche. Il fit demi-tour et dégagea sans demander son reste. De cet incident, une peur des canidés qui augmentait avec les années. On n'était pas loin de l'araignée.

Quand on me proposa de promener des chiens, je répondis oui et acceptait le paiement avant même de réfléchir. Pour éviter

de changer d'avis, j'allais dépenser l'argent.

Le lendemain matin, on laissa des clés dans ma boîte aux lettres. Je les ramassais et je montais au troisième étage. Ma voisine vivait dans un loft et avait adopté un gros berger allemand mais son nouvel horaire de travail ne lui permettait plus de le sortir dans la journée. C'était ma mission. Je mis la clé dans la serrure et déverrouillais sans ouvrir. Derrière la porte, j'entendais les griffes d'un chien crisser sur le parquet. Les animaux savent ces choses-là. Il m'attendait de pied ferme.

Pendant plusieurs minutes, la main sur le loquet et le cœur battant la chamade, je menais une lutte intérieure. Je savais que j'allais entrer – je n'avais pas le choix – mais il m'appartenait de choisir l'instant. Plusieurs fois que je comptais jusqu'à trois puis j'annulais le compte à rebours comme la NASA lorsqu'ils détectent un paramètre anormal sur la fusée.

Au fil des minutes, la peur fut remplacée par la rage. J'ouvris la porte et je me ruais sur le chien en émettant mon plus féroce cri de guerre. Je l'attrapais par deux pattes situées sur même côté et je tirais pour le renverser sur le dos. Passé l'instant de surprise, il commença à lutter aussi. Il avait une force physique comparable à la mienne.

Quelques minutes plus tard, alors que j'étais exténué par cette lutte, le chien semblait s'amuser. Je ne jouais pas. J'avais accepté d'entrer dans l'arène pour un billet de 20 Francs et j'étais décidé de me battre jusqu'au bout.

Quand je tombais de fatigue, le chien sautillait encore sur place pour m'inciter à l'attaquer encore. Découvrant l'absurdité de ma phobie, je lui mis une laisse et on dévala l'escalier avec lui qui tirait comme un chien de traineau. De Chambésy, on marcha jusqu'au grillage de l'aéroport de Genève. Les avions passaient très bas avant d'aller se poser sur la piste. La frontière française était toute proche mais je ne pouvais pas la situer exactement.

Par contre, de mes cartes d'aviation, je savais que la piste commençait en Suisse, continuait en France puis revenait en Suisse. Sur 3900 mètres, elle faisait deux pays. En ville, il y avait même des immeubles qui commençaient en Suisse puis continuaient en France. J'imaginai que dedans, il y avait des appartements dont le salon était dans un pays et la salle de bain dans un autre. C'est loin d'être anecdotique. Pour l'algérien que j'étais, cela tenait du miracle.

En Afrique, dès qu'on s'approche d'une zone frontalière, on sent la tension. Loin avant la frontière, les constructions s'arrêtent et on ne croise plus que des militaires, des tanks, des tours d'observation, des miradors, des rouleaux de barbelés et des batteries de défense aérienne. Dans toute l'Afrique, il n'y a pas un seul immeuble qui commence dans un pays et finit dans un autre. Il y aurait eu des tueries à l'intérieur des chaumières ! De plus, chaque personne qui voyage et traverse la frontière est regardée avec méfiance et suspicion. Ceci donne aux frontières africaines une ambiance de lignes de front au lendemain d'un cessez le feu. Les Occidentaux sont plus proches et plus unis. Ils tirent une bonne partie de leur force et de leur stabilité de cette proximité.

CHAPITRE 12

Genève, 1993...

J'étais dans la cuisine à pousser de gros casiers de vaisselle dans la machine qui les lavait. Un système de rails me permettait de les faire entrer d'un côté et les ressortir de l'autre. Je concentrais toute mon attention sur le bruit de l'appareil. La veille, j'avais fait une réparation à laquelle je ne faisais pas entièrement confiance. Soudain, le chef me tapa sur l'épaule :

- Laisse tomber ça. Dans le couloir, il y a un gars qui veut te parler. C'est un flic mais il est réglo. C'est un client habituel.

J'hésitais entre fuir par la porte de derrière ou aller au-devant de cette rencontre.

Dans le petit couloir qui menait de la salle à la cuisine, se tenait un homme à l'allure militaire. Grand, musclé, cheveux très courts et regard perçant. Il était réglo ; j'avais tout intérêt à l'être aussi. Il demanda à voir mon passeport et je montais dans ma chambre le chercher. Mon visa touristique était sur le point d'expirer et je ne voyais pas trop de solution mis à part continuer ma vie comme si de rien n'était. C'est-à-dire vivre au noir. Souvent, c'est l'option de facilité. Par contre, il y a rarement une issue heureuse à ce genre de choix.

On discuta pendant une dizaine de minutes. Il me posa des questions sur mon parcours, mes études et d'où je venais. Il me rendit mon passeport et me demanda d'aller à la police des étrangers de la ville de Genève pour déposer une demande de permis de séjour. Normalement, on ne peut pas faire une telle démarche à partir d'un visa touristique mais ils allaient fermer les yeux sur ce détail.

La semaine d'après, j'étais chez la police avec tous les papiers que je pouvais trouver ainsi que des certificats prouvant que je faisais des études. On prit mon dossier, ce qui était déjà une grande victoire, et on me promit de m'écrire selon la formule consacrée.

Quelques mois plus tard, j'étais en train d'aider en salle quand le même flic – qui dinait avec un groupe – m'avisa.

- Alors tes papiers ? Ils t'ont envoyé quelque chose ?

- Non, j'attends toujours

La semaine d'après, je reçu une lettre me demandant de payer 150 Francs puis venir retirer mon permis de séjour. Merci aux flics, merci aux amis, merci à tout le monde.

Dès ce moment, je continuais mes études et mon travail avec encore plus d'énergie et de passion. Je pouvais y croire.

Quand les examens arrivèrent, je cartonnais dans toutes les matières. En aviation, on ne réussit pas avec la moyenne. Le minimum de passage de certaines matières est de 80%.

En même temps que célébrais mes premiers résultats, une mauvaise nouvelle tomba. Les banques coupaient les crédits au restaurant. Il fermait. Nous avions tous lutté pour le maintenir à flots mais le mal était trop profond. Game over.

Je déménageais un jour après une nuit blanche passée à ranger mes affaires. Je pris le train de six heures du matin pour revenir à Lausanne.

Je passais toute l'année 1993 plongé dans mes livres d'aviation. J'étais passionné par la météorologie, la navigation, les instruments... au point d'avaler les volumineuses documentations qu'on nous fournissait. Même la réglementation avec ses textes compliqués et rébarbatifs, j'y trouvais du plaisir. Afin d'aider l'aéroclub algérien où j'avais commencé, j'écrivais un recueil de 80 pages consacré à la réglementation aérienne internationale et j'en fis valider le contenu par mes instructeurs. J'y rajoutais des tables, des schémas et même des questions issues des examens suisses. Sa rédaction me permit d'apprendre tout en faisant un travail qui serait utile aux autres. Plus tard, j'envoyais plusieurs copies brochées à Oran mais je ne reçus ni commentaires, ni remerciements. Je ne sais pas s'il a été utilisé ou s'il a fini directement à la poubelle. En Algérie, on ne donne aucune importance à ce genre de démarches. Si tu as envie de créer, va

le faire ailleurs ! Vous savez, le Tiers Monde n'est pas Tiers Monde pour rien.

Un jour, peu avant un examen important, l'école détacha un instructeur pour passer une matinée avec moi afin de s'assurer que j'étais au point. C'était un vieux monsieur qui avait parcouru le monde aux commandes de Caravelles, Boeing 707 et 747. On travailla pendant quelques heures puis quand ce fut le temps de partir, il ramassa ses affaires puis me serra la main en disant exactement ceci :

- N'arrêtez jamais. L'aviation a besoin de gens comme vous.

Je fus longtemps porté par cet encouragement de la part d'un professionnel qui n'était pas porté sur la flatterie. Pourtant, comme j'allais le découvrir à mon corps défendant, nous les Algériens qui avons refusé les voies de l'aide sociale et la petite délinquance, personne ne demande, ni ne souhaite notre apport. A commencer par notre propre pays, nous sommes traités comme quantités négligeables.

Peu à peu, je collectionnais les diplômes : pilote privé, puis pilote professionnel puis encore un permis spécial de vol aux instruments. Enfin, je m'inscrivais à un cours pour faire de la radiotéléphonie et du Morse. C'est obligatoire.

Parfois, je partais voler avec mes nouveaux amis. La première fois, on se rencontra à l'aéroport de Genève pour une excursion vers Champlémy dans la Nièvre. J'étais effaré des manières de mes collègues. En Algérie, à l'aéroclub, il n'était pas question de prendre un avion sans faire une visite pré-vol qui durait au moins une demi-heure. La visite commençait dans l'avion où nous vérifions tous les instruments, tous les appareils ainsi que les commandes de vol et compensateurs associés. Tout ce qui pouvait bouger, tourner ou avancer était mobilisé d'une butée à l'autre. Puis, la visite continuait dehors où l'avion était inspecté sous toutes les coutures avant d'être validé pour le vol. On finissait toujours par contrôler visuellement – pas à la jauge - le niveau de carburant puis par en purger un peu dans un tube en verre. Si nous faisions cinq vols par jour, nous faisons cinq visites pré-vol par jour. C'était

tellement intégré dans notre routine que j'étais incapable de prendre un avion sans tout contrôler.

Mes collègues suisses étaient du genre confiant. Ils arrivaient, chargeaient leur sacs dans l'avion et allumaient la radio pour demander au contrôleur l'autorisation de mettre en route. Ils ne vérifiaient strictement rien. Ils supposaient toujours que l'avion était en état et que tout le monde a fait correctement son travail.

En mai 2000, l'un d'eux, Christian, que j'avais perdu de vue, se tua dans un accident d'avion à Zurich. Les services de l'aéroport avaient ravitaillé la mauvaise sorte de carburant. En Algérie, c'était une erreur que sous suppositions toujours et le pilote accompagnait systématiquement les employés de NAFTAL afin de s'assurer qu'ils livraient le bon carburant, la bonne quantité et qu'ils ne maltrahaient pas l'avion. Ne pas le faire était vu comme une faute grave.

Pendant que Christian remplissait des documents dans le cockpit de son PA-31 – il y avait une légère pluie dehors – le camion-citerne de Shell arriva avec du Jet A1 (kérosène). L'appareil était doté de moteurs à pistons qui brulaient une sorte d'essence sans plomb. Un peu plus tard, l'avion reçut l'autorisation de décoller pour Genève. Les moteurs s'allumèrent sans problème avec ce qu'il y avait encore dans les tubes. Si l'appareil avait eu à attendre, ils se seraient arrêtés dès que le kérosène arriverait aux injecteurs. Un malheur ne venant jamais seul, il n'y avait aucun délai ce jour-là. Juste après le décollage, les moteurs s'arrêtèrent simultanément. Le pilote n'eut pas le temps de comprendre et de pousser le manche pour faire planer son avion. Il décrocha et tomba dans une rivière.

Plus tard, un autre de ma promo écrasa un jet privé. Le client était pressé d'arriver et fut pris au mot. L'avion commença l'approche comme un missile et une fois qu'il posa en survitesse, rien ne pouvait plus l'arrêter. Il sortit de la piste et alla se désintégrer dans les champs autour. Par chance, il n'eut pas de morts mais le jet était détruit.

Entre la prudence des Algériens et l'exactitude des Suisses, j'essayais de trouver mon chemin en prenant le meilleur des deux mondes. Pourtant, plus j'allais vers la fin de ma formation, plus je me rendais compte que tout cela n'était peut-être qu'un rêve inaccessible.

En Suisse, j'avais un permis de séjour d'étudiant qui a juste un peu plus de valeur qu'un visa touristique. Il ne permet pas prendre un emploi permanent, ni même de prolonger son séjour au-delà de la fin de ses études. D'un autre côté, en Algérie on avait une allergie viscérale à ceux qui font des études et espèrent s'en sortir avec leur mérite. Tous les emplois sont verrouillés par le piston qui est le premier et le dernier critère nécessaire. Vaut mieux être de la famille d'un type haut placé quelque part que de faire des études à l'étranger. Si on a les bonnes connexions, formation ou pas, on peut se faire recruter. Pour le reste, nous avions des milliers de doctorants algériens qui jouaient aux dominos à l'ombre des murs sans aucun espoir de trouver un job un jour.

Mon propre oncle, côté paternel, était professeur à l'université de Seattle aux USA. Pris d'une fièvre nationaliste, il voulut aider son pays. Il abandonna tout et sauta dans un avion pour l'Algérie. Après des mois de lutte, il finit par obtenir un bureau au plus bas de la chaîne alimentaire. Le chef de service était un ancien moudjahid qui gérât les choses en fonction de sa fantaisie et opinion du moment. Un jour, ils reçurent la mission et le budget de reboiser toute une colline qui avait été ravagée par le feu. Le choix des arbres dépendait d'une analyse méticuleuse des sols, du climat et de la flore déjà existante dans la région. C'était la spécialité de mon oncle. Il avait été déjà impliqué dans des projets similaires couvrant des Etats entiers aux USA. Dès qu'il essaya d'intervenir, le chef de service lui coupa immédiatement la parole : c'est moi qui commande ! En Europe, si tu veux rencontrer ton directeur ou ton chef de service, tu le croises dans le couloir et tu lui demande s'il a un moment pour causer. En Algérie, il faut écrire à son secrétariat pour « demander audience à sa Haute Bienveillance ». Et il peut accepter, comme il peut refuser

pour montrer son importance. Les distances hiérarchiques se comptent en années-lumière. Quand un poste intéressant se libère, sa Haute Bienveillance Moustachue préfère le donner à son fils, ou au fils d'un maire qui lui accordera un permis de construire, ou au fils d'un douanier qui lui fera passer un conteneur pour le compte d'un autre qui lui trouvera une prise en charge médicale en France... Tout devient recel. S'il recrute une personne compétente sur CV, il a l'impression de ne rien gagner. Aujourd'hui, avec l'arrivée des compagnies étrangères, les choses se sont un peu améliorées. Dans beaucoup de services de l'Etat, vous laissez six mois de salaire à celui qui vous signe votre contrat et tout va bien.

Retour au projet de reboisement. Le choix se porta sur des arbres inappropriés qui commencèrent à se rabougrir et sécher à peine leur plantation terminée. Mon oncle se rendit compte qu'il ne pouvait rien faire pour ce pays, que le problème n'était pas une question de savoir ou de moyens, mais bien plus profond encore. Il reprit son passeport américain, sa valise et un taxi pour l'aéroport. Il ne remit plus jamais les pieds en Algérie.

Allant vers la fin de mes études, je commençais à sentir la même inutilité. J'aurais pu demander l'asile, m'inscrire à l'aide sociale et accepter une place dans le trafic d'alcool et de cigarettes. Non seulement la Suisse m'aurait aidé, mais l'Algérie aussi. Je comprenais la rationalité de ce qui emmène mes compatriotes dans ce genre de voies. Je suis un original, un romantique et un rêveur. Je ne peux pas demander à tout le monde d'être comme moi. Je suis un loser né. Je refuse le monde qui m'entoure et les règles qui sont les siennes. J'affronte la vie dans un pur esprit Coubertin. Mon but n'est pas de gagner, mais affirmer la beauté du geste. Comme le disait Audiard, je ne fais pas l'utile, je fais dans le romanesque. Au fur et à mesure que j'accumulais les échecs, ma vie ressemblait à un roman.

En vérité, j'aurais voulu échouer mes études. Foirer. Mon incapacité et mon incompetence m'auraient libéré. L'échec est

souvent une preuve de liberté. Malheureusement pour moi, je réussissais. Les éloges que je recevais des instructeurs, du directeur de l'école ou de mes collègues coulaient sur moi comme de l'acide. Il n'y a rien de pire que de se rendre compte qu'on n'a aucune place dans ce monde ; que les voies basées sur le travail et la passion nous sont fermées. Si c'était à refaire, je crois que j'aurais peut-être appelé ce foutu ambassadeur africain. J'aurais fini par la ramener en C-5 Galaxy la valise diplomatique.

J'avais mon diplôme de pilote professionnel et je cherchais les moyens de financer la suite. Pendant ce temps, je fréquentais toujours l'école pour faire de la radiotéléphonie et du morse. L'instructeur avait un appareil pour émettre des bips et nous devions noter le message en clair sur du papier. C'est difficile au début, mais au bout de quelques temps, on voit ses mains écrire automatiquement. On n'a plus besoin de faire l'effort mental de déchiffrer, cela devient tout naturel. Un instructeur me raconta qu'un jour il jouait aux cartes et un poste de TSF était ouvert sur une fréquence où se faisaient des échanges en morse. A un moment donné, quelqu'un raconta une blague à un autre. Lui et ses amis éclatèrent de rire alors que personne ne suivait activement l'émission. Je n'ai jamais atteint ce niveau, mais j'étais assez bon pour remplacer le Marconi qui pianotait pendant que le Titanic sombrait.

CHAPITRE 13

Genève, 1994. Retour à la case départ...

Personne ne répondait à mes demandes d'emploi. En Algérie, c'était le mépris total. Ceux qui envoient un CV et une lettre de motivation, on voit tout de suite qu'ils n'ont rien compris. Ceux qu'on recrute sont introduits autrement. En Suisse, je faisais face à des nœuds également. La réputation de l'Algérie se dégradait et j'en étais la première victime. On ne nous aimait pas. Quand ils entendaient ma nationalité, les gens n'étaient pas *easy*. Je ne dis pas qu'ils sont racistes, c'est juste que les vingt dernières fois qu'ils ont entendu parler de mon pays ou de mes compatriotes, c'était dans un contexte négatif. Ça finit par marquer.

J'avais une très bonne relation avec les gens mais ceux qui entendaient parler de ma nationalité avant de me voir, n'étaient pas désireux d'aller plus loin. Pire encore, les lois n'étaient pas en ma faveur. D'ailleurs, comment trouver un emploi qui exige la mobilité quand on a besoin d'un visa quasi-impossible pour aller à Paris, Londres ou New York. Quand je regardais une carte, je voyais les frontières comme des murs infranchissables. Pour moi, le mur de Berlin faisait des millions de kilomètres et encerclait tous les pays de la terre.

Un jour, une lettre arriva. C'était une de ces missives qui vous envoient le cœur aux pieds avant même que vous ne les ayez ouvertes. Fenêtre, papier recyclé et logo de la police.

J'ouvrais. On me rappelait que mon permis de séjour aller expirer et que je devais présenter des documents pour justifier mes études. Sans attendre, je me rendis à l'école. Je voulais trouver un arrangement avec eux afin de payer par tranches la préparation du diplôme de pilote de ligne. Je m'étais beaucoup donné et j'avais ce qu'il fallait pour réussir.

Pour la énième fois, je remontais à pieds l'interminable avenue Louis Casai. A l'école, je rencontrais un instructeur qui m'entraîna vers une salle pour parler. Il m'informa que l'école n'allait pas très bien. Que la crise – encore et toujours la crise

– avait frappé fort le secteur aérien. En résumé, il n’y avait plus de sessions Pilote de Ligne parce que l’établissement n’allait probablement pas finir l’année.

Le facteur chance n’a jamais été de mon côté. Chaque fois que j’étais dans une situation où je ne pouvais pas me permettre qu’un truc arrive, il arrivait. Le lendemain, j’allais chez la police des étrangers avec rien en mains. Je ne connaissais pas le nom du flic qui m’avait aidé la première fois et je doute que j’aurais eu la gueule de le solliciter encore. Après une attente interminable, je fus admis. Un fonctionnaire au visage de joueur de poker semblait régner derrière un bureau immense. C’était le boss.

Posément, il m’expliqua que je n’avais plus de raison de rester en Suisse. J’avais terminé les études pour lesquelles j’étais venu et, en l’absence de tout autre projet s’inscrivant dans la suite logique, mon permis n’allait pas être renouvelé.

A court d’arguments, j’expliquais que j’avais encore un examen dans trois mois. Le fonctionnaire se renfroigna. Il ne pouvait pas m’accorder ce délai. Je tenais à mes cours de Morse. Comme la partie se serrait, je décidais de balancer ma plus grosse carte sur la table :

- Si vous me permettez d’aller jusqu’à cet examen, je promets de quitter le pays 24 heures après.

Le joueur de poker marqua le coup. Des maghrébins qui juraient sur la vie de leurs mères quand il y a cinq Francs de mise sur la table, il en avait vu des masses. Par contre, quelque chose lui disait qu’il faisait affaire avec type sérieux. Je n’étais pas sérieux, j’étais fou.

- 24 heures ? dit-il

- Pas une heure de plus

Il prit mon passeport, trouva une page vide et mit un tampon dessus et signa. Il venait de m’accorder un sursis de trois mois.

Le monde semblait s’écrouler autour de moi. Le restaurant avait fermé. L’école allait fermer. Mon propre pays avait foutu le camp. Les news rapportaient des massacres, des bombes,

des tueries. Là où j'avancais un pion, l'échiquier se dérobait dessous. J'aurais pu aller implorer le droit d'asile, mais c'était au-dessus de mes forces ; une affaire de dignité. Un ami me racontait que dans les années soixante-dix, une rencontre avec un réfugié politique était une chance. Nombre d'entre eux étaient d'anciens présidents ou des ministres, des intellectuels, des révolutionnaires ou des dissidents. Des gens qui avaient fait l'Histoire de leur pays mais avaient dû fuir suite à un revers de fortune. De nos jours, le moindre crevard qui arrive à poser un pied en Europe demande l'asile à toute fin utile. C'est devenu une voie royale pour obtenir des papiers et une rente à vie. J'ai vu des réfugiés « politiques » qui ne savaient pas nommer les trois premiers partis de leur pays ou dire l'année où leur dictateur est arrivé au pouvoir. Je ne pouvais pas manger de ce pain-là. Je risquais de me faire tuer en Algérie, mais la mort n'est pas toujours la pire des issues.

Le temps passa très vite. Je tournais dans mon bocal sans trouver de solution. En même temps que je m'inscrivais pour mon examen de radiotéléphonie, j'achetais un billet d'avion pour le Maroc. C'était un des rares pays où je pouvais encore poser les pieds sans visa. Pour un prix dérisoire, je pris également deux semaines d'hôtel à Agadir. Je n'avais pas de plan précis, mais les nouvelles qui arrivaient d'Algérie n'étaient pas rassurantes.

Je passais mon examen un lundi après-midi et le lendemain matin, j'étais à l'aéroport de Genève valise à la main. Marchant comme un condamné à mort, j'arrivais à la police des frontières. L'agent regarda mon passeport pendant quelques secondes puis me le rendit. Dès que je passais le guichet, j'entendais comme une porte en acier tomber derrière moi dans un bruit de guillotine. J'avais passé la ligne de non-retour. Je ne pouvais plus rebrousser chemin. Je n'avais plus de visa. Les portes de la Suisse se refermaient derrière moi.

Je débarquais à Agadir comme un qui fait du tourisme. L'hôtel était surtout fréquenté par des Allemands et des Anglais ; des retraités pour la majorité. Le contact était facile et sympathique. Beaucoup étaient des réguliers. La journée, je

nageais dans la piscine de l'hôtel où parfois je me laissais flotter avec un livre à la main. Le soir, je marchais le long des plages désertes qui bordent les eaux glacées de l'Atlantique. Personne n'osait s'y baigner.

Un jour, en arrivant à l'hôtel, je fis l'erreur de saluer le gardien en Arabe. Ils parlent Arabe au Maroc non ? A peine mes mots sortis, que je les regrettais. Le gardien me barra immédiatement le chemin en demandant où j'allais ! Dans sa conception de la vie, je parlais en Arabe, je devais donc être un larbin ou un voleur. Il avait peut-être raison. J'avais tenté autre chose et j'en revenais justement. Le manager me sauva de ses griffes et nous fumes quitte avec des excuses.

Un jour, on nous emmena en excursion pour découvrir la région. Le minibus tourna, tourna, tourna comme une mouche verte qui fait des passages à basse altitude avant de réduire les gaz et poser sur la partie la plus potable d'un étron. On nous débarqua dans une fabrique de tapis afin que nous puissions découvrir un artisanat ancestral. En fait, nous étions dans un entrepôt avec des milliers de tapis et deux douzaines de vendeurs prêts à tout pour placer leur marchandise.

Il n'y avait pas moyen de leur échapper. Si la personne disait que c'était trop lourd / trop grand pour être emporté par avion, ils répondaient qu'ils travaillaient avec une société d'expédition qui le livrerait gratuitement partout en Europe. Si la personne avait des soucis d'argent, ils proposaient d'échelonner le paiement sur des petites mensualités à prendre sur une carte de crédit. Ils étaient à la limite de l'agressif dans une démonstration impeccable de vente forcée.

Parlant local, je n'eus aucun mal à me débarrasser du vendeur qui m'approchait. Pourtant, celui-ci était décidé à ne pas me laisser m'en sortir à si bon compte. Profitant du fait que les touristes ne comprenaient pas, il me fit une demande incroyable :

- Je comprends que tu ne puisses pas acheter. Par contre, tes amis sont des non croyants. Tu devrais nous aider et les encourager à acheter des tapis.

Et merde encore ! Comme disent les Allemands. Même les vendeurs de tapis utilisaient la religion pour écouler leur marchandise.

Dégouté, je quittais la place et j'allais somnoler dans le minibus. Je me sentais seul. Je n'avais pas de camp à moi. Les occidentaux m'avaient mis dans un avion et renvoyé à l'expéditeur. Clairement, je n'étais pas et je ne pouvais pas être de leur bord. En même temps, je ne me reconnaissais pas dans les valeurs pourrissantes des miens. J'étais à des millions d'années-lumière de leur sensibilité et leur façon de voir le monde. J'étais condamné à la solitude. Personne ne mérite ça.

Mon séjour se termina. Il n'y avait pas de place pour moi au Maroc. La ville était pleine de jobards sous-payés qui couraient après les touristes en espérant leur fourguer un souvenir. Je n'avais rien à faire dans cet endroit. Un matin, très tôt, je sautais dans la navette de l'hôtel en partance pour l'aéroport. Comme j'avais un vol de retour Agadir – Casablanca – Genève, je décidais d'utiliser le premier coupon. Je pris un vol intérieur qui me déposa à Casa. De là, je me rendis à la gare où j'achetais un billet de train pour Oran en Algérie.

Le train roulait au pas et traversa un désert interminable ressemblant à l'Arizona. Des buissons séchés roulaient sous les coups de vent alors qu'au loin des montagnes rocheuses faisaient un arrière-plan de film western.

Après plus de seize heures de rail, je descendis à la gare d'Oran. Retour à la case départ.

CHAPITRE 14

Oran, 1994. Plus de morts...

L'Algérie avait beaucoup changé depuis deux ans. Tout le pays s'enfonçait dans le chaos et la violence. La première nuit, je ne dormais pas à cause des coups de feu qui retentissaient à des distances difficiles à estimer. Les autres membres de ma famille semblaient habitués et ne prêtaient plus attention aux fusillades. Décidément, depuis que nous avons découvert la religion, notre vie était un long fleuve tranquille.

La journée, la ville était quadrillée de barrages tenus par des hommes nerveux, agressifs et peu entraînés. Les flics mourraient à une telle vitesse que l'Etat abaissa tous les critères de recrutement. Beaucoup de voyous se retrouvèrent en uniforme et profitaient de leur pouvoir pour brigander les gens. Ils avaient le droit de perquisitionner sans mandat pour chercher des terroristes. Les histoires d'horreur circulaient : ils violaient les filles, prenaient les bijoux et exécutaient les récalcitrants d'une balle dans la tête.

La torture avait pris des proportions industrielles. Contrairement à ce qui se passa dans d'autres pays, en Algérie on torturait rarement pour faire parler. On torturait pour terroriser. Même la victime qui collabore au maximum n'avait aucune chance. Régulièrement, les gens trouvaient des cadavres mutilés dans des décharges ou des terrains vagues.

Un jour, un voisin nous emmena à la plage. C'était un type tranquille qui tenait un petit commerce. Quelques jours plus tard, la police l'arrêta chez-lui. Comme la loi les autorisait, ils n'avaient pas besoin de montrer un mandat ni de justifier l'arrestation. Il n'y avait plus aucun processus judiciaire clair permettant aux gens de se défendre. Quelques jours plus tard, on le retrouva dans un terrain vague. Son corps portait des traces de torture.

Des milliers de familles n'eurent même pas la chance de trouver un corps et cherchent les leurs jusqu'à maintenant. Des

jeunes, des vieux, des ados furent arrêtés de chez eux ou dans la rue et plus personne ne les revit jamais.

Une nuit, j'arrivais à peine à trouver le sommeil qu'une rafale éclata. C'était juste là dehors, à moins de dix mètres. Je rampais jusqu'à la porte-fenêtre et je regardais à travers les persiennes. Une Peugeot 505 familiale de la sécurité militaire était garée au milieu de la rue et plusieurs personnes en étaient descendues. Ces hommes semblaient sous l'influence de drogue et d'alcool. Ils avaient sortis des armes et tiraient en l'air. L'un d'eux portait une mitraillette lourde dont il passait la ceinture de cartouches par-dessus ses épaules comme Rambo. C'était son arme qui faisait le plus de bruit. Les rues étaient désertes.

Notre voisin, aveugle, était dehors au moment où la fusillade commença. Malgré son handicap, il courut comme un qui veut battre le cent mètres haies.

Par miracle, il n'eut pas de morts ce jour-là alors que les balles sifflaient au milieu des habitations. Ce n'était pas une opération de police, mais une simple opération de terreur. Ils marchaient dans la cité et tiraient au hasard pour effrayer la population.

En plus de la sécurité militaire, les gens avaient aussi peur des « ninjas ». On les appelait ainsi parce qu'ils portaient des cagoules qui ne laissaient apparaître que leurs yeux. Ils se déplaçaient en nombre et avaient la gâchette facile. Sur simple dénonciation, ils débarquaient.

Les islamistes tuaient aussi. Les attentats devenaient une réalité quotidienne. Régulièrement, des attaques visant la police ou l'armée étaient réalisés. Souvent, ils organisaient des barrages et dès qu'ils soupçonnaient une personne d'appartenir à n'importe quel corps de police, ils l'égorgeaient sur le bord de la route.

A cette époque, la différence entre islamistes modérés et radicaux se situait dans le choix des cibles. Les radicaux tuaient tous ceux qui travaillaient pour l'Etat à l'exception des

profs et des gratte-papier. Pour eux, un flic était un flic. Il n'y avait ni bons flic, ni mauvais flic. Ils méritaient tous la mort.

Les modérés travaillaient sur dossier et essayer de cibler leurs attaques au possible. Ils tuaient volontiers des hauts gradés que des appelés de base. Les tortionnaires étaient tués dès qu'ils étaient repérés. Je me souviens de l'un d'eux qui officiait à Mostaganem.

Le jour, il battait, violait ou arrachait des extrémités à la pince. En fin d'après-midi, il rentrait chez lui après avoir acheté quelques victuailles dans une épicerie. Funeste habitude. A l'époque, on vendait de la citronnade dans des sacs transparents. Il s'en fit remplir un et il prit une baguette aussi. Pour aller chez-lui, il devait traverser un vaste terrain vague. Il était en son milieu quand une moto tout terrain arriva derrière lui. Il y avait un conducteur et un passager. Les deux portaient un casque. Le passager était muni d'un fusil de chasse à canon scié armé d'une drôle de cartouche. Les plombs étaient remplacés par une grosse bille en acier prélevée sur un gros roulement à billes brisé à l'étau.

L'explosion lui arracha la moitié de la tête. C'était plus efficace que d'écrire des lettres à Amnesty International.

L'Etat tuait. Les islamistes tuaient ; les particuliers aussi. A Mostaganem, une femme se rendit dans un commissariat en pleurant. Elle disait que les islamistes étaient venus prendre son mari dans la nuit. Ça leur arrivait de faire ce genre de choses. Dans le bain de sang qui battait son plein, une mort de plus ou de moins... Malgré tout, les inspecteurs de police trouvèrent des anomalies dans son récit. Ils débarquèrent chez-elle pour perquisitionner.

Ils trouvèrent le corps de l'homme qui avait été enterré à la hâte dans le jardin. Elle avoua tout. La veille, pendant qu'il dormait, elle fit bouillir dix litres d'huile de friture puis lui versa le liquide dessus. Après, pendant qu'il agonisait, elle l'acheva au marteau. Ensuite, avec l'aide de son amant, elle se débarrassa du corps et inventa l'histoire qu'elle raconta à la police.

Néanmoins, ces réussites étaient rares. Plus personne n'assurait la sécurité des citoyens. Les flics étaient occupés à réprimer pour le compte de l'Etat ou à protéger leur propre vie. Près d'Oran, un groupe de voyous établit un barrage et arrêtait les voitures en plein jour. Ils rançonnaient les gens, volaient leurs biens et il leur est même arrivé de violer des femmes. Payant leur protection à la police, personne ne venait les embêter.

Un jour, ils arrêtaient une voiture avec cinq hommes à son bord. Elle était discrètement suivie par plusieurs autres. Ils étaient tombés sur des islamistes. Ceux-ci leurs expliquèrent que les règles du jeu avaient changé et que c'était à eux de venir avec. Le lendemain, on trouva leurs têtes alignées près d'un marché.

A la même époque, ce qu'on appelait le GIA montait en puissance. Les islamistes modérés et même radicaux se faisaient tuer sans arrêt et leur influence diminuait. Le Groupe Islamique Armé avait été monté dès l'annulation des élections par les barbouzes algériens qui allèrent chercher des afghans et d'autres monstres qu'ils avaient en prison depuis des années. Ces gens tuent tous ceux qu'ils voient. Ils tuaient même des islamistes qu'ils trouvaient trop modérés. Même un bébé, ils étaient capables de le décapiter sur la base qu'il vaut mieux pour lui de mourir que de grandir dans un pays de mécréants.

On commença à entendre parler de massacres horribles. Des bus entiers étaient égorgés sur le bord de la route. Tout le monde y passait. Des bombes explosaient dans des lieux publics. Des villages étaient attaqués et tout le monde massacré sans la moindre raison. Les tueurs du GIA se baladaient avec une liberté totale dans le pays. Ils pouvaient allaient tuer jusqu'à dans des zones ultra militarisées et couvertes de barrages sans que personne ne les voit arriver ou partir.

J'aurais préféré une bombe atomique qui nous tue tous que de vivre cette horreur distillée au quotidien. Les tortures les plus inimaginables, les méthodes de mise à mort les plus cruelles devenaient le quotidien de notre société.

Comme les prisons étaient pleines, l'Etat décida de libérer massivement les détenus de droit commun. Il fallait faire de la place pour les arrestations arbitraires et persécutions politiques. Les voyous étaient lâchés et avaient un total sentiment d'impunité. En fait, ce n'était pas juste un sentiment, ils avaient réellement droit de vie ou de mort sur n'importe qui. Les gens étaient attaqués et dévalisés au grand jour.

Une nuit, on se réveilla sur un grand bruit causé par des voleurs qui cassaient un magasin. Ils prirent leur temps pour fracturer les serrures puis pillèrent la marchandise sans être inquiétés. Par la suite, les commerçants s'organisaient en comités et passaient la nuit dans leurs échoppes. Armés de gourdins, de faucilles et de couteaux de cuisine, ils protégeaient leur bien comme ils pouvaient.

On ne pouvait plus compter sur la protection de la police. Par contre, sur simple dénonciation pour terrorisme, ils sévissaient. Les gens dénonçaient leurs voisins, leurs ex et leurs créanciers.

Jour après jour, la psychose commença à m'atteindre. Chaque fois que j'entendais un bruit dehors ou dans les escaliers, je sursautais. La nuit, je n'arrivais plus à trouver le sommeil. Racontant que j'avais des problèmes avec mon père, j'allais dormir chez les voisins. Chaque soir, je m'arrangeais pour me faire inviter chez une famille différente. Confusément, j'avais l'impression qu'en changeant de domicile chaque jour, je prenais moins de risques. Objectivement, le risque était partout mais j'avais au moins l'impression de faire quelque chose.

J'essayais d'aller chez Bachir, le karatéka de la colonie de vacances. J'espérais trouver chez-lui des réponses à mes questions et peut-être quelques techniques pour me protéger. Dès que j'arrivais à Mostaganem, un ami commun m'apprit sa mort. Avec un groupe de personnes, Bachir avait attaqué une banque afin de financer les réseaux islamistes.

Quand la gendarmerie arriva, il demanda à ses collègues de fuir et se sacrifia en restant en arrière afin de les retarder. Il

réussit son pari, mais y laissa la vie. L'islamisme prenait les allures d'un virus informatique qui s'emparait de la tête de nos meilleurs hommes et les transformait en bêtes dangereuses pour eux-mêmes et pour les autres. Un homme de la trempe de Bachir, j'aurais voulu le voir dans un combat pour la vie.

Le soir, j'étais dans la maison familiale – à Mostaganem - quand l'armée nous encercla. Dès que j'appris la nouvelle, je me ruais vers une sortie secondaire. Avec un peu de chance, ils n'auraient pas pensé à la couvrir. Je voulais juste aller ailleurs. Au moment je débouchais dehors, une demi-douzaine de soldats planqués dans l'ombre levèrent leurs armes. J'entendais juste le cliquetis des balles qui passaient au canon. Je m'arrêtais net et levais les bras en l'air. Au moindre geste brusque, j'étais mort. Une voix me cria d'entrer. Je fis demi-tour et revenais dans la maison.

A l'intérieur, un groupe de militaires avançait en fouillant superficiellement comme à la recherche d'une personne. Ils voulaient El Hadj. Certains islamistes se terraient chez eux ou chez leur famille proche. Par contre, ils avaient payé leur protection aux autorités. Les descentes étaient rares et moles.

Quand ils arrivèrent vers l'entrée de la cave, un chien se mit à aboyer. C'était un bâtard croisé berger allemand que Mustapha avait ramené depuis quelques jours. Une bête stupide et farouche qui ne savait qu'aboyer. Les militaires se regardèrent puis décidèrent de laisser tomber. La solde qu'ils recevaient ne valait pas le détour aux urgences, ni le vaccin antirabique.

J'étais assis dans le salon avec deux de mes oncles quand un militaire arriva. Il avait un pistolet en main et un regard vicieux. Il s'approcha du premier de mes oncles et lui mit le flingue sur la tempe. Le chien était relevé.

Mustapha fixa son regard sur la télévision et ignora totalement la menace. La télévision était allumée mais le son coupé. Je suis incapable de dire quelle émission passait.

Après quelques secondes, il passa à mon second oncle. Le plus jeune. Un ado. A son tour, il lui mit le flingue sur la tête. Sa réaction fut différente. Avec sa main, il repoussait le canon

dont il ne supportait pas la présence. Amusé, le militaire le lui remettait sur la tête à chaque fois.

Quand il fut satisfait de sa seconde expérience, il passa à moi. J'avais l'arme sur le front. Un calibre énorme qui aurait pu étaler ma cervelle sur le mur derrière moi. Je voyais le doigt sur la détente. Presque sans le vouloir, une balle aurait pu partir. Il aurait pu aussi avoir la fantaisie de m'abattre. Des milliers de gens étaient morts aussi facilement. Il savait que mon clan m'aurait vengé. C'est peut-être ce qui l'arrêta.

On passa des secondes interminables avec mon regard dans le sien. Je le regardais droit dans les yeux. Intérieurement, je n'avais aucun sentiment ; même pas la peur. Il avait les yeux petits et qui dégageaient une insondable bêtise et méchanceté. Il était aussi bête et dangereux qu'un babouin qui s'échappe d'un zoo avec une arme.

Un gradé arrive et le soldat rangea vivement son arme et le suivit. Quelques minutes plus tard, n'ayant rien trouvé de suspect, les militaires disparurent comme ils étaient venus.

De retour à Oran, je me retrouvais au milieu d'une fusillade. J'étais en ville en milieu d'après-midi mais il n'y avait plus aucune forme de transport pour rentrer à la maison. Les arrêts de bus étaient déserts et le peu de taxis qui circulaient ne s'arrêtaient plus. J'allais dans un taxiphone pour laisser un message chez notre voisine. Il fallait que quelqu'un vienne me chercher en voiture. En attendant, j'arpentais une grande place entourée d'immeubles.

Au bout d'une demi-heure, je vis la Renault 18 familiale. Je commençais à lui faire un geste de la main quand la place se couvrit de crépitements de mitraillettes. Les gens courraient dans tous les sens pour trouver un refuge. Plié derrière un arbre, je vis l'avant de la voiture se soulever, elle accélérât vers moi. Elle s'arrêta net à ma hauteur et un gamin ouvrit la porte arrière. Quittant ma couverture, je sautais à l'horizontale sur la banquette et le moteur ronfla de nouveau. On s'arrachait.

Un peu plus tard, nous apprenions qu'un commissariat de police avait été attaqué par des islamistes. Ils s'étaient mis à plusieurs dans une voiture bâchée qui semblait pleine de caisses de poisson vides. Dès qu'elle arriva près de la cible, les islamistes poussèrent les caisses derrière lesquelles ils se cachaient et ouvrirent le feu. De leur côté, les flics se mettaient aux fenêtres et ripostaient. Ce genre de feux croisés avait lieu régulièrement et beaucoup de civils perdaient la vie sous les balles de l'un ou l'autre des belligérants. Les islamistes tiraient au jugé et la police aussi. Quand les premiers flinguaient un civil, c'était peut-être un mécréant. Quand les seconds flinguaient un civil, c'était peut-être un terroriste.

Plus tard, je rencontrais mon oncle qui était dans la clandestinité avec un groupe islamiste. Je l'exhortais de fuir à l'étranger mais il ne voulait rien savoir. Il me disait qu'il avait encouragé plein de gens à suivre la voie de l'islamisme, il n'avait pas le droit de partir et de les abandonner. Des amis lui avaient fourni un passeport en règle et un visa. Il aurait pu prendre un taxi pour l'aéroport et finir la journée dans une capitale européenne mais il ne voulait pas de cette voie.

C'était un convaincu. Il savait le prix qu'il risquait de payer et l'avait totalement intégré. Pour lui, il n'était pas question de faillir ou de faire marche-arrière. Pourtant, il me semblait inquiet et maussade. Il avait échappé de peu à une attaque... d'autres islamistes. Il commençait peut-être à peine à toucher le fait que ces gens n'étaient pas tous des idéalistes pleins de foi et de crainte de Dieu comme lui. Les conséquences de cette pensée pesaient très lourd pour lui à un moment où il n'était pas prêt à voir tout le tableau.

En fait, l'islamisme est une maladie qui a autant de facettes que le cancer. L'autre jour, j'entendais un chercheur en oncologie dire que cette maladie prend tellement de formes, qu'on peut presque parler d'un nouveau cancer à chaque patient. Ça m'a fait penser à l'islamisme. C'était tout à fait ça. En fait, l'islamisme ne change pas les gens en profondeur mais canalise leur personnalité et leurs énergies vers ses propres fins. Un intellectuel donnera un islamiste intellectuel. Une

brute donnera un islamiste brutal. Un gentil donnera un islamiste gentil. Tous servent à leur façon la même cause.

Tous sont au service d'un système totalitaire et pervers qui se moque d'eux et n'a qu'un seul but : s'élever en buvant le sang du maximum d'entre eux.

Je me séparais de mon oncle, El Hadj, un homme qui avait longtemps cru qu'avec l'islamisme, il pourrait soigner les âmes pourries et corrompues de ses contemporains. C'est comme soigner le typhus avec le choléra. Sur le remède, il avait tout faux, mais sur le diagnostic, il avait tout juste. Chez-nous, les âmes sont pourries jusqu'au trognon. Lui voulait guérir avec l'islamisme, moi je pense qu'un B-52 serait plus approprié. Un pays où on éventre les mères enceintes pour piétiner leurs fœtus ? Nous méritons tous de crever. Moi y compris. Chaque jour que je vis est tout bénéf.

Trois semaines plus tard, nous apprenions la mort de El Hadj. Il avait trouvé refuge dans une maison que des villageois lui avaient prêté près de Mostaganem. Normalement, il ne passait jamais plus qu'une ou deux nuits dans un endroit. Là, il y était depuis deux semaines. Dans le contexte de l'Algérie de 1994, ceci était équivalent à courir à travers un champ de mines ou dormir sur les rails d'un TGV. Deux semaines au même endroit ? C'est une authentique forme de suicide. Je pense qu'il ne tenait plus à la vie. Il avait peut-être trop donné pour une doctrine dont il commençait à ressentir la portée. Il était maussade, noir.

Un de ses compagnons décida d'aller en ville. Il fut reconnu et arrêté. Immédiatement, il fut conduit au centre de torture. On avait plus de centres de torture que de centre de dialyse dans le pays. Ils le travaillèrent à la pince. Quand ils arrachèrent sa cheville, il se mit à parler et donna l'endroit.

Quand on oncle et ses amis entendirent les moteurs de fourgons de la police, c'était trop tard. Ils pouvaient se rendre et goûter aux supplices de la perceuse, du fer à repasser ou de la pince-étau. Ils avaient un autre choix : riposter et mourir les armes à la main.

Les armes se turent au bout de deux heures. El Hadj et ses amis étaient morts. Leurs corps furent attachés à un véhicule à plateau et trainés dans la ville de Mostaganem. Selon d'autres récits, les corps étaient sur le plateau du véhicule. C'est délicat de reconstituer ce genre de choses. Il y avait un policier en civil, probablement l'homme à la pince, qui donnait des coups de pieds dedans en gesticulant. Le lendemain, il jouait au domino en bas de son immeuble quand une voiture s'arrêta. Deux hommes en descendirent, l'un portait un fusil à canon scié chargé avec deux cartouches avec une grosse bille en acier chacune.

Comprenant que la mort était venue le chercher, il s'accrocha à un des joueurs lui disant : « je veux rester avec toi ». L'autre ne le regardait même plus. Ils l'avancèrent un peu plus loin pour ne pas éclabousser les gens et l'exécutèrent d'un coup de feu à bout portant.

Le soir, un de mes cousins réussit à entrer clandestinement à la morgue de la ville pour identifier mon oncle. Il ne l'avait pas vu depuis longtemps, mais le reconnut sans l'ombre d'un doute. Il portait une blessure par balles à la cuisse et une autre au thorax.

Le lendemain, les corps trainants à la morgue furent emportés par camion et enterrés dans une fosse commune sans marques. L'Etat se débarrassait de ses cadavres à la façon des mafias de narcotrafiquants. S'ils étaient morts en combattant l'armée israélienne, elle leur aurait donné une sépulture digne. Même les soldats américains ont pour ordre d'enterrer proprement et selon les règles islamiques les talibans qu'ils tuent au combat.

Il y a l'humanité entière et il y a les Maghrébins. Moi je vous le dis.

CHAPITRE 15

Oran, été 1994. La seconde fuite...

Les tueries se succédaient à une telle vitesse, que je connaissais plus de morts que de vivants.

Les armes circulaient de plus en plus facilement. Tous ceux qui le souhaitaient, pouvaient s'inviter à un titre ou un autre dans les hostilités en cours.

Durant l'été, la température montait sans arrêt. Au pire, elle atteignit 49 degrés. Nous devions mettre les enfants dans des bassines d'eau et les y laisser toute la journée. Les voitures avaient besoin d'un arrêt tous les quelques kilomètres parce que l'aiguille de température partait dans le rouge.

Régulièrement, des hélicoptères passaient à basse altitude pour aller bombarder dans les environs. Ils utilisaient du napalm, du phosphore et d'autres produits que les gens n'avaient jamais vus avant. Je pense que les Américains avaient montré plus de retenue en Iraq. Entre subir un bombardement US et un bombardement maghrébin, je signe pour les américains tout de suite. Eux au moins, ils savent s'arrêter.

Progressivement, je cessais de lutter. Je passais des journées entières affalé sur mon lit et je refusais de manger. Je ne sentais plus le temps passer. Une fatigue extrême m'engloutissait dans un nuage où plus rien ne comptait. Je perdais du poids au fil du temps et mes dents commencèrent à bouger.

Soudain, alors que je n'y croyais plus, quelque chose arriva dans ma vie. J'avais besoin d'un miracle pour sortir de cet enfer. Seul un miracle pouvait me sauver de la folie de mes compatriotes.

Une grosse lettre recommandée arriva de Suisse. L'expéditeur était ma tante. J'ouvris le pli. Il contenait des une inscription dans une école privée à Lausanne. Il y avait plusieurs formulaires officiels et des documents permettant de demander un visa d'étudiant.

Ça valait la peine de sortir de mon lit et d'y croire encore. Il y avait un problème cependant. Devant la recrudescence des violences, beaucoup de représentations diplomatiques avaient été fermées. Alger était considérée comme une zone de guerre et personne n'avait envie de se faire enlever ou sauter sur une bombe. Les services consulaires suisses avaient été transférés à Tunis.

J'avais de la chance. D'autres pays, comme l'Australie, avaient leurs Ambassades en Egypte et il nous fallait un visa pour y aller demander un visa. Ne parlons pas de malheur. Je devais juste trouver le moyen d'aller à Alger d'où partait un vol quotidien pour Tunis. La route entre Oran et la capitale était devenue trop dangereuse. Régulièrement, des voyageurs laissaient la vie dans des tueries aveugles. Des bus entiers étaient arrêtés et les passagers rançonnés ou égorgés. La seule manière à peu près sûre d'y aller était de prendre l'avion.

J'allais à l'agence de voyages où j'avais mes habitudes. On m'expliqua qu'il fallait plusieurs semaines pour obtenir une place sur le vol d'Alger. Les services de l'Etat réservaient les places par centaines pour leurs agents qui n'osaient plus prendre la route. Dans tout pays normal, cette demande massive aurait mécaniquement provoqué l'augmentation du nombre de vols disponibles. Mais je te l'ai dit dès le début de ce livre : on ne parle pas d'un pays normal. La pénurie, la rareté et la crise étaient les seules choses que nous savions produire. Le train était interrompu et circulait de manière irrégulière. La seule manière crédible d'aller à Alger était de le faire par route à ses risques et périls.

Pour gagner quatre-vingt kilomètres, je fis une première étape vers Mostaganem. Je passais la nuit chez mon jeune oncle maternel auquel je rendis la clé à pipe. Là où j'allais, c'est un bazooka qu'il m'aurait fallu. A deux heures du matin, on se réveilla et il m'accompagna à la gare routière. La ville était déserte. La nuit, même les flics levaient les barrages et se retranchaient dans la sécurité relative de leurs casernes.

La gare était presque vide. Un taxi Peugeot 504 attendait dans l'obscurité. Plusieurs hommes patientaient en fumant à

quelque distance de la voiture. J'avisais le chauffeur. Il me toisa de la tête aux pieds et me fit signe de monter. J'étais le dernier passager. On pouvait partir.

Quand la voiture démarra, je me retournais pour faire un petit signe à mon oncle. Je ne revis plus jamais. Non, ne va pas croire qu'il est mort, juste nos destins se séparèrent ce jour-là.

Sur la route, personne ne parlait. La délation était passée par là, les Algériens ne se faisaient plus confiance. Un passager demanda au chauffeur s'il avait un peu de musique. Ce dernier répondit que non. De toute manière, comme nous allions traverser des zones contrôlées par les islamistes, il valait mieux de ne pas le faire en musique. La musique c'était haram ; interdit ; verboten ! A ma connaissance, ils ne tuaient pas pour ça, mais ce n'est pas prudent de tenter le diable.

Quand le soleil se leva, nous étions encore vivants. La voiture roulait à travers le long d'une nationale peu fréquentée à cette heure-ci. Soudain, on vit un barrage tenu par des hommes armés. Quelques-uns se tenaient au milieu de la route alors que d'autres semblaient les couvrir depuis les buissons.

Au début, je les pris pour des militaires parce qu'aux premières lueurs du soleil leurs tenues ressemblaient celles de l'armée. Ce n'est qu'en s'arrêtant au niveau du premier homme qu'un détail me frappa. Sur la crosse de son kalachnikov, il y avait une inscription à la peinture blanche : Et quiconque craint Allah, Il Lui donnera une issue favorable. Mentalement, je complétais le texte : ...et lui accordera Ses dons par des moyens sur lesquels il ne comptait pas. Sourate 65. C'était un passage du Coran.

Ce n'était pas des militaires, mais des islamistes. Notre seul espoir d'issue favorable est qu'ils ne fussent pas du GIA. Auquel cas, ce book se serait arrêté ici. Si c'était des modérés, il fallait juste ne pas finasser avec eux et tout se passerait bien. Les modérés, en 1994, il y en avait de moins en moins.

Un islamiste se pencha vers la voiture et nous dévisagea. Les autres ne bougeaient pas. Ils avaient l'air calmes et méthodiques. Avec mes cheveux à la Boney M, ils ne

risquaient pas de me prendre pour un appelé. Ils nous posèrent une question :

- Avez-vous rencontré un barrage sur votre route ? Armée, police, gendarmerie... peu importe.

On hocha tous négativement la tête. En Afrique quand des types armés t'arrêtent dans la brousse et posent des questions, tu réponds juste, tu réponds vite et tu réponds clair. Tu veux mourir ou quoi ?

Il nous fit signe de partir. Sans geste brusque, le conducteur enclencha la première et s'éloigna lentement. On passa devant plusieurs hommes armés qui tenaient leurs positions sans même bouger un cil à notre passage.

On soufflait, mais pas trop fort encore parce que la route était encore longue.

Quelques dizaines de kilomètres plus loin, on passa devant des collines qui portaient de grandes taches noires en forme d'ovales de plusieurs centaines de mètres de long. On aurait dit un géant a laissé l'empreinte de sa main. Dans ces zones, le sol était transformé en poudre noire. Les arbres étaient calcinés de manière étrange. Il n'en restait qu'un mince fil qui sortait du sol et se divisait en d'autres fils plus fins.

- Napalm, commenta un des passagers mais la discussion n'alla pas plus loin.

Vers neuf heures du matin, nous étions à l'entrée d'Alger. Le premier barrage était tenu par l'armée. Ils avaient enterré un char d'assaut sur le bord de la route de sorte que sa tourelle soit au niveau des voitures. Chaque fois qu'un véhicule s'approchait, le canon l'accompagnait. J'imaginais un soldat à l'intérieur, le doigt crispé sur le bouton de mise à feu. J'espérais juste qu'il n'avait pas la tremblote.

Si tu as eu la chance de ne jamais voir ça de près, un char soviétique c'est très haut. C'est une arme redoutable, mais s'il y a un truc qu'il ne peut pas faire, c'est allumer une voiture située à dix mètres. C'est pour cette raison qu'ils avaient creusé pour abaisser le canon artificiellement. Ça à l'air très

impressionnant, mais en termes de maintien de l'ordre, je ne sais pas si c'est réellement efficace. En cas d'alerte, s'il se met à défourailler, il peut causer des dégâts collatéraux dans les chaumières à plusieurs centaines de mètres à la ronde.

Comme notre immatriculation commençait par 27, pour Mostaganem, ils décidèrent de nous arrêter. Tous ceux qui venaient de loin étaient fouillés. On se retrouva sur le bas-côté avec toutes nos affaires posées sur le sol. L'un des passagers avait l'air suspect depuis le début. Malgré la chaleur estivale, il portait un long manteau d'hiver. Quand les militaires le palpèrent, ils trouvèrent un couteau de boucherie d'un pied de long. Nous étions foutus !

Un soldat nous gardait et on n'avait pas le droit de bouger ou de parler. Le canon de 125 ne nous quittait plus. En cas de pet, il était prêt à nous envoyer un obus gros comme une bouteille d'eau minérale. L'aéroport n'était qu'à quelques kilomètres, mais il semblait si loin soudain.

En plus de la situation inconfortable, je me sentais nerveux de rester si près de militaires. En cas de fusillade, je pouvais me retrouver dans un feu croisé. Je m'approchais doucement de la barrière de sécurité. Mon plan était simple : en cas de foin, je me jetterais par-dessus et je me laisserais tomber dans le fossé en contre bas. Précaire, mais il y avait assez de végétation pour me planquer en attendant des jours meilleurs.

J'étais perdu dans mes pensées quand un gradé arriva. Bonne nouvelle : nous étions libres de partir. Même le boucher était relaxé mais sa lame fut confisquée.

Un peu plus tard, le taxi nous déposait au centre d'Alger. J'avais juste le temps de sauter dans un autre pour l'aéroport.

CHAPITRE 16

Tunis, Septembre 1994...

Sur les conseils d'une amie de la famille, je m'installais à l'hôtel Salambo près du centre-ville. L'immeuble datant de l'époque coloniale était croulant et tombait inexorablement en décrépitude. Ma chambre était petite mais avec un plafond si haut qu'il me donnait l'impression de dormir dans un silo à grains. Le lit, avec ses barres en métal, m'évoquait un hôpital pour malades mentaux. Soyons honnêtes, je ne tombais pas sous le charme de la ville. Heureusement, ce voyage forcé ne devait durer que trois jours.

Le lendemain, très tôt, je pris un bus pour le consulat de Suisse. Première erreur. Il me déposa très loin et je perdais presque une heure à trouver un drapeau helvétique dans une zone résidentielle avec des maisons huppées entourées de hauts murs.

Quand j'arrivais, le consulat n'était pas encore ouvert mais une douzaine de personnes patientaient dehors. Ouf, je n'étais pas si en retard que cela. Peu à peu, les gens arrivaient. Ils commençaient à s'asseoir sur le trottoir pour garder leur place. Chaque fois que la porte s'ouvrait, tout le monde se levait. Une fois c'était la femme de ménage qui partait. Une autre fois, c'était le jardinier qui allait chercher des outils. Les fausses alertes se succédaient.

A un quart d'heure avant l'ouverture, arrivèrent deux Algériens aux allures d'hommes d'affaires. Ils portaient des costumes sur mesure et des mallettes en cuir. Ils s'approchèrent du groupe et commencèrent à parler :

- Ecoutez-nous s'il vous plait ! On pourrait s'organiser et faire les choses proprement afin de garder notre dignité et éviter de nous bousculer chaque fois qu'ils touchent à cette serrure. Nous devons montrer aux Tunisiens et aux Suisses que les Algériens sont organisés et respectueux.

Sur ce, l'un d'eux ouvrit sa mallette et en sortit un carnet et commença à écrire des numéros sur des pages qu'il arrachait.

Ceux qui étaient là au début, comme moi, reçurent les tickets avec les premiers numéros. Moyennant ce système, on pouvait se relaxer un peu. M'éloignant de la porte, je traversais la rue pour aller attendre à l'ombre.

Quand la porte du consulat s'ouvrit pour de vrai, ceux qui étaient les plus proches, y compris les deux hommes d'affaires, se ruèrent à l'intérieur les premiers. Je courus vers la porte mais j'arrivais au moment où le gardien la claqua. A travers la grille, nous montrions nos tickets. Le gardien, un Tunisien, les regarda avec dédain et disparut.

Plus tard, les hommes d'affaires sortirent sous les huées mais le visa en poche. C'est tout ce qui comptait pour eux. Je m'en voulais de leur avoir fait confiance. Cela niait toute ma toute ma souffrance et pourquoi je voulais partir. Si nous pouvions nous organiser avec mes compatriotes et vivre dans le respect et la dignité, je n'aurais même pas eu besoin de partir en premier lieu. Ce qu'ils avaient fait me donnait aussi une leçon que je ne voulais pas prendre : c'est ainsi que marche l'immigration. Pour réussir en Europe, il faut être exactement comme ces gars : sans scrupules.

Plus tard, quand ils laissèrent entrer un second groupe, j'en étais. Sur un coin de table dans la salle d'attente, je remplissais les interminables formulaires de demande de visa puis je m'installais sur un siège en attendant qu'on me convoque.

Un peu plus tard, un fonctionnaire appela mon nom et m'indiqua une porte. Je me retrouvais dans un grand bureau coupé en deux par une vitre épaisse comme dans les banques. Ma tension artérielle baissa d'un coup quand je reconnus le préposé. C'était le même qui officiait à Alger et m'avait refusé le visa en 1991.

Il ne se souvenait plus de moi ou bien faisait semblant. La partie s'annonçait difficile. Meticuleusement, feuille après feuille, il inspecta mon dossier. Posément, il retira ses lunettes et me regarda droit dans les yeux :

- Monsieur, il manque un papier

- Il a dû vous être faxé, répondis-je

Je savais de quoi il parlait. C'était THE papier ! Normalement, l'école à Lausanne avait envoyé une demande pour moi aux services cantonaux et ceux-ci avaient envoyé leur accord au consulat. De mauvaise grâce, il se leva et alla récupérer un panier plein de documents officiels et commença à les feuilleter à la recherche de mon nom.

Au bout de quelques minutes, il en avait fait le tour.

- Je suis désolé, on n'a rien

Il avait l'air réglo.

- Ok, je vais appeler en Suisse pour régler cela. Je peux revenir demain ?

- Faites seulement.

Mon premier réflexe fut d'aller à l'hôtel pour annuler la chambre et déguerpir. Le budget que j'avais pour trois jours, je devais le faire durer... indéfiniment.

Avec ma petite valise, je remontais les contre-allées de l'avenue Bourguiba à la recherche de l'hôtel le plus minable possible. Je n'avais pas besoin de chercher longtemps. Je trouvais une bâtisse sur le point de s'écrouler avec un nom prétentieux sur l'entrée.

Pour une somme dérisoire, je louais un lit dans un dortoir où trois autres jeunes Algériens végétaient. Ils avaient fui la violence mais leurs moyens ne leur permettaient pas d'aller plus loin. Mon seul mérite était d'avoir une tante en Suisse.

Mes compagnons d'infortune racontaient tous des histoires tirées du même film d'horreur. Ils avaient tous connu la peur, la mort et la répression. Ils me mirent en garde contre les flics tunisiens qui étaient des brutes. L'un d'eux en avait fait les frais. Ils l'agressèrent sur une plage et le mirent en cellule pour la nuit.

J'appelais ma tante. Je n'avais que trente secondes pour expliquer la situation. Elle promit d'aller voir les autorités

cantonaux et le téléphone coupa. Je ne pouvais qu'attendre et aller voir le consulat de temps en temps.

Le lendemain, je décidais de sortir très tôt pour faire le chemin à pieds. Il n'était plus question de bus ou de taxi. Les fonds étaient limités. J'avais quelques centaines de Francs Français de secours, mais je ne pouvais pas y toucher pour le roulement.

Je marchais le long d'une longue rue déserte quand je vis un flic au loin. Il était debout au milieu de la chaussée comme un qui ferait de la circulation sauf qu'il n'y avait pas de circulation. Il était à plusieurs centaines de mètres de moi, mais je sentais que son regard me suivait. J'hésitais à tourner dans une ruelle, mais une petite voix me dit que cela serait une très mauvaise idée.

Quand j'arrivais à son niveau, il me fit signe de venir. Il me demanda ce que je faisais dans le coin. J'expliquais que je cherchais le consulat suisse et qu'il serait bien aimable de m'indiquer la direction. En mettant en avant le côté officiel de ma mission, j'espérais le cadrer.

Sans répondre à ma question, il demanda à voir mes papiers. Je sortais mon passeport. Il le consulta soigneusement, puis me demanda :

- Si tu cherches des filles, je peux t'emmener.

J'étais soulagé intérieurement. Il rabattait pour un bordel. En Afrique, il vaut mieux tomber sur un corrompu que sur un pervers. Le corrompu est un homme d'affaires avec lequel on peut toujours s'arranger.

Tout en restant calme et affable, je lui expliquais que mon timing de la journée ne me permettait pas de répondre positivement à son offre mais que j'allais la mettre de côté et revenir vers lui plus tard. Il me regarda calmement me dit :

- Si tu ne veux pas de filles, c'est que tu es un terroriste islamiste

Je crois qu'aux islamistes, il vendait des petits garçons. Il était pervers et corrompu. Soudain, une voiture de police

s'approcha. Sans un mot, le flic me rendit mon passeport et me fit signe de partir. Visiblement, il n'avait pas envie d'impliquer ses collègues dans ses affaires. Pressant le pas, je m'éloignais avant qu'il ne change d'avis.

Au consulat, on me fit entrer sans tarder. J'étais un habitué maintenant. Le préposé fouilla encore dans le casier puis hocha négativement la tête. Rien.

De retour à l'hôtel, j'appris une terrible nouvelle : le chanteur Cheb Hasni venait de se faire assassiner dans les rues d'Oran. C'était peut-être les islamistes ou peut-être les services de l'Etat pour accuser les islamistes. Quand il y a une guerre en Afrique, il n'y a pas les bons et les méchants. Il n'y a que les méchants.

S'il y a une chose qui survenait avec une régularité qui ne se démentait jamais, c'était l'assassinat des artistes et intellectuels de notre pays. Des personnes comme il n'en naît qu'une par génération étaient régulièrement abattues. Pour réaliser notre désastre, imaginez la France si ses plus grands artistes n'avaient jamais existé : Halliday, Aznavour, Goldman, Ventura, Blier, Delon, Belmondo, Audiard...

Notre patrimoine culturel était rayé de la carte par des forces puissantes et obscures qui voulaient nous transformer en un autre peuple.

Je restais deux semaines en Tunisie. Quand le document arriva, je n'y croyais plus déjà. J'allais au consulat juste pour la forme. J'entrais dans le bureau et j'attendais qu'il hoche la tête pour repartir. Dès qu'il me vit, le fonctionnaire me lança :

- Tout est en ordre. Si vous avez votre passeport, on va vous délivrer le visa.

Quelques minutes plus tard, je sortais du consulat avec dix tonnes de moins sur mes épaules. J'arrivais à l'hôtel où je célébrais avec mes compagnons du dortoir. Le passeport passait d'une main à l'autre. Ils regardaient le visa et le touchaient. Par procuration, ils voyageaient eux aussi.

Depuis la Suisse, ma tante me demandait de prendre un vol Tunis-Genève. Elle ne voulait plus que je remette les pieds en Algérie. Jusqu'en Europe, notre pays faisait régulièrement la une des journaux. Mais pour moi, il n'était pas question de fuir comme un voleur. Je voulais revenir à la maison, voir mes parents et partir la tête haute. Cette décision a failli me coûter la vie.

J'allais dans une agence de Tunis et je confirmais mon départ pour le lendemain. Pour calmer les inquiétudes de ma tante, j'achetais aussi un billet Alger-Oran. On me dit qu'on ne pouvait pas me garantir de place, mais j'avais un plan.

Le lendemain matin, je saluais mes compatriotes et je leur distribuais ce qui me restait de monnaie locale et je sautais dans un taxi pour l'aéroport. Pendant qu'il s'éloignait, je regardais cette ville que je n'avais plus envie de revoir de ma vie.

A l'aéroport, je cherchais le chef d'escale. Sur simple demande, il me donna le nom du commandant de bord. Ce n'est pas un secret d'Etat, le commandant se présente toujours aux passagers au début de chaque vol. Bingo ! Je le connaissais. En fait, j'en connaissais au moins une douzaine mais celui-ci ne pouvait mieux tomber. Ancien élève de ma mère, j'avais volé un peu avec lui à l'aéroclub et il était toujours prêt à me rendre service.

Au moment de l'embarquement, je le trouvais avec les hôtesses. Je lui fis signe et il me dit d'aller prendre place. Pour une fois, les choses se passaient comme je voulais.

Dès la fermeture des portes de l'avion, un steward vint me chercher. J'allais faire le vol dans le cockpit. Le poste du Boeing 737 a un siège à strapontin situé un peu en arrière de la console centrale. Quand on y est assis, on a une vision interrompue sur les instruments et les hublots devant. Mon ami me passa un casque afin que je puisse entendre les communications radio et participer aux conversations internes.

J'attendais que l'avion atteigne son altitude de croisière et que les transmissions radio se calment pour passer mon billet

Alger-Oran à mon ami. Il siffla :

- Tu n'as pas de OK ?
- Non, mais il faut que je rentre à Oran à tout prix
- Stand-by. J'appelle les OPS et on voit qui fait le vol

Sur une fréquence spéciale, il appela le service des opérations de la compagnie aérienne. En une minute, on lui communiqua les noms des pilotes qui faisaient le vol pour Oran. Je ne les connaissais pas, mais lui si. Il garda mon billet et me promit de faire quelque chose une fois au sol.

L'atterrissage se passa après une arrivée sur la baie et une longue approche au-dessus de la mer.

A l'aéroport, il y avait une immense bousculade devant les guichets d'enregistrement pour Oran. Sans l'intervention que je venais de solliciter, je n'aurais eu aucune chance. Soudain, je vis mon ami arriver. Il portait un long manteau au-dessus de son uniforme et il m'attira dans un coin. De sa poche, il sortit une carte d'accès :

- Le vol est super plein. Il n'y avait pas une seule place de libre. Par contre, j'ai négocié pour toi. Le commandant de bord est prêt à te prendre dans le cockpit.

Pour me faciliter encore les choses, il donna ma valise à un agent, puis m'accompagna jusqu'à la salle d'embarquement. Une fois rassuré, il me souhaita bon voyage et me laissa. Il devait faire un autre vol pour Paris.

Pendant que je patientais, la salle se remplissait de passagers et soudain j'entendis des éclats de voix. Un homme se prenait la tête avec des employés de l'aéroport. Il insistait pour aller à Oran mais on lui répétait sans arrêt qu'il n'y avait plus de place. Il semblait énervé et agressif.

Au bout d'une heure d'attente, un car arriva et on monta dedans. Il fit un court trajet pour nous déposer au pied de l'avion stationné quelques centaines de mètres plus loin. J'embarquais par l'avant et montrais ma carte d'accès à l'hôtesse. Dès qu'elle vit la signature du commandant de bord,

elle ouvrit la porte du cockpit et me fit entrer. Les pilotes me saluèrent chaleureusement et m'invitèrent à déplier le strapontin pour m'installer.

Ils consultaient leurs cartes ainsi que les manifestes de chargement. Comme il faisait chaud, les deux hublots coulissants avaient été ouverts créant un agréable courant d'air.

En me penchant un peu, je vis un homme sortir de la salle d'embarquement et courir vers l'avion. C'était le passager furieux de tout à l'heure. Je ne sais pas comment il avait pu passer tous les cordons de sécurité. En quelques secondes, il fut hors de ma vue puis j'entendis ses pas pressés sur les marches l'escalier mobile. Il arrivait.

Une altercation violente éclata. A travers la porte, j'entendais une hôtesse dire que l'avion était au complet, puis une voix d'homme qui répond :

- Je sais qu'il y a une place dans le cockpit, je la veux !
- Non, répondit l'hôtesse, il y a déjà quelqu'un dessus
- D'accord, je vais le tuer et prendre la place
- Ah, vous êtes armé ?!

Immédiatement, je me retournais vers le commandant de bord : je ne veux plus partir. Je cède ma place !

D'un bond, le commandant de bord se leva. Il me jeta littéralement sur le copilote afin de passer. Il ouvrit la porte juste assez pour sortir puis la referma derrière lui. Simultanément, le copilote avait appuyé sur le bouton de la radio qui était sur la fréquence de la tour de contrôle :

- On a un homme armé à bord. Un seul. Envoyez l'équipement s'il vous plaît

Mon cœur battait la chamade. Je regardais le hublot ouvert. Ma seule option était de sauter à travers. En un bond, je

pouvais être dehors. C'est même la voie d'évacuation officielle des pilotes. Par contre, je n'aurais jamais le temps de déployer la corde et de me laisser glisser proprement. Si je me cassais quelque chose en tombant, j'étais mort. Comme devinant mes pensées, le copilote posa la main sur moi :

- Ne bouge pas !

Quelques secondes après l'appel, *l'équipement* arriva. Je vis une demi-douzaine de véhicules foncer sur l'appareil. Il en surgissait de tous les côtés. Certains devaient rouler à plus de cent kilomètres heure pour prendre position.

Une Nissan freina brutalement en bas de l'escalier mécanique et plusieurs hommes en descendirent. Sans perdre une seconde, ils envahirent l'avion. Tout se passa très vite. De ma position, je les vis monter en courant. J'entendis une formidable bousculade derrière la porte puis je les vis redescendre en tenant un corps. Deux hommes le traînaient par les pieds, deux autres le tenaient par un bras alors que sa tête tapait sur les marches.

Une voiture blanche équipée d'un panier à salade recula et notre pirate de l'air fut jeté dedans sans ménagement.

L'incident était clos.

Pas vraiment.

Deux mois plus tard, des terroristes s'infiltraient sur le même tarmac et embarquaient sur le vol Air France 8969. La suite tout le monde la connaît.

J'eus la vie sauve grâce à la rapidité des services de sécurité de l'aéroport d'Alger. Si nous avions été dans une station de bus ou de taxis, il m'aurait abattu sans problèmes. Au pire, il aurait pu dire que je ressemblais à un terroriste. Beaucoup d'Algériens, des plus malins que moi, sont morts aussi facilement.

CHAPITRE 17

Oran, Octobre 1994

Je préparais ma valise et j'allais faire mes adieux à mes amis. J'allais partir pour longtemps cette fois. A la vitesse à laquelle les événements se déroulaient, personne ne savait qui serait en vie et qui serait mort le lendemain.

Les civils cherchaient à rester en dehors de tout cela, mais ce n'était pas toujours possible. Un matin un fourgon de police s'arrêta à mon niveau alors que je marchais avec mon jeune oncle Mustapha. On nous donna un nom, celui d'un voisin, et on nous demanda si on savait où il habitait. On hocha la tête négativement avec un tel naturel qu'ils dégagèrent sans poser plus de questions.

Toi, tu serais peut-être du genre citoyen avec sens civique et sachant que le gars est un islamiste, tu le donnerais en te disant qu'en voilà un de moins. Laisse-moi te donner un autre exemple.

Été 1994, Oran... Des islamistes allaient chaque matin acheter une grande quantité de pain chez un boulanger de la ville. Observateur, il les identifia et comprit que le pain allait probablement vers le maquis. Poussé par un sens civique au-dessus de la moyenne, il appela la police. Le lendemain, ils posèrent une souricière et arrêtaient les islamistes. Ne les voyant pas revenir, leurs amis téléphonèrent à leur contact chez les flics qui leur raconta toute l'histoire.

Le matin suivant, quand il ouvrit la boulangerie, il y avait des clients bizarres qui l'attendaient. Ils se saisirent de lui et le firent entrer dans le four. Sale histoire. Quand les Africains se battent, il n'y a pas des bons et des mauvais. Il n'y a que des salauds et survivre, c'est rester en dehors.

Le lendemain au lever du soleil, j'embarquais dans un vol pour Alger. Encore dans le cockpit, mais sans personne qui tente de me tuer cette fois. L'avion était un Boeing 727. Le cockpit est très grand parce qu'en plus des deux pilotes, un y a un mécanicien navigant. Quand celui-ci se pencha sur la console

centrale pour pousser les trois manettes de gaz, les aiguilles du fuel flow s'animèrent en premier. Le temps de compter jusqu'à trois et les aiguilles des tours, N1 et N2, commencèrent à bouger. Enfin, l'EPR commença à monter. C'est ce dernier paramètre qui donne le rapport entre la pression à la sortie et l'entrée du réacteur. Quand le moteur est éteint, il affiche 1 parce que les deux pressions sont identiques. Je vous parle d'aiguilles parce que dans le cockpit du Boeing 727, on n'entend quasiment pas les réacteurs qui sont situés loin derrière. Ces trois Pratt & Whitney sont si bruyants qu'ils réveillent des villages à des kilomètres à la ronde mais les pilotes ne les entendent pas.

Comme mu par une force mystérieuse, l'avion commença à accélérer le long de la piste. Une fois qu'il eut affiché la bonne puissance, le mécanicien recula et le commandant de bord posa sa main sur les manettes des gaz. Au moindre problème, il était prêt à les ramener à zéro pour annuler le décollage. Auquel cas, les aérofreins se seraient déployés automatiquement.

- V One ! Annonça le copilote

Le commandant de bord retira sa main des gaz. Quoi qu'il arrive, le décollage devait se poursuivre. En fait, il n'y avait plus de distance pour s'arrêter avant la fin de la piste.

- VR ! Rotate !

Le commandant de bord tira doucement sur le manche et le nez de l'avion commença à se soulever.

- V Two !

L'avion était léger ce jour-là. Le train principal n'avait même pas quitté le sol que le copilote annonçait V2. C'est une vitesse importante qui permet d'obtenir un contrôle latéral suffisant en cas de panne moteur. Elle est toujours annoncée lors des décollages mais la montée se fait généralement à V2 + 10 nœuds.

Dès que l'avion quitta le sol et le variomètre confirma un taux de montée positif, le copilote se pencha sur sa console et remonta une grosse manette se terminant par une roulette. Un bruit sec se fit entendre sous nos pieds, le train d'atterrissage commençait la séquence de rétractation. Durant ce transit, trois voyants passèrent de vert à ambre puis s'éteignirent l'un après l'autre au fur et à mesure que les trappes se refermaient. Nous venions de passer le bout de piste.

Mis à part quelques turbulences qui mettaient à l'épreuve la solidité de mes harnais, le vol se déroula sans problèmes. Comme le 727 n'a aucun moteur qui vient déranger l'aérodynamique des ailes, il peut planer sur des distances phénoménales. A cent cinquante kilomètres d'Alger, le commandant de bord réduisit les gaz au minimum. Dans un premier temps, imposa au pilote automatique de garder la même altitude. La vitesse baissa progressivement. Puis dans une petite fenêtre ressemblant aux compteurs des lecteurs de cassettes audio, il entra une altitude inférieure communiquée par le contrôleur aérien. Le nez de l'avion glissa sous l'horizon et l'aiguille de l'altimètre commença à revenir en arrière.

Un quart d'heure plus tard, la piste apparut au loin. Une lampe bleue accompagnée d'un son grave clignota plusieurs fois pour signaler le passage au-dessus du marqueur externe d'approche. Les conversations s'arrêtèrent dans le cockpit. Les pilotes semblaient relaxés mais en même temps concentrés sur leurs tâches respectives.

Cran après cran, ils sortirent les volets. De grandes surfaces se déployèrent à l'avant et à l'arrière des ailes pour permettre à l'appareil de voler de plus en plus lentement. Au fur et à mesure que les volets se déployaient, les pilotes devaient avancer les manettes de gaz ; autrement, le Boeing tomberait comme une pierre. Ils avancèrent encore les manettes quand le train d'atterrissage fut actionné. Les lampes ambres « transit » s'allumèrent suivies par des vertes qui signifiaient que les trains étaient sortis et verrouillés. Une bonne nouvelle à chaque fois.

Dans cette configuration, l'avion faisait presque autant de vacarme qu'au décollage alors qu'il passait au-dessus des villages qui se réveillaient.

Une fois au-dessus de la piste, le Boeing se mit à planer. L'effet sol se manifeste quand les avions sont à quelques mètres de hauteur et leur donne un supplément de portance qui les fait planer sur de longues distances. Le 727 est très sujet à cela. Il glissa sur l'air matinal en avalant quelques centaines de mètres de piste puis se posa enfin.

Trois minutes plus tard, nous étions face au terminal. Je remerciais l'équipage pour son hospitalité et je fonçais vers mon destin. C'était la dernière fois que je prenais un Boeing 727. Magnifique appareil !

Je passais les frontières sans trop de soucis. Je possédais une autorisation de sortie valable trois mois que j'avais obtenue dans des conditions rocambolesques. Pourtant, il me restait une dernière porte à passer pour arriver dans la salle d'embarquement quand une femme en uniforme de l'armée me fit signe de l'accompagner.

Dans un petit isoloir muni d'une table, elle fouilla mon sac.

A un moment donné, elle me demanda :

- Vous allez en Suisse ?
- Oui
- Vous partez pour toujours ?

C'était plus une affirmation qu'une question. Elle avait l'air franche et sincère. Réglo.

- Oui, je pars pour toujours
- Bonne chance, dit-elle en me rendant mon porte-documents.

Trois heures plus tard, je marchais dans le passage souterrain qui connecte les satellites au bâtiment principal de l'aéroport de Genève. Les publicités vantant des montres de Rolex,

Jaeger le Coultre ou Blancpain me donnaient l'impression d'atterrir sur une autre planète.

CHAPITRE 18

Fin 1994, Lausanne

Je faisais un retour gagnant en Suisse. Le lendemain de mon arrivée, j'étais en terminale à l'école Lémania de Lausanne. Je sais ce que tu vas dire : j'ai déjà eu mon bac en Algérie. En fait, il y avait deux problèmes avec ce Bac. Le premier est qu'il n'est pas tellement reconnu à l'étranger. La reconnaissance internationale des diplômes est fonction de la crédibilité des institutions qui les délivrent. Les nôtres avaient un gros déficit sur ce point-là. L'autre souci est qu'on ne m'avait pas remis de diplôme.

Le premier jour, je commençais par le cours de français. La prof nous donna une heure pour faire une rédaction sur un thème imposé : racontez comment vous avez passé l'été. Pendant que mes camarades se penchaient sur leurs copies, je regardais ma feuille blanche. Que pouvais-je raconter ? Mon oncle qui se fait butter après une fusillade avec la police ? Ou bien l'armée qui débarque chez-nous ? Ou bien mon camp de vacances chez les islamistes ? La question était « bateau » mais elle me déroutait. Mon voisin de table remplissait un feuillet toutes les trois minutes. C'était un Russe. Il utilisait de l'encre marron et écrivait en français avec des petits caractères qui ressemblaient à du cyrillique.

Quand sonna l'heure, j'étais en sanglots devant ma feuille toujours blanche. Je m'excusais et je quittais la salle. Après quelques minutes dans le couloir, je décidais de revenir et de me battre comme on se bat pour la vie.

Dans la semaine, je m'inscrivais chez Amnesty International et Pro-Senectute. Si la première ne se présente pas, la seconde est une association qui prend soin des personnes du troisième âge. Les vieux comme on dit. Chaque week-end, ils louaient un train entier et organisaient des sorties. Typiquement, on allait vers des villages pittoresques où tout le monde jouait au Jass. En tant qu'accompagnateur, je n'avais pas besoin de maîtriser ce jeu de cartes, mais je restais disponible pour aider. Parfois,

j'allais aussi tenir des stands d'information. Je me sentais réellement utile à quelque chose pour ma société d'accueil.

Hélas, je ne peux pas dire la même chose d'Amnesty International. Dès le premier jour, on m'expliqua les prix des livres, des t-shirts et des autocollants. Je devais tenir la boutique et essayer de vendre au maximum. Je trouvais le procédé un peu étrange mais, à la rigueur, il faut bien que cette association finance ses actions. Durant mes tours de garde, je recevais des appels internationaux désespérés. Du fond de l'Afrique ou de l'Asie, des gens trouvaient notre numéro et nous appelaient. Certains voulaient de l'aide, d'autres des conseils, d'autres juste trouver une oreille à qui raconter leur cauchemar. La communication était souvent de mauvaise qualité et j'imagine qu'elle devait être ruineuse.

Quand je demandais aux responsables de l'association des conseils pour mieux gérer ces appels, la réponse me donna une très grande baffé :

- Il faut faire en sorte qu'ils ne rappellent plus. Il faut leur donner le numéro d'Amnesty Londres ou Zurich ou n'importe quoi. Juste arrange-toi qu'ils ne rappellent plus ici.

En même temps, ils semblaient particulièrement préoccupés par le nombre de t-shirts vendus. Ces derniers arboraient des dessins qui avaient été offerts par Poussin – Gérald pas Nicolas – et nous en stockions pour toutes les tailles.

Une fois de loin en loin, on se réunissait pour écrire plusieurs fois la même lettre à un dictateur. On lui demandait poliment de libérer des prisonniers ou de cesser de tuer des civils. Peu à peu, je commençais à comprendre le charity business à l'américaine. On prend une cause : les droits de l'homme, les cancéreux, les orphelins... et on lance un tas de volontaires sur des activités lucratives. Ils bossent gratuitement et ramènent l'argent pour financer les salariés de la boîte. De temps en temps, on fait une action symbolique pour justifier son existence et le tour est joué.

Quelques semaines plus tard, on me vira d'Amnesty International. Une responsable me convoqua et m'informa

qu'ils n'avaient plus besoin de volontaires. J'avais du mal à le croire, mais je venais de me faire éjecter d'une association humanitaire.

Un peu plus tard, je rejoignis les pompiers de Lausanne où je passais plusieurs années. En plus de manipuler des lances à incendie, briser des murs au marteau piqueur ou descendre la façade d'un immeuble en rappel, j'appris surtout quoi faire si je me retrouvais face à un enfant sorti d'une voiture accidentée. Cela aussi c'était une revanche sur la vie.

CHAPITRE 19

Londres, 2015...

Il ne se passe pas un jour sans que j'y pense. Qu'est ce qui nous a pris de détruire notre pays au point de devoir nous réfugier chez d'autres peuples ? Comme par hasard, nous fuyons vers des pays qui ont rangé la religion au placard depuis des lustres. Les cinq premiers pays musulmans dans le monde sont : l'Indonésie, le Pakistan, l'Inde, le Bangladesh et le Nigeria. Je n'ai jamais entendu parler d'un Maghrébin qui y a immigré. Nous nous sentons bien que dans les pays chrétiens. Mais chut : il ne faut pas le dire trop haut.

L'erreur a probablement été commise en 1962. Au lieu de fonder un nouveau pays sans complexes, un peu comme les USA, nous avons absolument voulu revenir vers « nos racines d'avant colonisation ». Hors, la France n'avait pas arraché l'Algérie des mains des Algériens, mais des mains des Turcs. Celui qui a signé la reddition d'Alger, Dey Hussein, était un turc né à Smyrne. D'ailleurs, il a même tenté de demander l'asile à la France mais devant le refus de Paris, il s'est planqué en Italie lui et ses femmes jusqu'à sa mort.

Les Turcs étaient arrivés en 1516 ! Avant, il y avait pêle mêle des Romains, des Espagnols et plein de dynasties – des affaires familiales – qui se renvoyaient les unes les autres. Quelle identité tirer de tout cela ?

Rien.

Dès le départ des Français, les Algériens commencent à chercher une identité. A tout prix.

C'est là que l'arabisme arrive. En fouillant dans les égouts de l'Histoire, on espérait sortir avec quelque chose de valable à laquelle nous pouvions plus ou moins nous identifier.

En fait, on n'a pu trouver que des torrents de merde un peu à l'image de la cave de la Cité de l'Air. Avec application, puis aidés par les saoudiens et les islamistes égyptiens, on déterra les anciennes querelles, les cadavres, les discours de haine, la discorde et toutes les saloperies qui étaient en quiescence depuis des siècles.

Nous voulions devenir des Arabes. L'affirmation est aussi ridicule que celles des écoles de la République avec leurs grotesques ancêtres gaulois. Tests ADN à l'appui, je suis 81.6% du Maghreb, 14.7% d'Europe et seulement 0.6% du Moyen-Orient. Mes concitoyens ne doivent pas être très différents. Mais comme le disait Ibn Badis dans les années quarante : nous sommes des Arabes et celui qui dit le contraire est un menteur. Un pays niant la réalité et construisant sur des dogmes de cet acabit, ne peut pas aller loin.

Aujourd'hui, les Algériens s'entretuent sur la base des opinions que les uns et les autres peuvent avoir sur des conflits entre des tribus saoudiennes qui ont vécu il y a plus de mille ans. Cela serait un peu comme si les habitants du Mexique se battaient au sujet des guerres qu'il y a eu entre les couronnes de France et d'Angleterre au Moyen-Age.

* * *

Après ma seconde arrivée en Suisse, je décidais de travailler seize heures par jour pour apprendre tout ce que je pouvais. Je passais mon Bac français que j'obtins avec « mansion » comme on dit aujourd'hui. Quand on me donna un joli diplôme imprimé sur du papier épais, je le prenais comme une revanche sur la vie. A chaque échec dans mon parcours, j'essaye d'associer plus tard une réussite symbolique qui ferme le cycle.

Je fis des études longues et pénibles à l'Ecole Polytechnique de Lausanne. La pénibilité vient du fait que j'ai failli crever de faim à plusieurs reprises. J'arrachais aussi une inscription à l'ENAC et en 1999, j'obtins un diplôme de pilote de ligne. Un

rêve d'enfance se réalisait. Les entreprises algériennes continuèrent à ignorer mes CVs. Je finis par me faire une raison et cesser de les embêter.

En même temps, durant mon séjour en Suisse, je continuais à vivre au rythme des nouvelles qui venaient d'Algérie. La violence avait pris des proportions ahurissantes. Certaines semaines on affichait des bilans de nettoyage ethnique. La nuit, des gens armés tombaient sur des villages et égorgeaient tous leurs habitants. Le matin, la police venait compter les morts. En septembre 1997, plus de 400 personnes, hommes, femmes, enfants, furent égorgés comme des moutons au village de Bentalha. La nouvelle fit le tour du monde. Il n'eut jamais d'enquête.

Quand les hostilités commencèrent, on savait – à peu près – qui tuait qui. Quand un islamiste mourrait, c'était certainement le fait des services de l'Etat. Au contraire, quand un militaire ou un flic se faisait assassiner, la logique voulait que ce soit des islamistes. A partir de la saison 1994 – 1995, ce schéma ne tenait plus la route. Tout le monde tuait tout le monde. Même les islamistes tuaient les islamistes. La mort frappait anarchiquement et ne semblait plus avoir de logique. Les massacres des villages furent particulièrement traumatiques pour les Algériens. Qui avait intérêt à s'acharner sur ces pauvres gens ? Réponse : personne. Qui les tuait ? Chacun avait sa théorie : les islamistes, l'Etat pour accuser les islamistes, les islamistes pour accuser l'Etat. Les plus incrédules pensaient à des tueurs qui arrivaient d'ailleurs par le ciel puis repartaient quand le jour se levait. Des zombies volants en quelque sorte.

En 2015, le temps semble avoir donné la réponse définitive à ces interrogations. Les images d'horreur qui viennent de Syrie et d'Irak montrent sans équivoque qui aime égorger des humains et jouer avec leurs têtes. A l'époque de Bentalha, il n'y avait pas de smartphones, autrement, nous aurions eu des images similaires.

Au fil des années, les services de l'Etat se renforçaient. L'Algérie investissait en moyens de protection et la police reçut plus de moyens et d'équipements. La psychologie du pouvoir changea également. Il comprit que s'il continuait à terroriser la population, personne n'allait le distinguer d'un islamiste égorgeur. Abandonnant la répression aveugle et tout azimut, les services de l'ordre commencèrent à travailler de manière ciblée et plus efficace. Les maquis étaient nettoyés aux ratissages. Les islamistes n'avaient plus de répit. Peu à peu, ils comprenaient que la partie était perdue ; juste une question de temps.

Dès que la chance commença à tourner en Algérie, les islamistes commencèrent à refluer vers l'Europe. Une simple demande d'asile et le tour était joué. D'où j'étais en Suisse, j'en voyais débarquer quasi-quotidiennement. Comme me l'a dit l'un d'eux :

- Allah les a aveuglés les mécréants. Aucun frère ne s'est fait refuser l'asile en Suisse.

Quand le vol Swissair 111 s'écrasa en septembre 1998, le bilan de 229 morts prit des allures de tragédie nationale pour un pays aussi petit que la Suisse. Je vis des islamistes dire « bien fait pour eux ». Tout en se réjouissant, ils continuaient à vivre d'allocations et aides sociales versées par les « mécréants ». Je pris ce crash en pleine figure. A l'époque, j'étais équipier chez McDonald's. Plusieurs de mes collègues étaient sur ce vol. J'en faisais des cauchemars sur fond de Cargo Culte de Gainsbourg.

Malgré les protestations des autorités algériennes, l'Europe régularisait en masse. Je vis même des gens devenir islamistes juste pour s'attirer les faveurs de l'administration helvétique. En quelques mois, ils étaient pires que les vrais.

N'étant pas islamiste, n'ayant pas commis d'actes de terrorisme, je fus viré de Suisse à la fin 1999. On me demanda même de payer 30 Francs de frais administratifs pour partir. Je

les envoyais balader et je partais sans payer. C'était la première fois que je décidais de mépriser leurs lois. J'étais même prêt à leur envoyer une bite de cheval par la poste.

En quittant la Suisse, je commençais déjà à devenir cynique. Je ne parlais plus qu'en images d'en-dessous de la ceinture. Partir en France ne m'a pas arrangé non plus ! Comme les compagnies de mon pays d'origine ne répondaient pas à mes CVs en rapport à l'aviation, je décidais de changer de carrière. En 2002, après des années de galères diverses qui m'emmenèrent jusqu'en Asie, je décidais de repartir à zéro : je m'inscrivais en Fac de médecine à Grenoble.

La première année est basée sur un concours classant. Il y a tellement d'étudiants en amphi, que je devais arriver avant 5 heures du matin pour faire la queue afin de trouver une place assise. Je n'étais même pas le premier arrivé ! En attendant 8 heures, je révisais. Apprendre par cœur et encore par cœur : tous les muscles, tous les os, tous les nerfs, tous les organes et en détail. Même les vertèbres sont à apprendre une par une. Elles sont toutes différentes.

En même temps, je prenais fait et cause pour une association de victimes. Début janvier 2004, juste quelques jours après les fêtes du Nouvel An, un Boeing 737 qui allait à Paris s'écrasa au décollage depuis Charm al Sheikh en Egypte. En plus de l'équipage, 132 Français y laissèrent la vie. Pas un corps intact. Une boucherie.

Parlant Arabe, ayant une formation aéronautique, n'étant pas sous pression professionnelle d'une compagnie aérienne, je répondais à l'appel des familles des victimes. Certains avaient perdu 11 membres des leurs dans le crash. Je parlais à un homme qui s'était retrouvé avec les clefs de 3 maisons vidées pour toujours de leurs occupants. Des générations de gens voyageaient en même temps et avaient péri cette funeste nuit.

Comprendre. Obtenir des explications. S'assurer qu'une enquête sérieuse tienne place. Obtenir des dédommagements

pour les victimes, tels étaient nos objectifs. Des pilotes, des ingénieurs de vol et des techniciens s'étaient joints à l'équipe. Nous étions tous des bénévoles et notre mission était une affaire d'honneur.

Quand je tombais à force d'étudier l'anatomie, la physiologie rénale ou l'embryologie, je passais des week-ends entiers à éplucher des milliers de pages de comptes rendus confidentiels et de rapports liés à l'activité de l'association Charm al Sheikh. Je montais régulièrement à Paris pour des réunions de travail. La moindre bribe d'information arrachée, apportait une forme de consolation aux familles. La cellule technique où j'officialiais avait également pour rôle de fournir du matériel aux cabinets d'avocats qui représentaient les ayant-droits. Il nous fallait confondre les responsables de la tragédie en mettant en lumière leurs manquements. On ne peut pas causer une hécatombe puis dire « circulez, il n'y a rien à voir » c'est faute à pas de chance.

Comme les choses n'allaient pas assez vite, on décida de nous rendre en Egypte. J'étais le seul arabophone de l'équipe, mais je faillis ne pas partir : il faut un visa pour les Algériens. Sur demande du Quai d'Orsay, l'ambassade d'Egypte me délivra un visa de « courtoisie » sans exiger le moindre dossier.

Au Caire, on fut accueillis par des responsables du Ministère du Transports local et des représentants du bureau d'enquêtes et accidents. On nous flanqua également de deux baby-sitters moustachus et équipés d'AK-47. Dans les pays arabes, cette arme posée sur une table basse a toujours un effet relaxant.

Le programme de la semaine ne permettait pas une minute de repos. J'étais sur le pont de six heures du matin jusqu'à minuit. Rencontres avec le procureur général du Caire, audience avec le ministre des transports, réunions avec les familles égyptiennes et leurs avocats, déplacement à l'ambassade de France... A chaque fois, je devais user de patience et de diplomatie pour briser la glace et faire passer le message entre des cultures si différentes. Les portes s'ouvraient.

Le moment fort fut la visite du hangar où ont été gardées – sous scellés – les pièces du Boeing. Tout ce que les marins et autres secouristes avaient pu repêcher après le crash en mer était là ; que des miettes. Même l’acier était déchiré, tordu et broyé au-delà de toute possibilité de reconnaissance. Les enquêteurs travaillaient à la loupe et au microscope bifocal. Une grosse poutre tenait contre le mur. Elle avait été tordue plusieurs fois et des lambeaux de métal avaient été arrachés. Personne n’aurait pu sortir vivant d’un choc aussi violent. Un peu plus loin, un tas d’un mètre de haut contenait des effets personnels : des sacs, des bouteilles de crème solaire, des pions d’échecs et des jouets pour enfants. En sortant de ce hangar, j’avais la nausée.



Réunion Sheraton du Caire. Je suis la boule de cheveux à gauche

Après quelques meetings avec d’autres officiels, je partais manger avec une reporter de TF1 ; Nahida Nakad. Cette femme avait fait le tour du monde et passait sa vie à aller là où les news les plus chaudes se déroulaient. J’étais positivement impressionné par son énergie et son courage. Elle me changeait de celles qui militaient pour le droit de se faire enfermer dans un sac.

Dans la journée, je passais au JT de TF1. Quand la délicieuse Claire Chazal prononça mon nom avec un « je ne sais quoi » dans la voix, j'eus l'impression de fondre sous le soleil torride de la mer Rouge. Le buzz boostait la cause. Les politiques ne marchent qu'à ça : plus les journalistes en parlent, plus ils s'intéressent à toi et se plient en quatre pour t'aider. Il n'y a pas de limites : cela peut monter jusqu'au président de la République.

La semaine se termina. J'avais serré des centaines de mains, bu des dizaines de tasses de thé, rencontré plus de visages que je pouvais me souvenir et attrapé la pire dysenterie de ma vie. Notre vol pour Paris était prévu à trois heures du matin. On libéra nos chambres du Sheraton et on faussa compagnie aux moustachus pour une petite balade dans les rues bondées du Caire.

Le soir, l'Ambassadeur de France en Egypte nous invita à manger sur une péniche qui faisait des allers-retours entre deux ponts sur le Nil. C'est une distraction très prisée par les touristes. Pendant le repas, on continua à parler « boutique ». Jusqu'à la dernière minute de la dernière heure, il fallait continuer à faire du lobbying. Une information, une promesse, une concession, un contact, un détail, tout est bon à prendre. Même quand l'ambiance est détendue, il ne faut jamais oublier qu'on est là pour affaires.

L'Airbus A340 d'Air France décolla à l'heure. Dès qu'il arriva à son altitude de croisière, toutes les lumières furent éteintes et l'équipage disparut. Je décidais de dormir.

Le matin, à Charles de Gaulle, je saluais mes compagnons qui se confondaient en remerciements et je prenais le TGV pour Grenoble. Une fois arrivé à la maison, je commençais à ouvrir mon courrier. Une lettre officielle m'informait que la France me refusait le visa d'étudiant. Le ciel s'abattait sur moi. Des gens étaient venus des années après-moi et avaient reçu des papiers sans souci. De vrais étudiants, de faux étudiants, des djihadistes, des affairistes, des cas sociaux, tous ramassaient

les cartes de séjour dans le caniveau. On aurait dit qu'il y avait une loi pour moi et une loi pour le reste de l'humanité.

Quand Dieu t'aime, Il te réserve une voie de difficulté et de crucifixion. La mienne durait depuis trop longtemps. Même d'Algérie, mes parents étaient incrédules :

- Tu es sûr que c'est normal ? Tu es le seul dans ce cas. Tu te souviens de notre voisin Machin ? Il est parti il y a deux ans et tout va bien pour lui. Untel aussi. Et untel également. Il est parti étudier mais maintenant il ramène des cabas de linge à vendre...

J'allais à Préfecture. La dame au guichet ne voulait rien savoir. Elle appela sa supérieure qui me reçut dans son bureau. Pendant que j'expliquais mon cas, elle me regardait comme un qui va te cracher au visage. Un algérien qui étudie médecine ! On aura tout vu. Sentant qu'on n'allait nulle part, je décidais de balancer ma dernière carte.

- Ecoutez, je crois que je commence à comprendre. Si vous voulez, je peux m'inventer un passé d'islamiste et refaire ma demande. Dans ma ville en Algérie, vous avez fait un nettoyage ethnique. Tous nos islamistes sont en France maintenant.

Je crois que c'est le « nettoyage ethnique » qui l'a faite tiquer. Quelques secondes plus tard, deux CRS m'escortaient manu militari. Ils me relâchèrent dans la rue. Ils auraient pu me mettre le coup de pied réglementaire dans le fondement mais je crois qu'ils étaient à peu près d'accord avec ce que je disais.

De retour à l'université, je continuais à étudier en faisant abstraction totale des papiers. Comme leurs services avaient un Bac français dans mon dossier, ils supposèrent que j'étais réglo sur le reste. En fait, je n'avais qu'une sorte de long visa touristique qui ne permet ni d'étudier, ni de travailler.

Le concours classant ne me donna rien la première année. Je m'étais trop dispersé pour pouvoir me concentrer sur les examens. L'année d'après, je tentais encore. C'était ma dernière cartouche. Après, on n'a plus le droit de se présenter. A cette tentative, j'obtenais une place en chirurgie dentaire. Nous étions près de 1500 candidats. Plus de 1300 repartaient les mains vides. Mon cas tenait du miracle. Réussir une PCEM1 sans papiers en règle, en travaillant et en enquêtant sur un crash aérien en même temps, c'est proprement un miracle.

Durant l'été, je fis un stage d'un mois dans une clinique privée. Je le passais en chirurgie. J'aspirais le sang à la suceuse pendant que le bistouri coupait. Les malades débarquaient en flux tendu. Une fois qu'ils arrivent en brancard, des infirmiers les mettent sur la table d'opération et l'anesthésiste leur envoie une dose d'Hypnovel. Le temps de compter jusqu'à dix et ils perdent conscience. Le produit est tellement fort, que même les muscles respiratoires s'arrêtent. Le patient ne peut plus respirer par lui-même et doit être rapidement branché sur une machine. En plus de le faire respirer, elle lui envoie un petit flux constant d'Isoflurane qui le maintient aussi sonné que possible.



En cours d'opération. J'aspirais des litres de sang/jour

A l'entrée de la quatrième année, c'est-à-dire au moment où les études deviennent très cliniques, un administrateur découvrit une anomalie dans mon dossier. Il devait me préparer une carte me permettant d'être employé des hôpitaux ; un statut proche de celui des internes. Il découvrit qu'il n'y avait ni copie de passeport, ni carte d'identité, ni carte de séjour. Lorsque le téléphone sonna, un instinct me dit que c'était pour ça. Quand tu vis sans papiers, tu apprends à interpréter les signes. Mon interlocuteur ne se doutait de rien. Il pensait que c'était juste un oubli et il me donnait quelques jours pour lui faire parvenir les documents. Un peu plus tard, il me fit parvenir une lettre réitérant la même demande.

Les associations classiques d'aide aux immigrés ne voulaient pas entendre parler de moi. On me dit qu'un étudiant en médecine ne peut pas être une priorité face aux urgences posées par des gens qui ont des enfants et qui occupent des églises. En clair, si tu acceptes de poser dans le rôle minable qu'on attend de chaque immigré, on peut t'aider. Si tu cherches à t'affranchir, ne comptes pas sur nous. Souviens-toi d'où tu viens !



Cette lettre sonne le glas de 4 années d'études de médecine

Il fallait me faire une raison. C'était fini. J'offrais mes livres de médecine. Le reste de mes affaires, je le mis à la poubelle.

L'Europe insistait. Elle voulait que je devienne soit islamiste, soit criminel, soit parasite. Le refus de ces choix me coûtait des années de ma vie, plus de 12 ans de perdus, mes efforts, mes espoirs et plein de choses au prix effroyable. Mon entêtement alors que ma vie foutait le camp, confinait à la folie. Ce n'est pas un sacrifice que je pourrais demander à tout le monde.

Quand tu arrives dans un pays qui pense que tu es un voleur, il te laissera la place du voleur. Tu ne peux pas y mener la vie d'un honnête homme. On ne te laissera pas et on ne te croira pas. Chaque matin on viendra frapper à ta porte pour te demander quand est-ce que tu commences à voler. Il est inutile

de leur répéter sans cesse que tu n'es pas un criminel. Ou bien tu deviens un voleur ou bien tu pars.

J'ai choisi de partir.

* * *

En laissant tomber le monde francophone, j'ai pu reprendre ma vie en mains. Dans le système anglo-saxon, on te met dans la case que tu choisis toi-même. C'est à toi de voir quel genre de vie tu veux mener. Tu peux être un membre actif et respectable de la communauté comme tu peux jouer le looser et griller ta vie. Le choix t'appartient. Personne ne te force dans une direction ou une autre.

Aujourd'hui, quand un compatriote me pose des questions au sujet de l'immigration, je réponds une seule chose : fais-ce que tu veux, mais ne va pas en France. Sur les récifs de ce pays, vont se briser tes rêves, tes illusions, ta dignité et peut-être même ton humanité. Tout en voyant des décennies de ta vie foutre le camp, tu verras leur système se servir de toi pour des objectifs qui te dépassent.

Certains parmi les Français ont la haine de leur pays. Ils ont honte de son passé et de son présent. A l'image de ceux qui veulent faire disparaître l'Algérie et la vendre au wahhabisme, beaucoup de Français ne trouveront le repos que lorsque leur pays sera enfin détruit. Un de leur outil de choix est l'immigration de masse. Attention, pas n'importe quelle immigration, seulement celle qui pourra ruiner le pays au plus vite.

Imagines que tu arrives sur un chantier de démolition et que tu commences à réparer et construire. Le contremaître te mettra vite à la porte. C'est pareil en France. Le pays est devenu un

gros projet de démolition. Les acquis de 2000 ans d'Histoire sont méthodiquement détruits. C'est ISIS dans un musée.

Même si tu réussis en France, tu perds quand même. Parce qu'avec le même effort ailleurs, tu aurais réussi dix fois mieux.

Après avoir été jeté de Suisse puis de France, j'ai reconstruit ma vie à zéro en Angleterre mais je n'ai cessé d'observer ces pays que j'ai quittés pour essayer de percer les mystères de leur fonctionnement. C'est comme un qui se casse la figure en piste de ski puis qui veut revoir l'endroit pour comprendre. L'homme est toujours fasciné par les lieux où il a souffert.

Un jour, j'ai décidé l'interpeller leurs habitants. Après ce que j'ai vécu chez eux, j'avais le choix entre deux options : les haïr ou les aimer. La seconde option consistait à essayer de les aider à se relever et récupérer leurs pays. J'ai perdu le mien, je sais ce que ça fait.

J'ai pris une vieille camera JVC et je garais ma voiture sur le bord de la route. De mes études de médecine, je me rappelais des nuits blanches à étudier les mécanismes d'une molécule importante dans le corps humain : l'aldostérone. En coupant son nom en deux, j'avais un pseudonyme qui sonnait bien.

Dès la première vidéo, Fdesouche diffusa mon témoignage et des milliers de Français se reconnurent dans les préoccupations que j'abordais. Un échange très constructif naquit de tout cela et des années plus tard, il se poursuit.

Ce livre ce termine ici mais l'histoire continue toujours...